13e Année

N° 144

Fiction

Chaque mois

Nov. 1965

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture d'Ariel Alexandre.

Au prochain sommaire de "Galaxie"

FRITZ LEIBER a tissé avec une diabolique virtuosité la trame d'un récit à la fois affolant ou hilarant, terrifiant ou canularesque, selon l'angle où on se place. Le titre de ce récit est **Le pense-bête.** Vous y verrez les humains jouer aux apprentis sorciers en inventant le petit instrument qu'ils baptisent de ce nom. Mais qu'est-ce au juste que le « pense-bête » ? Un ingénieux dispositif cybernétique, rien de plus. Tout au moins au début ! Car après... la situation se transforme très vite et tout sombre dans le délire. Un récit qui expose, avec une foudroyante logique, toutes les conséquences d'un thème de science-fiction caractéristique.

Partageant la vedette avec Leiber dans notre prochain numéro, vous retrouverez **JACK SHARKEY,** avec un nouvel épisode de sa série désormais célèbre de la Zoologie Spatiale. L'histoire s'intitule **Le bébé géant** et elle traite, très exactement, d'un bébé dont le seul tort est de mesurer deux cents mètres de haut !

Au même sommaire, de multiples nouvelles signées de noms bien connus : **Le robot gardien** par **ROBERT SILVERBERG, Le monde de Scarfe** par **BRIAN W. ALDISS, Le Jeu du Rat et du Dragon** par **CORDWAINER SMITH, Sur le seuil** par **KEITH LAUMER.**

Parution de ce numéro le 10 novembre.

VAN VOGT au C.L.A.

Après le succès de Fondation, **le Club du Livre d'Anticipation se propose d'éditer régulièrement les meilleurs titres de la science-fiction, et ses auteurs les plus prestigieux, en volumes reliés de présentation luxueuse.**

Prochain ouvrage à paraître : un chef-d'œuvre de van Vogt, deux romans se faisant suite et réunis en un seul volume :

LES ARMURERIES D'ISHER

LES FABRICANTS D'ARMES

Il s'agit là du premier des trois grands cycles écrits par van Vogt, et peut-être du meilleur. Seul le premier de ces romans avait jadis paru en France ; le second, qui en est l'aboutissement, était jusqu'ici resté inédit.

Sortie des presses en novembre. Description du livre et bon de commande dans notre prochain numéro.

A notre prochain sommaire :

Les grands équipages de lumière

un nouveau récit des « Galaxiales » par

MICHEL DEMUTH

et des nouvelles de

JÉROME SÉRIEL
EDGAR PANGBORN
ARCADIUS
AVRAM DAVIDSON
JEAN-MICHEL FERRER
MIRIAM ALLEN DeFORD

Et dans notre numéro de janvier :

Arsenal

la suite de la trilogie de

POUL ANDERSON

Vous lirez bientôt dans "Fiction" :

ROMANS

Robert Heinlein	La route de la gloire
Damon Knight	L'arbre du temps
Theodore Sturgeon	Le scoubidule, le chosistor et Boff

NOUVELLES

Brian W. Aldiss	L'arbre à salive
Poul Anderson	Arsenal
Arcadius	La chanson perdue
Isaac Asimov	La chambre d'airain
Fredic Brown	Petite musique de nuit
Avram Davidson	Génocide
Miriam Allen DeFord	Les transfuges
Michel Demuth	Haine-Lune
Michel Demuth	La course de l'oiseau boum-boum
Philip K. Dick	Cantate 140
Nathalie Henneberg	Portés disparus
Edgar Pangborn	La voglebête
Christine Renard	Le crocodile
Christine Renard	La sainte alliance
Jérôme Sériel	Le fabricant d'événements inéluctables
Jack Sharkey	Pièce de collection
Evelyn E. Smith	La femme du capitaine
William Tenn	La révolte des mâles
Robert F. Young	Père Noël

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

POUL ANDERSON	**3**	L'émissaire
	10	Ces Terriens si terre à terre...
	17	Les parias
	28	La Patrouille du Temps
	32	L'autre univers
	33	Les jeux sont faits
	39	Le voyage prématuré
	40	Superstition
	49	Loup y es-tu ?
	50	Gangsters légaux
	51	Le bout de la route
	52	Un travail de Romain !
	56	Souvenir lointain
	58	Les arriérés
	59	Cycle génétique
	65	Sus à la Salamandre !
	66	Les fauteurs de paix
	67	Les prospecteurs
	71	Triste victoire
	74	Le Grand Roi
	77	L'état d'urgence
	78	Et s'il n'en reste qu'un...
	81	Les prisonniers
	82	Echec aux Mongols
	92	Le Peuple du Ciel
	93	Bienvenue
	97	Autant en apporte le temps
	99	Les joyaux de la couronne martienne
	100	Tranche de nuit
	108	Le Peuple de la Mer
	114	Pour la gloire
	119	Que succombe l'incube !
	127	Pas de trêve avec les Rois !
JEAN-MICHEL FERRER	**124**	...en beauté
	125	Céphéide
	S.5	Le jour de Justice
	127	...et jeune à nouveau
	138	Fin de contact
	140	Une vie alternative
	142	Miracle d'une nuit d'été
RANDALL GARRETT	**18**	Ressources infinies
	113	Relations spatiales
En collaboration avec Avram Davidson :	**140**	L'appel des sirènes
FRITZ LEIBER	**11**	Le Jeu du Silence
	66	Des filles, à pleins tiroirs...
	67	Nocturne
	S.3	L'univers est à eux
	108	La grande caravane
	109	Chants secrets
	118	Si les mythes m'étaient contés
	119	Petite planète de vacances
	122	Amitié à haute tension
	125	La multiplication des pères
	126	Jardin d'enfants
	132	Les vents de Mars
	139	Quatre fantômes dans « Hamlet »
EDGAR PANGBORN	**100**	Les collines rouges de l'été
	141	La corne d'or

POUL ANDERSON

Corsaire de l'espace

Voici la première partie d'une trilogie qui sera saluée avec des rumeurs de joie dans les rangs des amateurs. En d'autres termes, le premier récit de Poul Anderson dans ces pages depuis **Pas de trêve avec les Rois !** (juin 1964), un récit qui, bien que formant un tout complet, aura deux autres épisodes qui lui feront suite. Poul Anderson est né en Pennsylvanie en 1926, et il écrit régulièrement depuis 1948. Son curieux prénom lui a été transmis par un grand-père à l'origine danoise. Il est devenu l'un des auteurs les plus populaires des Etats-Unis, parmi ceux qui écrivent de la science-fiction « adulte ». Il habite aujourd'hui San Francisco, avec sa femme Karen et sa fille Astrid. A l'intention des curieux, ajoutons qu'on peut lire dans le **Galaxie** de ce mois une nouvelle surprenante de Philip K. Dick, dont Poul Anderson est précisément le héros !

De plus en plus, dans le domaine de la nouvelle, Poul Anderson semble s'orienter vers le récit de longue haleine et vers ce qu'on peut appeler l'anticipation politique. (Qu'on se rappelle **Pas de trêve avec les Rois !**, qui dépeignait une Amérique quasi-féodale, en proie à la guerre civile.) La trilogie dont **Corsaire de l'espace** est le premier volet en apporte une nouvelle preuve. Mais, comme toujours chez Anderson, c'est aussi une œuvre d'action, traversée d'un souffle épique. Ajoutons, pour la petite histoire, qu'elle eut une genèse amusante. C'est en effet Francis Carsac qui en fut l'inspirateur, lors d'un voyage aux Etats-Unis où il rencontra Poul Anderson, avec lequel il correspondait déjà depuis des années. Carsac s'était plaint à Anderson de ce que, dans la science-fiction américaine, la colonisation des planètes soit toujours le fait des Anglo-Saxons. Anderson lui promit en retour de montrer un jour une planète colonisée par les Français. Ce qu'il a fait ici avec la planète Nouvelle-Europe, où il est même question (page 16) d'une rivière appelée Carsac !

Reste l'angle politique ou, si l'on veut, idéologique. Sur ce plan, Anderson manifeste une fois de plus (comme dans **Pas de trêve**) des positions quelque peu réactionnaires. Voici un récit où l'on voit s'affronter sur Terre, face à une race galactique, pacifistes bornés et partisans éclairés de la politique de dissuasion et de l'« escalade »... C'est à ces derniers que vont sans conteste les sympathies de l'auteur, lequel s'oppose en outre à l'humanisme généreux d'un Simak, en matière de contact avec les autres races du cosmos, en exaltant au contraire — non sans xénophobie — le nationalisme terrien. Bref, s'il est vrai qu'il existe des auteurs de science-fiction progressistes, ce n'est peut-être pas parmi eux qu'il faudra ranger Poul Anderson. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir bien du talent...

1

Le roi a fait battre tambour,
Le roi a fait battre tambour... (1)

Gunnar Heim s'arrêta au milieu d'une enjambée. Il demeura immobile un instant, tournant la tête, en quête de la voix qui s'était élevée de l'ombre.

Pour voir toutes ces dames.
Et la première qu'il a vue...

Le son venait d'une certaine distance, presque couvert par le sourd grondement des machines du côté des docks. Mais cette nuit, il n'y avait qu'un homme à San Francisco pour exhaler sa bile en chantant cette vieille et sinistre ballade.

Lui a ravi son âme.
Rataplan ! Rataplan ! Rataplan-plan-plan-plan !

Heim s'élança dans la direction d'où venait le chant. Il pouvait encore se mouvoir avec rapidité et discrétion lorsqu'il le fallait. Au bout d'un moment, ses oreilles perçurent les notes rageuses et percutantes d'une guitare maniée par des doigts irrités.

La masse noire des dépôts se découpait sur sa droite. A cette heure proche de l'aube, la cité se noyait dans la pénombre ; on distinguait seulement une luminescence rougeâtre au-dessus des toits et le lointain clignotement lumineux des tours du palais, sur Nob Hill. Sur la gauche, un cargo sous-marin gisait, tel un fin dragon écaillé de lune, mais ni robots ni ouvriers ne s'affairaient autour de lui. La baie était une clairière d'argent frémissant, cernée d'ébène. Distantes de plusieurs kilomètres, les collines du rivage, à l'est, formaient un mur constellé d'étoiles artificielles. Les étoiles véritables étaient blêmes, ainsi que le satellite de défense qui montait rapidement dans le ciel — comme si tous les astres s'étaient écartés d'une planète devenue exsangue. La lune, en son premier quartier, se tenait non loin du zénith. Du côté sombre,

(1) En français dans le texte, comme tous les autres couplets qui suivent. (N.D.T.)

l'air humide de l'automne ne lui permettait pas de distinguer les lueurs d'Apollo City.

Marquis, dis-moi, la connais-tu ?
Marquis, dis-moi, la connais-tu ?
Quelle est cette jolie dame ?
Et le marquis a répondu :
Sire roi, c'est ma femme.
Rataplan ! Rataplan ! Rataplan-plan-plan-plan !

Heim contourna un hangar près de la jetée et aperçut le ménestrel. Assis sur une bitte d'amarrage, les yeux tournés vers l'eau, il était plus petit et plus déguenillé qu'on n'aurait pu s'y attendre. Ses doigts bondissaient sur les douze cordes comme sur autant d'ennemis, et les rayons de la lune faisaient briller des larmes sur ses joues.

Heim s'arrêta à l'ombre d'un mur. Il ne convenait pas de l'interrompre. On lui avait dit, au *Repos du Cosmonaute,* que l'animal était ivre et furieux. « Et lorsqu'il a eu dépensé son dernier millo, il a voulu chanter pour se procurer à boire, » avait précisé le barman. « Je lui ai répondu que ce genre de pratique n'était pas autorisé dans l'établissement. Il a dit qu'il avait roulé sa bosse dans une douzaine de planètes et assuré son passage et sa subsistance en chantant. Que se passait-il donc sur la Terre où personne ne voulait l'écouter ? Je lui ai répondu que l'émission de strip-tease allait paraître sur l'écran 3V dans une minute et que c'était cela que les clients désiraient et non ses chansons étrangères. Alors il s'est mis à brailler qu'il allait chanter pour les étoiles ou une idée d'ivrogne du même genre. Je lui ai conseillé de vider les lieux sans faire d'esclandre s'il ne voulait pas que je le jette à la rue. Alors il est parti. Cela se passait il y a une heure environ. Serait-ce un de vos amis ? »

— « Peut-être, » avait répondu Heim.

— « Dans ce cas, vous feriez bien de partir à sa recherche. Il pourrait s'attirer des ennuis. Quelqu'un pourrait s'intéresser à la boîte à musique de luxe qu'il trimballe avec lui. »

Heim avait approuvé de la tête et terminé sa bière. Il était malsain de déambuler seul, après le coucher du soleil, dans le district d'accueil de toutes les grandes cités. Même la police des pays occidentaux déployait peu d'efforts pour surveiller les agis-

sements de ceux que les machines avaient exilés avant leur naissance. Ils s'arrangeaient pour contenir cette fureur et cette futilité dans son propre district, loin des demeures de ceux qui possédaient des capacités dont le monde avait besoin. Dans ses randonnées parmi les hommes déracinés de culture inférieure, Heim portait un pistolet anesthésiant. Il avait dû y avoir recours à l'occasion.

Cependant, il était connu dans la localité. Il leur avait dit qu'il était un cosmonaute en retraite — il n'eût pas été sage de sa part de serrer la vérité de plus près — et avant longtemps il fut accepté comme un gai compagnon de beuveries ou de jeu, moins excentrique que bien des déracinés qui apparaissaient et disparaissaient en vaquant à leurs occupations mal définies. Il avait salué du geste plusieurs connaissances et quitté le bar.

Puisque le ménestrel s'était probablement dirigé vers l'embarcadère, Heim en avait fait autant. En marchant, il allongeait le pas. Au début, il n'avait pas eu conscience d'accomplir une mission, en se lançant à la recherche du gaillard. Il avait simplement saisi le prétexte de faire une nouvelle randonnée parmi les taudis. Mais les implications de sa démarche se faisaient de plus en plus importantes à ses yeux.

Et maintenant que sa quête était terminée, il était pris par la chanson et il sentait son pouls s'accélérer. Cet étranger devait connaître la vérité sur ce qui s'était passé dans les constellations.

La reine a fait faire un bouquet.
De belles fleurs de lys
Et la senteur de ce bouquet
A fait mourir la marquise.

Tandis que le vieux récit qui parlait lui aussi de trahison et de mort arrivait à sa conclusion, Heim prit une décision.

Rataplan ! Rataplan ! Rataplan-plan-plan !

Le silence suivit, troublé seulement par le clapotis de l'eau et le grondement incessant de cette machine qui était la cité. Heim fit quelques pas avant.

— « Bonsoir ! » dit-il.

Le ménestrel sursauta, aspira l'air avec bruit et se retourna.

Heim écarta les mains en souriant. « Je suis inoffensif, » dit-il. « J'admirais simplement votre talent. Vous permettez ? »

L'autre s'essuya furieusement les yeux. Puis le maigre visage aux traits aigus s'immobilisa pour observer le nouveau venu. Gunnar Heim n'était pas homme à passer inaperçu en un tel lieu. Il avait près de deux mètres de haut et était large à l'avenant. Ses traits étaient rudes, une vieille cicatrice traversait son front en zigzag sous les cheveux d'un brun roussâtre qui, dans la quarante-sixième année de son âge, commençaient à prendre une teinte poivre et sel. Mais il était décemment vêtu, de la tunique à col haut et des culottes enfoncées dans des demi-bottes souples qui étaient à la mode du moment. Le capuchon de son manteau était rejeté en arrière. Son arme demeurait invisible.

— « Eh bien... » Le ménestrel haussa les épaules. « Nous sommes dans un endroit public. » Il parlait couramment l'anglais, mais avec un accent plus prononcé qu'en français.

Heim tira de sa poche un flacon de whisky de forme plate.

— « Voulez-vous boire avec moi ? »

Le ménestrel lui arracha le flacon. Après la première gorgée, il poussa un « ahhh » de satisfaction. « Excusez mes manières peu civiles, » dit-il au bout d'un instant. « J'en avais bien besoin. » Il leva le flacon en portant un toast : « *Isten eltesse,* » but une nouvelle gorgée et le rendit à son propriétaire.

— « *Skôl.* » Heim but à son tour une rasade et s'installa sur la jetée, à proximité de l'homme à la guitare. Les boissons qu'il avait déjà ingérées lui faisaient bourdonner le sang en même temps qu'elles suscitaient en lui une excitation grandissante. Il lui fallait faire un effort de volonté pour demeurer calme.

Le ménestrel vint s'asseoir près de lui. « Vous n'êtes donc pas Américain ? » s'enquit-il. Sa voix faiblit quelque peu ; il faisait des efforts évidents pour donner à la conversation une tournure banale, cependant que les larmes séchaient sur ses pommettes hautes.

— « Je le suis par naturalisation, » dit Heim. « Mes parents étaient Norvégiens. Mais je suis né à Gea, Tau Ceti II. »

— « Comment ? » L'ardeur souhaitée surgit dans l'attitude du chanteur. Il se redressa. « Vous êtes cosmonaute ? »

— « J'étais dans la Marine jusqu'à il y a environ quinze ans. Je m'appelle Gunnar Heim. »

— « Moi... Endre Vadasz. » Les doigts agiles disparurent dans

la poignée de mains de Heim. « Je suis Hongrois, mais j'ai passé la dernière décade à l'extérieur de la Terre. »

— « Je le sais, » dit Heim. « Je vous ai aperçu récemment dans un programme d'actualités. »

Vadasz contracta les lèvres. Il cracha par-dessus le môle.

« Vous n'avez pas eu le loisir de dire grand-chose au cours de l'interview, » risqua Heim.

— « Non, ils avaient soin de m'empêcher de parler. »

— « Vous êtes donc musicien, Mr. Vadasz. Vous avez cheminé d'étoile en étoile en utilisant les moyens qui vous tombaient sous la main, apportant les chants de notre mère la Terre aux colonisateurs et aux extra-humains. N'est-ce pas intéressant ? »

Les cordes de la guitare résonnèrent sous des doigts nerveux.

« Et vous vouliez parler de la Nouvelle-Europe, seulement ils ne cessaient de vous détourner du sujet. Je me suis demandé pourquoi. »

— « Ils avaient reçu une consigne. De vos précieuses autorités américaines, sous la pression de la grande et brave Fédération Mondiale. Il était trop tard pour annuler ma présentation qui était déjà annoncée. Seulement ils se sont arrangés pour me bâillonner. » Vadasz renversa la tête et éclata de rire, comme un coyote hurle à la lune. « Suis-je un paranoïaque ? Suis-je atteint du délire de la persécution ? Oui. Mais si la conspiration ourdie contre moi est réelle ? Qu'importe alors que je sois fou ou sain d'esprit ? »

— « Hum... » Heim se passa la main sur le menton et réprima les émotions qui bouillonnaient en lui. Ce n'était pas un homme impétueux. « Comment pouvez-vous en être certain ? »

— « Quinn l'a avoué, lorsque je lui en ai fait le reproche par la suite. On l'avait averti que la station pourrait être privée de sa licence si elle permettait de proférer des allégations qui pourraient causer de l'embarras à la Fédération dans ces temps difficiles. Ce n'est pas que la chose m'ait tellement surpris. A mon arrivée sur la Terre, je m'étais entretenu avec des officiels, civils et militaires. Le propos le plus aimable que j'aie entendu de la bouche de ces messieurs, c'est que je devais me tromper. Mais ils avaient vu mes preuves. Ils savaient. »

— « Avez-vous essayé les Français ? A mon avis, on pourrait davantage attendre de leur part qu'ils fassent quelque chose. »

— « Oui. Mais à Paris, je n'ai pu aller au-delà du chef de cabinet d'un sous-secrétaire d'Etat. Mon histoire l'a littéralement

épouvanté et il a refusé d'en référer à quelqu'un de plus haut placé, qui aurait pu y croire. Je suis allé à Budapest, où j'ai des parents. Mon père m'avait ménagé une entrevue avec le ministre des Affaires Etrangères en personne. Lui, du moins, s'est montré honnête avec moi. La Nouvelle-Europe ne concernait en aucune façon la Hongrie, qui, en aucun cas, ne pouvait s'opposer à la Fédération tout entière. En quittant son bureau, j'ai marché pendant des heures. Finalement je me suis assis dans l'ombre près du Monument de la Liberté. J'ai regardé le visage d'Imre Nagy, et ce n'était que du bronze. J'ai regardé les silhouettes des martyrs mourant à ses pieds, et je sus pourquoi nul ne prêterait l'oreille à mes paroles. Alors je me suis soûlé à mort. » Vadasz tendit la main vers le flacon. « Je n'ai pratiquement pas dessoûlé depuis. »

Le moment est venu de lui poser la question! Cette phrase jaillit comme un éclair dans le cerveau de Heim. Sa voix ne pouvait plus demeurer calme ; mais Vadasz ne le remarqua pas. « Votre histoire, autant que j'ai pu en juger par ce qui en a transpiré à travers cette censure officieuse... votre histoire, donc, c'est que les gens ne sont pas morts sur la Nouvelle-Europe. Exact ? »

— « Parfaitement, monsieur. Ils ont fui dans les montagnes du premier jusqu'au dernier. »

— « En Haute-Garance, » approuva Heim. « Région éminemment favorable à la guerilla. Des abris en quantité. Il n'existe pratiquement pas de cartes et l'on peut vivre sur le pays. »

— « Vous y avez été, cela se voit ! » Vadasz reposa le flacon et le considéra avec des yeux ronds.

— « Assez souvent, lorsque j'appartenais à la Marine. C'était un endroit particulièrement recherché pour effectuer les révisions. Ensuite j'ai passé quatre mois d'affilée sur la Nouvelle-Europe, livré à moi-même, pour me remettre de ceci. » Heim indiqua du doigt la cicatrice qui barrait son front.

Vadasz regarda de près dans le clair de lune pommelé. « Ce sont les Alérioniens qui vous ont fait ça ? »

— « Non, cela s'est passé il y a plus de vingt ans. J'ai récolté cette blessure au moment du différend germano-indien à propos de Lilith ; vous êtes sans doute trop jeune pour l'avoir gardé en mémoire. Les escarmouches avec Alérion n'ont commencé que plus tard. » Heim parlait distraitement. Pour l'instant, l'impulsion et

la férocité qui l'habitaient étaient mises en veilleuse par ses souvenirs...

Les toits rouges, les rues abruptes et étroites de Bonne Chance, serpentant le long de la rivière Carsac jusqu'à la Baie des Pêcheurs, qui étend ses eaux pourpre et argent jusqu'au bout du monde. Les jours de flânerie passés à boire du Pernod à la terrasse d'un café, à laper le soleil rougeoyant comme un chat lape le lait. Lorsque sa santé s'était améliorée, les parties de chasse dans les hautes terres en compagnie de Jacques Boussard et de Toto Astier... de braves diables, le cœur sur la main, et un peu fous comme doivent l'être les jeunes gens. Madeleine...

Il se secoua et demanda rudement : « Savez-vous qui dirige ou dirigeait le pays ? »

— « Un certain colonel de Vigny, de la police planétaire. Il a assumé le commandement après le bombardement de la mairie et a organisé l'évacuation. »

— « Ne s'agirait-il pas du vieux Robert de Vigny ? Mon Dieu ! Je le connaissais. » Le poing de Heim se ferma sur le ciment. « Oui, dans ce cas, la guerre se poursuit encore. »

— « Elle ne peut durer, » grommela Vadasz. « Si on lui laisse le temps, Alérion les traquera tous jusqu'au dernier. »

— « Je connais Alérion, moi aussi, » dit Heim.

Il aspira l'air profondément et tourna son regard vers les étoiles. Mais pas vers le soleil Aurore ; à cent cinquante années-lumière de distance, il serait imperceptible à ses yeux ; et d'autre part, il se trouvait dans la constellation du Phénix, masqué à sa vue par la courbe accentuée de la Terre. Mais il ne put regarder le ménestrel en face en lui demandant : « Avez-vous rencontré une certaine Madeleine Duchamp ? C'était là son nom de jeune fille. Je suppose qu'elle est mariée depuis longtemps. »

— « Non. » La voix de Vadasz, que la boisson avait rendu graillonneuse, se fit instantanément claire et douce. « Je le regrette, mais je n'ai pas eu cet avantage. »

— « Hum... » Heim eut un haussement d'épaules contraint. « Il aurait fallu un extraordinaire concours de circonstances. On suppose qu'il y a un demi-million de gens sur la Nouvelle-Europe. Les... pertes ont-elles été lourdes ? »

— « Il paraît qu'une bombe à hydrogène a éclaté sur Cœur d'Yvonne, dans le Pays d'Or. Autrement... non, je ne crois pas. Les combats se sont, en majeure partie, déroulés dans l'espace,

lorsqu'Alérion a détruit les quelques vaisseaux de la Marine Fédérale qui se trouvaient dans les parages. Après cela, ils ont atterri en force, mais d'abord dans les territoires inhabités, si bien qu'à part deux ou trois raids au cours desquels ils n'ont guère utilisé que des lasers et des bombes chimiques, les autres villes avaient eu le temps de procéder à leur évacuation. On leur avait intimé l'ordre de se rendre, bien entendu, mais de Vigny s'y refusa et il y eut tellement de partisans pour le suivre que le reste de la population leur emboîta le pas. »

Tonnerre de sort, il faut que je me cantonne sur un plan strictement impersonnel. Du moins jusqu'au moment où j'en connaîtrai davantage. « Comment avez-vous réussi à vous échapper ? Les dépêches qui ont signalé votre arrivée sont demeurées vagues sur ce point. Délibérément, je suppose ? »

Vadasz fit gargouiller la bouteille. « Je me trouvais là-bas lorsque l'attaque s'est produite, » dit-il, la voix redevenue épaisse. « Les Français armèrent un vaisseau marchand et l'envoyèrent chercher du secours. Mais il fut détruit, à peine sorti de l'atmosphère. Il y avait également un mineur originaire de Naqsa. » Il prononça le vocable extra-humain à peu près correctement. « Vous savez peut-être qu'un accord est intervenu plus tard ; les Naqsans sont autorisés à creuser dans la Terre du Sud en versant un droit. Au point où en étaient les choses, ils n'avaient rien vu, ne savaient rien, et le rideau de fumée au-dessus de Garance les maintiendrait dans l'ignorance. Après une discussion par radio, le commandant alérionien les laissa aller, sans doute pour ne pas s'aliéner deux races d'un seul coup. Bien entendu, le navire ne fut pas autorisé à embarquer des passagers. Mais je m'étais débrouillé au préalable pour visiter le bâtiment et j'avais gagné les bonnes grâces du capitaine — flatté qu'un humain s'intéressât à ses chants au point d'en apprendre quelques-uns — si bien qu'il me fit monter clandestinement à bord et s'arrangea pour me faire échapper aux recherches des inspecteurs d'Alérion. De Vigny s'imaginait que je pourrais me charger de son message... hi hi ! » Le rire de Vadasz était proche de l'hystérie. De nouvelles larmes roulèrent sur ses joues. « A partir de Naqsa, j'ai dû me débrouiller, comme on dit. Cela a pris du temps. Et tout cela, tout cela pour rien. »

Il plaça la guitare en travers de ses genoux, effleura les cordes et chanta à mi-voix :

Adieu ma mie, adieu, mon cœur,
Adieu ma mie, adieu, mon cœur,
Adieu, mon espérance...

Heim saisit la bouteille, la reposa avec une telle brutalité qu'elle tinta, bondit sur ses pieds et se mit à faire les cent pas. Son ombre passait et repassait sur le ménestrel ; son manteau flottait, se détachant sur l'eau éclairée par la lune.

— « *Nej, ved fanden !* » explosa-t-il.

— « Comment ? » dit Vadasz en tournant vers lui des yeux clignotants.

— « Dites-moi, avez-vous des preuves ? »

— « Oui. J'ai offert de témoigner sous l'influence de la drogue. Et de Vigny m'a remis des lettres, des photographies, un paquet entier de microfilms, contenant tous les renseignements qu'il a pu rassembler. Mais nul sur Terre ne veut admettre que ces documents soient authentiques. Rares même sont ceux qui consentent à les examiner. »

— « Je m'en charge, » dit Heim. Le sang rugissait dans ses oreilles.

— « Bien, bien. J'ai le paquet sur moi. » Vadasz fouilla dans sa tunique souillée.

— « Non, plus tard. Pour l'instant, je vous crois sur parole. Vos dires concordent avec toutes les bribes de faits qui sont venus à ma connaissance. »

— « J'ai donc fini par convaincre un homme, » dit Vadasz amèrement.

— « Plus que cela. » Heim s'emplit les poumons. « Ecoutez, ami, avec tout le respect que je vous dois — et je respecte quiconque a eu le courage de se lancer dans l'aventure pour mener la vie qu'il a choisie — je ne suis pas un âne loqueteux ni un saltimbanque. Je suis le patron et le propriétaire tout-puissant de Heimdal. »

— « La fabrique de moteurs nucléaires ? » Vadasz secoua la tête d'un air incrédule. « Non. Vous ne seriez pas là à l'heure présente. J'ai vu ces moteurs jusque dans le Domaine de Rigel. »

— « Oui, oui. Excellents moteurs, n'est-ce pas ? Lorsque je me suis décidé à m'installer sur la Terre, j'ai étudié les possibilités. Les officiers de Marine qui ont donné leur démission et qui ne désirent pas s'engager dans la flotte marchande ont de fortes

chances de finir parmi la troupe des gens inutilisables. Mais je compris que le premier qui introduirait le système de contrôle à deux phases inventé par les Alérioniens mettrait la main sur le marché humain et la moitié des marchés extra-humains. Et... je me trouvais sur les lieux lorsque l'Intelligence Service Technique disséqua un vaisseau d'Alérion que nous avions capturé au cours de l'échauffourée au large d'Achernar. Mon beau-père était disposé à me financer. Si bien que je suis aujourd'hui... non pas l'un des géants financiers. Mais je dispose de fonds importants.

» D'autre part, je suis demeuré en contact avec mes condisciples de l'Académie Militaire. Quelques-uns sont actuellement amiraux. Ils prêteront attention à mes idées. Enfin je verse de larges souscriptions aux caisses du Parti Libertaire, ce qui signifie que Twyman ne pourra faire autrement que de m'écouter. Cela vaudra mieux pour lui ! »

— « Non. » La tête brune du ménestrel dodelina de gauche à droite. « Cela ne se peut pas. Il est impensable que j'aie enfin trouvé quelqu'un. »

— « Mais si, mon frère. » Le poing de Heim claqua contre sa paume, comme un coup de revolver. Une partie de lui-même s'étonna un instant de sa propre jubilation. Etait-elle suscitée par la confirmation que les gens de la Nouvelle-Europe n'étaient pas morts ? Ou la perspective de pouvoir, personnellement, court-circuiter la maudite Alérion ? Ou était-ce simplement d'avoir soudain trouvé un but, après cinq ans, sans Connie ? Il se rendait maintenant compte du vide de ces années.

Qu'importe. L'orgueil montait, montait...

Il se pencha, saisit d'une main le flacon et de l'autre Vadasz. « *Skôl !* » cria-t-il à l'adresse de la Constellation d'Orion, et il but une rasade qui laissa l'autre bouche bée. « Venez, Endre. Je connais des endroits où nous pourrons célébrer cette occasion aussi bruyamment qu'il nous plaira. Nous chanterons, nous raconterons des histoires, nous boirons, du coucher de la lune au lever du soleil, et ensuite nous nous mettrons au travail. Ça vous convient ? »

— « Ou...i. » Toujours ahuri, Vadasz glissa sa guitare sous son bras et tituba dans le sillage de Heim. Le flacon n'était pas encore tout à fait vide lorsque celui-ci entonna *The blue landsknechts,* une chanson toute pleine de la fureur et de la passion qui bouillonnaient en lui. Vadasz accrocha la guitare à son cou et l'accompagna. Après quoi ils attaquèrent ensemble *La Marseillaise, Die Beiden*

Grenadiere, Skipper Bullard. Pour lors, ils avaient rassemblé une belle équipe de durs-à-cuire, et l'un dans l'autre, ce fut une soirée mémorable.

2

17 heures à San Francisco, cela faisait 20 heures à Washington, mais Harold Twyman, sénateur de Californie et chef de la majorité des représentants des Etats-Unis au Parlement de la Fédération Mondiale, était un homme très occupé, dont la secrétaire ne pouvait ménager un rendez-vous ferme au téléphone dans un délai moindre, après le court préavis que Heim lui avait donné. Néanmoins, cela arrangeait parfaitement ce dernier. Il aurait ainsi le temps de se remettre des émotions de la nuit précédente sans abuser des drogues, de faire parvenir à l'usine Heimdal les consignes les plus pressantes entre les mains des hommes appropriés, et enfin d'étudier les documents de Vadasz. Le Hongrois dormait toujours dans la chambre d'amis. Son corps avait à réparer les suites de bien des excès.

Un peu avant 17 heures, Heim décida qu'il était suffisamment familiarisé avec les matériaux rassemblés par Robert de Vigny. Il éteignit le projecteur, se frotta les yeux et soupira. Un assortiment de douleurs donnaient toujours l'assaut à sa carcasse. Il y avait eu un temps — Seigneur, cela ne semblait pas si vieux ! — où il aurait pu absorber vingt fois autant de liquide, faire l'amour avec trois ou quatre filles et se présenter frais et dispos au navire le lendemain matin. *J'ai atteint l'âge ingrat,* se dit-il avec humeur. *Je suis trop jeune pour le traitement anti-sénescence et trop vieux pour... quoi ? Pour rien, par Satan ! Je ne prends plus assez d'exercice. Que je prenne le large pour un temps et cette bedaine qui s'arrondit sous ma ceinture fondra comme neige au soleil.* Il rentra son ventre et bourra sa pipe avec une violence superflue.

Pourquoi ne pas prendre quelques jours de vacances ? pensa-t-il. Il pouvait s'en aller chasser dans les bois ; il disposait d'une invitation permanente pour utiliser la réserve de gibier de McVeigh en Colombie britannique. Hisser la voile de son catamaran et mettre le cap sur Hawaï. Ou encore préparer son yacht interplanétaire, faire l'ascension des Alpes lunaires, parcourir les collines martiennes ; la Terre était tellement surpeuplée. Ou encore prendre son

billet sur un vaisseau interstellaire. Il n'avait pas revu son pays natal sur Géa depuis que ses parents l'avaient envoyé à Stavanger pour faire ses études. Après, il y avait eu l'Académie Militaire de Greenland, puis la Flotte des Grands Espaces, et de nouveau la Terre... toujours trop d'occupations.

Une image vivace surgit dans sa mémoire : Tau Ceti, une boule d'or rouge dans le ciel ; des chaînes de montagnes s'avançant jusqu'à la mer comme en Norvège, mais les océans de Géa étaient tièdes et verts et le hantaient d'odeurs qui n'avaient pas de nom dans le langage des hommes ; les Sindabadiens, qui étaient les camarades de jeux de son enfance, riant exactement comme lui et courant tous ensemble vers l'eau pour s'entasser dans une pirogue, hisser une voile en forme d'aile et fuir le vent sur la crête des vagues ; un feu de camp sur une île, dont les longues flammèches venaient lécher les frondaisons des daodas, les corps minces et velus de ses amis, la nuit qui retentissait du bruit des chants, des tam-tam et des cérémonies propitiatoires ; et... et *non.* Heim alluma sa pipe et aspira de violentes bouffées. *J'avais douze ans lorsque je suis parti. Aujourd'hui, Far et Mor sont décédés et mes Sindabadiens ont atteint un état adulte que les humains s'efforcent toujours de comprendre. Je ne trouverais plus qu'une petite base scientifique isolée, ressemblant à des dizaines d'autres que j'ai vues autre part. Le Temps est une voie à sens unique.*

En outre — son regard tomba sur les microfilms étalés sur sa table — *il y a du travail à faire ici.*

Un bruit de pas retentit à l'extérieur du bureau. Heureux de saisir la première occasion de se distraire, Heim se leva et suivit les pas à la trace. Il aboutit à la salle de séjour. Sa fille était rentrée et venait de se jeter sur un divan.

— « Bonjour, Lisa. Comment cela s'est-il passé à l'école ? »

— « Peuh... » Elle fronça les sourcils et tira la langue. « Le vieil Espinosa m'a dit de refaire toute ma composition. »

— « L'orthographe, hein ? Voyons, si seulement tu voulais te mettre sérieusement à la besogne et apprendre... »

— « S'il ne s'agissait que de l'orthographe... Je me demande pourquoi on fait tant d'histoires pour si peu de chose ! Il prétend que ma sémantique est des plus fantaisistes ! Cette vieille tête de chouette ! »

Heim s'appuya contre le mur et pointa sur la jeune fille son tuyau de pipe.

— « Sais-tu qu'écrire, parler ou penser sans connaître les principes de la sémantique, cela équivaudrait à apprendre la danse avant même de savoir marcher ? Je crains que toutes mes sympathies n'aillent à Mr. Espinosa. »

— « Mais, papa, » geignit-elle. « Tu ne te rends pas compte ! Il faudra que je reprenne tout mon devoir du commencement à la fin ! »

— « Bien entendu. »

— « *Je ne peux pas !* » Ses yeux qui étaient bleus comme les siens — par ailleurs elle commençait à ressembler à Connie, au point que c'en était un crève-cœur — s'assombrirent, annonçant un orage imminent. « Je dois sortir avec Dick... Oh ! » Elle posa une main sur sa bouche.

— « Dick ? Tu veux parler de Richard Woldberg ? » Lisa secoua énergiquement la tête. « Tu mens, » gronda Heim. « Je t'ai pourtant défendu assez souvent de fréquenter ce bon à rien. »

— « Oh ! papa ! Simplement parce que... »

— « Je sais. Un accès d'exubérance. Moi, j'appelle cela un forfait caractérisé et si son père n'avait pas corrompu le juge... je prétends que toute fille qui s'associera avec cette bande se prépare de graves ennuis. Si encore il ne s'agissait que du risque d'une grossesse ! » Heim s'aperçut qu'il criait. Il assuma son attitude de cour martiale et dit en martelant les mots : « En acceptant ce rendez-vous, tu t'es rendue coupable, non seulement de désobéissance, mais de déloyauté. Tu as agi derrière mon dos. Très bien, tu seras consignée dans ta chambre pendant une semaine, pendant le temps où tu ne seras pas à l'école. Et demain, je veux voir ta composition, correctement écrite. »

— « Je te hais ! » dit Lisa d'une voix perçante, puis elle bondit du divan et s'enfuit. Une seconde encore, la robe aux couleurs pimpantes, le corps gracile et la souple chevelure brune furent devant les yeux de Heim. Puis la vision s'évanouit. Il l'entendit ouvrir la porte de sa chambre d'un coup de pied, comme pour s'y enfermer plus vite.

Que pouvais-je faire d'autre ? cria-t-il dans sa direction, mais, bien entendu, il n'y eut pas de réponse. Il parcourut la longue pièce comme un fauve en cage, aboya aux chausses d'une servante qui avait eu l'audace d'entrer pour lui poser une question, et sortit sur la terrasse où il demeura debout parmi les roses, lançant des regards furibonds sur le panorama de San Francisco.

La ville s'étendait fraîche et vaporeuse, sous un soleil déjà bas. De son poste d'observation sur Telegraph Hill, sa vue s'étendait largement sur les clochers et les dômes, l'eau brillante et les îles-jardins. C'est pourquoi il avait choisi cet appartement, après la mort de Connie dans ce stupide accident d'aviation, et parce que la maison du comté de Mendocino était devenue trop grande et trop lugubre. Au cours de l'année précédente, Lisa avait commencé à se plaindre que le quartier ne fût pas assez chic. Mais au diable la péronelle !

Non. Quatorze ans, c'était l'âge difficile. Il ne fallait pas chercher plus loin. Et en l'absence d'une mère... Pour le bien de Lisa, il aurait probablement mieux fait de se remarier. Ce n'est pas les occasions qui avaient manqué. Mais tous ces projets avaient avorté... car aucune des candidates n'était Connie. Ni même Madeleine. Peut-être que Jocelyn Lawrie... mais elle était à ce point obsédée par son satané mouvement de la paix ! Pourtant, en essayant d'élever Lisa par ses propres moyens, il avait bien des chances de commettre toutes les erreurs possibles. Qu'était-il advenu de la petite personne potelée pour laquelle il était le centre de l'univers ?

Il consulta sa montre et poussa un juron. Il avait laissé passer l'heure d'appeler Twyman au téléphone.

Revenu dans son bureau, il dut attendre que la secrétaire se mît en contact avec son patron et établît le circuit. Il ne pouvait tenir en place. Il arpentait la pièce, manipulant ses livres, son ordinateur de table, les souvenirs qu'il avait ramenés du croiseur au commandement duquel il s'était hissé. Il avait trouvé dur de renoncer au *Star Fox*. Un an après son mariage, il était demeuré dans la Marine. Mais c'était une solution impossible, ce n'était pas loyal envers Connie. Il passa une main caressante sur sa photographie, sans oser lui redonner vie pour l'instant. *Non, cela ne m'a pas semblé dur après tout, mon doux cœur. La chose en valait la peine.*

La sonnerie du téléphone retentit et la secrétaire lui parla : « Le sénateur est en ligne, monsieur. » Son image s'évanouit pour laisser la place à la tête grise et distinguée de Twyman. Heim s'assit sur le bord de la chaise.

— « Salut, Gunnar, » dit Twyman en souriant. « Comment va ? »

— « Comme ci comme ça, » répondit Heim, « légèrement plus comme ci que comme ça, je pense. Et toi ? »

— « J'ai bien failli atteindre la vitesse de libération. La crise alérionienne, tu sais bien. »

— « Oui. C'est justement de quoi je voulais te parler. »

Twyman parut alarmé. « Je ne puis dire grand-chose. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Eh bien... il n'y a pas grand-chose à dire. Leur délégation n'est ici que depuis environ trois semaines, si tu te souviens, si bien que les discussions officielles n'ont pas encore commencé. Il y a un tel travail de déblaiement à accomplir, d'informations à échanger, d'études sémantiques, xénologiques et même épistémologiques à mener à bien, avant que les deux parties en présence soient bien sûres qu'elles parlent du même sujet. »

— « Harry, » dit Heim, « je sais aussi bien que toi que tout cela n'est qu'un tissu d'inepties. Les conférences officieuses se poursuivent sans désemparer. Lorsque le Parlement rencontrera les délégués d'Alérion, vous aurez déjà tout arrangé de l'intérieur. Vos arguments seront rangés en bataille, la répartition des bulletins de vote évalués à l'avance, et il ne restera plus qu'à appuyer sur le bouton et laisser la machine ratifier la décision que vous aurez déjà prise. »

— « On ne peut pas demander, disons aux représentants de l'Empire Kényen, de comprendre un problème aussi complexe... »

Heim ralluma sa pipe. « En somme, qu'allez-vous faire ? » demanda-t-il.

— « Désolé, je ne puis te le dire. »

— « Pourquoi pas ? La Fédération n'est-elle pas une démocratie composée d'Etats ? Sa constitution ne garantit-elle pas le libre accès à l'information ? »

— « Tu obtiendras autant d'informations que tu en désires, » coupa Twyman, « lorsque nous commencerons à opérer sur une base officielle. »

— « Ce sera trop tard ! » soupira Heim. « Qu'importe : je sais additionner deux et deux. Vous allez abandonner la Nouvelle-Europe à Alérion, n'est-ce pas ? »

— « Je ne peux... »

— « Inutile. Tout l'indique. Les chefs d'Etat assurent leurs peuples qu'ils n'ont aucune raison de s'affoler, qu'il n'existe aucun risque de guerre. Les politiciens et les commentateurs dénoncent les « extrémistes ». On supprime tous les indices indiquant qu'il pourrait exister d'excellentes raisons de faire la guerre. »

Twyman se hérissa. « Que veux-tu dire ? »

— « J'ai rencontré Endre Vadasz, » dit Heim.

— « Qui ?... Ah ! oui. Cet aventurier qui prétend... Ecoute, Gunnar, il existe bien un certain danger de guerre. Je ne le nie pas. Des manifestations se déroulent, particulièrement en France où l'on a déchiré et piétiné le drapeau de la Fédération. Nous avons déjà suffisamment à faire sans permettre à un exalté de ce genre d'attiser encore les passions. »

— « Ce n'est pas un exalté. D'ailleurs tout ce que l'on sait des antécédents d'Alérion confirme ses dires. Interroge le premier officier de marine venu. »

— « Précisément. » La voix de Twyman se fit pressante. « A mesure que nous avons pénétré plus avant dans leur sphère d'intérêt, les heurts se sont inévitablement faits de plus en plus fréquents. Pourrait-on les en blâmer ? Ils croisaient dans la région de Phénix alors que les hommes vivaient encore dans les cavernes. Ce domaine leur appartient. »

— « Mais pas la Nouvelle-Europe. Ce sont des hommes qui l'ont découverte et colonisée. »

— « Je sais, je sais. Les étoiles sont tellement nombreuses... Le malheur, c'est que nous nous sommes montrés avides. Nous sommes allés trop loin et trop vite. »

— « Il y a en effet de nombreuses étoiles, » accorda Heim, « mais pas tellement de planètes où les hommes puissent vivre. Nous en avons besoin. »

— « Il en est de même pour Alérion. »

— « Ah ! oui ? A quoi pourrait bien leur servir une planète de peuplement ? Et si l'on considère leur propre type de planètes, pourquoi n'ont-ils jamais pensé à les coloniser sur une échelle comparable à la nôtre, avant notre intervention ? »

— « C'est pour répondre à notre provocation, » répondit Twyman. « Que ferais-tu si une culture extra-terrestre entreprenait de faire main basse sur des systèmes planétaires aussi proches de notre Soleil qu'Aurore l'est du leur ? » Il se renversa sur son siège. « Oh ! ne te méprends pas sur ma pensée. Les Alérioniens ne sont pas des saints. Ils se sont parfois montrés des bandits, selon notre morale. Mais nous devons cohabiter dans le même cosmos. Une guerre serait impensable. »

— « Pourquoi ? » demanda Heim.

— « Comment ? Gunnar, as-tu perdu l'esprit ? N'as-tu jamais

ouvert un livre d'histoire ? Examiné les cratères ? Compris à quel point un conflit nucléaire était un cataclysme définitif ? »

— « La race humaine l'a si bien compris que, depuis cette époque, elle est devenue incapable de raisonner sainement sur le sujet, » dit Heim. « Mais j'ai vu quelques analyses objectives. Et même toi, tu devras bien admettre que le conflit en question et ses séquelles nous ont débarrassés de ces gouvernements idéologiques. »

— « Une guerre interstellaire pourrait bien nous débarrasser définitivement de la Terre ! »

— « Sornettes ! Une planète possédant des défenses spatiales comme la nôtre ne peut être attaquée par aucune flotte spatiale actuellement existante. Tous les rayons seraient atténués, tous les missiles interceptés, tous les vaisseaux anéantis. »

— « Ce processus n'a pas fonctionné dans le cas de la Nouvelle-Europe, » dit Twyman. Il commençait à s'irriter.

— « Non, bien entendu. La Nouvelle-Europe ne possédait pas de forteresses spatiales ou de flotte de défense. Tout au plus quelques croiseurs et vaisseaux de poursuite qui se trouvaient par hasard dans les parages — lorsque survint l'armada d'Alérion. »

— « Ne sois pas ridicule, Gunnar. Cette affaire n'était rien d'autre qu'un heurt parmi tant d'autres, mais qui a échappé à notre contrôle. »

— « C'est ce que disent les Alérioniens, » murmura Heim. « Sils disent vrai, comment se fait-il qu'aucun de nos vaisseaux n'ait échappé au massacre ? »

Twyman ignora la question. « Nous ne saurons jamais qui a tiré le premier. Mais nous pouvons être certains qu'Alérion n'aurait jamais arrosé la Nouvelle-Europe de missiles si notre commandant n'avait essayé d'attirer ses vaisseaux dans l'atmosphère et de les faire tomber dans un piège. Quelle autre raison pourrait-on imaginer ?

Si la Nouvelle-Europe a effectivement été arrosée de missiles, pensa Heim, *mais c'est faux.*

Le sénateur, surmontant son indignation, demeura quelque temps silencieux, puis il poursuivit sur un ton presque doux : « L'épisode entier illustre bien à quel point la situation est devenue intolérable, et comment peut se produire la fatale escalade si nous ne freinons pas les choses pendant qu'il en est encore temps. Et pourquoi voudrions-nous combattre ? Pour quelques misérables

planètes ? Il nous suffirait de ne pas nous immiscer dans la sphère traditionnelle d'Alérion, et le reste de la galaxie nous serait ouvert. Livrer une guerre de revanche ? On ne peut pas considérer comme une vétille la mort d'un demi-million d'hommes, mais il n'en reste pas moins qu'ils sont morts. Et je ne veux pas sacrifier de nouvelles vies pour les venger. »

— « Soit, » répondit Heim avec calme. « Qu'entendez-vous faire ? »

Twyman scruta son visage avant de répondre : « Tu es mon ami en même temps que mon allié politique. Je puis te faire confiance pour garder le secret. Et pour me soutenir, je pense, lorsque tu connaîtras la vérité. Me donnes-tu ta parole ? »

— « Garder le secret... mon Dieu oui. Mais pour ce qui est de te soutenir, cela dépend. Parle. »

— « Les détails sont toujours en discussion. Mais dans l'ensemble, Alérion nous offre une indemnité en échange de la Nouvelle-Europe. Une indemnité très convenable. Ils sont également disposés à nous acheter nos autres intérêts dans la constellation du Phénix. Les conditions exactes restent encore à déterminer — évidemment, ils ne peuvent payer en une seule fois — mais les perspectives semblent bonnes. Nous ayant désintéressés de leur propre sphère, ils en reconnaîtront une similaire pour les humains dans la région du Soleil et se tiendront à l'écart. Mais il ne s'agit pas de construire un mur, entendons-nous bien. Nous échangerons des ambassadeurs et des missions culturelles. Un traité de commerce sera négocié en temps voulu.

» Voilà. Ces conditions te semblent-elles satisfaisantes ? »

Heim regarda dans les yeux cet homme qu'il avait autrefois cru honnête avec lui-même. « Non ! » dit-il.

— « Pourquoi non ? » demanda Twyman très doucement.

— « A long terme, ton projet ignore la nature des Alérioniens. Ils ne respecteront notre sphère que le temps de consolider celle dont vous comptez leur faire don. Et j'insiste sur le mot *don* — car jusqu'au moment où sera signé un traité de commerce, ce qui n'arrivera jamais, je vous le prédis, comment ferons-nous pour utiliser ces valeurs qu'ils proposent si généreusement de nous payer ? »

— « Gunnar, je sais que certains de tes amis sont morts de la main d'Alérion. Mais cela t'a donné un complexe de persécution. »

— « Le malheur, Harry, » dit Heim en empruntant les propos

de Vadasz, « c'est que la persécution est réelle. C'est toi qui vis dans un rêve. Tu es à ce point obsédé par la préoccupation d'éviter la guerre que tu en oublies toute autre considération, y compris l'honneur. »

— « Qu'entends-tu par là ? » demanda Twyman.

— « La Nouvelle-Europe n'a pas été arrosée de missiles. Les colons ne sont pas morts. Ils se sont réfugiés dans les collines et ils attendent de nous que nous venions les aider. »

— « Ce n'est pas vrai ! »

— « J'en possède la preuve, ici même, sur mon bureau. »

— « Tu veux parler des documents que ce traîne-savate a fabriqués de toutes pièces ? »

— « Ce sont des pièces authentiques. On peut le prouver. Signatures, empreintes digitales, photographies, les films contiennent la même proportion d'isotopes que ceux fabriqués en Nouvelle-Europe. Harry, jamais je n'aurais cru que tu aurais pu vendre un demi-million d'hommes. »

— « Je nie formellement une chose pareille, » dit Twyman d'un ton glacial. « Vous êtes un fanatique, *Monsieur* Heim. C'est tout. A supposer que ce que vous dites soit vrai... comment feriez-vous pour faire échapper qui que ce soit d'une planète occupée, protégée par une défense spatiale ? Mais ce n'est pas vrai. Je me suis entretenu avec des survivants que les délégués d'Alérion ont amenés ici. Tu as dû les voir toi-même à la 3V. Ils ont assisté au bombardement. »

— « Hum... Tu te souviens d'où ils venaient ? »

— « De la région de Cœur d'Yvonne. Tout le reste avait été rasé. »

— « C'est ce que disent les gens d'Alérion, » répliqua Heim, « et sans doute les survivants le croient-ils en toute bonne foi. Tous ceux qui auraient pensé autrement auraient été éliminés en cours d'interrogatoire. Je prétends que Cœur d'Yvonne fut le seul endroit où fut lancée une bombe nucléaire. Bien mieux, je dis que nous pouvons nous battre s'il le faut, et vaincre. Une guerre uniquement spatiale ; je ne parle pas d'attaquer l'inexpugnable Alérion, ce qui est une sottise que vos commentateurs bien stylés mettent constamment dans la bouche des « extrémistes » que nous sommes, et d'autre part la Terre est tout aussi inexpugnable. Je prétends d'autre part, si nous agissons avec rapidité, avec toutes nos forces, que nous n'aurons probablement pas à nous battre. Alérion

s'inclinera. Elle n'est pas encore assez forte pour nous tenir tête. J'ajoute formellement que, si nous abandonnons ces populations qui nous font confiance, nous mériterons tous les traitements éventuels qu'Alérion pourra nous infliger. » Il secoua sa pipe. « Voilà ce que j'avais à dire, sénateur. »

Twyman répondit en tremblant :

— « Eh bien, moi, ce que j'ai à te dire, c'est ceci : nous avons dépassé la politique du sabre que vous préconisez, vous autres, militaristes à tous crins, et je n'ai pas l'intention de retomber dans ce cloaque. Si tu as l'audace de faire état de ce que je t'ai révélé en confidence, je te détruirai. Tu seras dans le district d'accueil ou en correction d'ici moins d'un an. »

— « Rien à craindre, » dit Heim, « je respecte mes serments. Les faits parlent d'eux-mêmes. Il me suffira seulement de les souligner. »

— « Vas-y, si tu ne crains pas de gâcher ton argent et ta réputation. Tu deviendras la risée générale, comme le reste des partisans de la guerre à tous crins. »

Déconcerté, Heim fit la grimace. Au cours des semaines passées, après les nouvelles venues de la Nouvelle-Europe, il avait vu ce que l'opinion des foules faisait de ceux qui parlaient comme il parlait maintenant. Du moins ceux qui possédaient une influence et qui valaient la peine d'être abattus. Les gens insignifiants et apolitiques n'avaient aucune importance. Les augures annonçaient simplement que l'opinion mondiale exigeait la paix. Après avoir écouté bien des gens, depuis les ingénieurs et physiciens jusqu'aux matelots de l'espace et aux mécaniciens, manifester leurs opinions personnelles, Heim doutait fort que l'opinion mondiale fût correctement interprétée. Mais il ne voyait aucun moyen de le prouver.

Organiser une consultation populaire peut-être ? Au mieux, le résultat donnerait quelque frayeur à des professeurs qui se hâteraient de prétendre qu'il était basé sur des statistiques frauduleuses, après quoi leurs étudiants organiseraient des manifestations pour dénoncer Heim le Monstre.

Heim secoua la tête et se tassa sur lui-même.

Le visage de Twyman se radoucit. « Je suis désolé de cet incident, Gunnar, » dit-il. « Je suis toujours ton ami, tu le sais. Quelle que soit la direction que prenne ta prochaine campagne de souscriptions. Appelle-moi quand tu voudras. » Il hésita, décida d'ajouter un simple « Au revoir, » et coupa la communication.

Heim tendit la main dans son bureau pour prendre une bouteille qu'il tenait en réserve. Dans le même moment, son regard tomba sur le modèle réduit du *Star Fox,* dont son équipage lui avait fait présent lorsqu'il s'était retiré. Il était taillé dans un bloc d'acier récupéré sur ce vaisseau de bataille alérionien, dans lequel le croiseur avait placé une torpille atomique, à Achernar.

Je me demande si les gens d'Alérion ont transformé nos épaves en trophées.

Hum... Bizarre. Je n'y avais jamais pensé. Nous les connaissons si peu. Heim plaça ses pieds sur la table et porta la bouteille à ses lèvres. *Pourquoi ne pas aller trouver un membre de la délégation d'Alérion et lui poser la question ?*

A ce moment, il avala de travers, toussa, et ses pieds retombèrent bruyamment sur le plancher, sans qu'il en eût conscience. La pensée avait été trop surprenante. *Pourquoi pas ?*

3

Le plafond était éclairé par l'éclat simulé d'une naine rouge qui ressemblait à du sang sur les feuilles, les ramures et les fleurs aux lentes girations. Une console d'instruments terrestres — téléphone, 3V, ordinateur, vocoscripteur, chercheur d'informations, tableau de contrôle d'environnement — se trouvait dans un coin de cette jungle où sa présence constituait une choquante incongruité. Le silence était aussi profond que les ombres pourpres. Immobile, Cynbe attendait.

La chambre de décompression atteignit le terme de son cycle et Gunnar Heim fit irruption dans la pièce. L'atmosphère sèche et raréfiée lui irritait la gorge. En dépit de cela, les senteurs l'assaillirent avec une violence bouleversante. Douces, amères, âcres, musquées, elles provenaient des plantes rampant d'un mur à l'autre et grimpant jusqu'au plafond pour s'incliner de nouveau vers le sol, dans une explosion de fleurs écarlates, fauves, noires et violettes, sans qu'il pût discerner à laquelle attribuer chaque odeur particulière. La pesanteur réduite semblait donner à sa tête, en même temps qu'à son corps, une sensation de légèreté insolite. Un gazon duveteux lui donnait l'impression de fouler du caoutchouc.

Il régnait dans ce lieu une température tropicale ; il sentait les rayons infra-rouges lui cuire la peau.

Il s'immobilisa et jeta un regard autour de lui. Graduellement ses yeux s'accommodèrent à cette clarté ambrée. Ils étaient plus lents à distinguer des détails et des contours si étrangers à la Terre.

— « *Imbiac dystra ?* » dit-il d'une voix incertaine. « Monseigneur ? » Sa voix avait un son étouffé dans l'air ténu.

Cynbe ru Taren, Maître Cerveau du Jardin de la Guerre, amiral de la flotte et spécialiste militaire de la Grande Commission des Négociateurs, émergea de dessous ses arbres. « Bien êtes-vous venu, capitaine, » dit-il d'une voix chantante. « Comprenez-vous alors le Haut Langage ? »

Heim exécuta la révérence alérionienne d'un individu de haut rang à l'égard d'un personnage différent-mais-égal. « Non, Monseigneur, je le regrette. Seulement quelques phrases. C'est un langage difficile à assimiler pour quelqu'un de ma race. »

La voix harmonieuse de Cynbe parcourait un registre musical que les hommes n'avaient jamais inventé. « Désirez-vous un siège, capitaine Heim ? Je puis commander des rafraîchissements. »

— « Non, merci, » dit l'humain, car il ne se souciait pas de perdre l'avantage psychologique que pouvait lui conférer sa taille, ni boire le vin d'un ennemi. Au fond de lui-même, il avait été surpris de s'entendre appeler « capitaine ». Jusqu'à quel point Cynbe était-il informé ?

Il aurait eu largement le temps de se renseigner, puisque deux jours s'étaient écoulés depuis sa demande d'audience. Mais il était difficile de deviner dans quelle mesure un grand seigneur d'Alérion s'intéressait à la personnalité d'un simple individu. Il était très possible qu'on eût accédé à son désir sur les instances de Harold Twyman et pour aucune autre raison. Le sénateur croyait fermement aux vertus d'une discussion entre adversaires. *Avant tout, parler. Nous céderons peut-être, mais du moins céderons-nous en parlant.*

— « J'espère que votre voyage jusqu'à moi fut plaisant ? » modula Cynbe.

— « Oh !... en tous points, Monseigneur, du moins pour qui supporte de voyager les yeux bandés après avoir été minutieusement fouillé. »

— « Regrettable est cette nécessité qui nous contraint de tenir

secrète la résidence de notre délégation, » dit Cynbe, « mais vos fanatiques... » Le dernier mot avait été prononcé avec un glissando d'un demi-ton exprimant un mépris d'une incroyable intensité.

— « Oui, » dit Heim, « chez vous la populace est mieux... contrôlée. » *Je n'ai pas assez de cran pour dire « domestiquée » mais j'espère qu'il comprendra.*

Le rire de Cynbe éclata comme une pluie de printemps. « Vos coups portent juste, capitaine. » Il s'avança avec une souplesse qui aurait rendu un chat jaloux. « Désirez-vous que nous arpentions ma forêt en discutant ? Vous n'êtes sans doute pas de ces rares humains qui ont mis le pied sur le sol d'Alérion ? »

— « Non, Monseigneur, je regrette d'avouer que je n'ai pas eu ce plaisir. Du moins pas encore. »

Cynbe s'immobilisa. Pendant un moment, ils se regardèrent dans la pénombre. Et Heim ne put s'empêcher de penser combien l'Alérionien était beau. Il admirait, absorbé, le corps aux longues jambes légèrement penché en avant, dont la taille ne dépassait guère un mètre cinquante, sa poitrine et sa taille de lévrier, sa queue en balancier qui ne demeurait jamais en repos, la fourrure lustrée couleur d'argent, parsemée de minuscules points lumineux ; la sûreté avec laquelle les trois longs orteils de chaque pied prenaient appui sur le sol ; la grâce des gestes, la noblesse du cou. Rares étaient les humains qui auraient pu, comme Cynbe, s'habiller d'un vêtement d'une seule pièce en fin tissu métallique, orné de cuivre poli au cou, aux poignets et aux chevilles. Il était trop révélateur.

La tête, cependant, était déroutante. Car la fourrure s'arrêtait à la gorge et le visage de Cynbe — peau marmoréenne, yeux immenses sous des sourcils arqués, nez petit, lèvres d'un rouge vif, larges pommettes et menton étroit — aurait pu être celui d'une femme. Pas tout à fait cependant : il existait des différences de détail et sa perfection était inhumaine. Plus bas que les oreilles pointues, tout au long du dos et jusqu'à mi-chemin de l'extrémité de la queue, surgissait une crinière, épaisse, soyeuse, couleur de miel et d'or. Un homme qui aurait regardé trop longtemps ce visage risquait d'oublier le corps.

Et le cerveau, se rappela Heim.

Un clignement de la paupière membraneuse bordée de longs cils obscurcit, l'espace d'un éclair, l'émeraude des yeux félins de Cynbe. Puis il sourit, poursuivit son avance, posa une main sur le bras de Heim. Trois doigts à doubles jointures et un pouce exer-

cèrent une douce pression sur son poignet. « Venez, » dit l'Alérionien.

Heim le suivit sous l'obscurité des arbres. « Monseigneur, » dit-il d'une voix plus incisive, « je ne voudrais pas abuser de vos instants. Venons-en au fait. »

— « Faites comme vous le désirez, capitaine. » La main libre de Cynbe se posa sur une branche phosphorescente.

— « Je suis venu vous trouver au nom des habitants de la Nouvelle-Europe. »

— « Les regrettés défunts ? Nous avons rapatrié les vivants, et indemnisés seront-ils. »

— « Je parle de ceux qui vivent encore sur la planète. C'est-à-dire à peu près tous. »

— « Ah ? » dit Cynbe.

— « Le sénateur Twyman a dû vous avertir que j'évoquerais ce sujet. »

— « En vérité. Cependant il n'ajoute pas foi à cette allégation. »

— « La plupart des gens de son parti n'osent pas y croire. Ceux qui y croient n'osent pas le dire. »

— « De telles accusations pourraient, en effet, mettre en péril les négociations de paix. »

Remarque sardonique ou sincère ? Ou les deux à la fois ? Heim trébucha sur un obstacle invisible, jura et fut heureux de sortir du bosquet pour aboutir à une plate-bande émaillée de fleurs. Devant lui, se dressait le mur intérieur où quelques centaines de livres étaient rangés sur des étagères, non seulement les hauts in-folios d'Alérion mais aussi quantité de volumes terrestres d'aspect ancien. Heim ne pouvait en distinguer les titres. Il ne pouvait pas davantage apercevoir, au-delà du couloir voûté, l'intérieur de la pièce suivante ; mais on entendait quelque part le jaillissement d'une fontaine.

Il s'immobilisa, fit face à son compagnon et dit : « Je possède la preuve que les habitants de la Nouvelle-Europe n'ont pas été anéantis — en fait, ils se sont réfugiés dans les montagnes et poursuivent la résistance contre vos forces d'occupation. Les preuves sont en lieu sûr... » (*juste ciel, quel ton mélodramatique !*) « et j'avais formé le dessein de les publier. Ce qui serait, comme vous le disiez, gênant pour votre conférence. »

Il souhaitait désespérément que l'Alérionien ne fût pas suffi-

samment averti des conditions de vie sur Terre pour comprendre à quel point sa menace était inconsistante. Cynbe ne lui donna aucun éclaircissement sur ce sujet. Sa bouche avait toujours un pli imperturbable. « Il semble que vous ayez choisi une autre méthode, capitaine. »

— « Cela dépend de vous, » répondit Heim. « Si vous acceptez de rapatrier également ces gens, je vous remettrai les documents et l'affaire sera close. »

Cynbe se retourna pour jouer avec un rameau. Celui-ci s'enroula autour de sa main et dressa ses fleurs vers son visage. « Capitaine, » répondit-il, « vous n'êtes pas un imbécile. Admettons que vous disiez la vérité. Nous parlons de gens pleins de fureur qui hantent les pics montagneux. Comment les persuader de venir jusqu'à nos vaisseaux ? »

— « Ils se battent parce qu'ils attendent du secours. Si les représentants du gouvernement français leur disaient de revenir, ils obtempéreraient. Les pourparlers pourraient être organisés par radio. »

— « Mais l'entité France serait-elle disposée à coopérer ? »

— « Elle n'aurait pas le choix. Vous le savez mieux que moi, la majorité de la Fédération ne veut pas se battre pour la Nouvelle-Europe. La seule chose qui pourrait déclencher une telle guerre, c'est la détresse des colons. Qu'on leur permette de rentrer indemnes... et vous aurez accompli votre maudite conquête. »

— « Cela peut se concevoir. » La lumière se refléta en rouge sur les cheveux de Cynbe lorsqu'il inclina la tête. Son regard demeura fixé sur les fleurs. « Mais après, » susurra-t-il, « après ? »

— « Je sais ce que vous voulez dire, » dit Heim. « Les gens de la Nouvelle-Europe constitueraient la preuve vivante que vous avez menti — non seulement sur leur compte mais sur la bataille entière. La preuve que tout ne s'est pas déclenché par la faute d'un énervé trop prompt à appuyer sur la détente, mais parce que vous aviez mûrement prémédité votre attaque. » Il avait un goût de fiel sur la langue. « Si vous vouliez bien lire un manuel d'histoire terrestre, Monseigneur, vous vous rendriez compte que nous autres, humains, nous prenons ces choses moins au sérieux qu'on ne pourrait s'y attendre. Les mensonges font normalement partie de la diplomatie et la perte de quelques vaisseaux, de quelques hommes, cela ne tire pas à conséquence. N'aurait-elle pas d'autre résultat, la concession que je vous demande aurait du moins l'avantage

de renforcer le parti de la paix. « Voyez, » dira-t-on, « les gens d'Alérion ne sont pas si mauvais, on peut s'entendre avec eux. Nos accords ont sauvé des vies humaines et nous ont économisé une guerre ruineuse. »

Maintenant le faciès androgyne s'était tourné vers lui et, pendant un instant, les yeux lumineux s'attardèrent sur Heim. Il sentit son pouls s'alourdir. Le bruit de la fontaine parut s'évanouir et le chaud crépuscule rouge se refermer sur lui.

— « Capitaine, » dit Cynbe de sa voix chantante et si basse qu'on l'entendait à peine. « L'Eith est un vieux soleil. Les Alérioniens sont civilisés depuis plus d'un million de vos années. Nous n'avons pas cherché à bâtir un empire étendu qui aurait bouleversé un ordre de choses ancien et stable. Mais nos éclaireurs ont parcouru l'espace et nos Cerveaux ont réfléchi. Peut-être sommes-nous plus avertis des innombrables voies du destin que certains nouveaux venus étourdis. Peut-être avons-nous percé votre pensée plus profondément que vous ne l'avez fait vous-mêmes.

» *Après,* vous ai-je dit. Le mot porte une résonance plus profonde lorsqu'il s'est répercuté au long d'un million d'années. Mon dessein n'était pas de m'assurer un avantage pour une décade, une génération, un siècle. Je parle au-delà.

» Entre ces murs, que la vérité soit telle que vous l'avez proclamée. Alors permettez aussi que s'exprime cette vérité qu'Alérion ne peut permettre que soient transportées ici cinq cent mille individualités qui seraient un ferment de colère dans votre race.

» Eussent-ils cédé que les choses eussent été différentes. Nous aurions dit à la Terre que cet incident est la goutte d'eau qui fait déborder le vase et que dorénavant nous entendons posséder notre propre sphère où nul étranger ne soit admis. Ceux de vos colons qui auraient désiré rester auraient pu le faire, à condition de devenir les sujets d'Alérion. Nous aurions offert de nous prêter à des inspections, afin que la Terre pût être sûre qu'ils n'étaient pas opprimés. Car de telles enclaves dérisoires sont sans conséquence ; et Alérion connaît des méthodes pour les intégrer à la civilisation ; des méthodes lentes, si l'on considère le temps, mais subtiles, et tout à fait sûres.

» Les colons n'ont pas cédé, je le dis entre ces murs. Aurions-nous pu les capturer vivants, dans un tel désert — et nous ne le pouvons pas — qu'ils n'auraient pu devenir des sujets d'Alérion. En faire des prisonniers ? Pour toujours dangereux, perpétuelle

incitation à la Terre à venir les délivrer. Cependant, si l'entité France leur commandait de rentrer : eux qui ne se sont pas rendus, n'auraient-ils pas conscience d'être trahis, ne feraient-ils pas tous leurs efforts pour placer au gouvernement de la Fédération des hommes d'Etat plus combattifs ? Je regarde dans l'avenir et je vois comment ils font honte au reste d'entre vous... oui, oui, capitaine, tels sont les ressorts de votre histoire, vous êtes ce genre d'animal. C'est vrai, on ne ferait pas la guerre pour reprendre la Nouvelle-Europe. Mes os seront desséchés avant que de tels hommes d'Etat ne viennent au pouvoir. Mais lorsqu'aura lieu la nouvelle session... ah !... »

Il y aura donc une nouvelle session, pensa Heim. *Non qu'il m'ait dit quoi que ce soit que je n'eusse déjà deviné. Pourtant, je me demande à quelle époque est fixée la seconde crise. Je ne vivrai peut-être pas pour la voir. Mais Lisa, sûrement.*

— « Alors vous n'avouerez pas que les colons sont vivants, » dit-il d'une voix sans timbre, comme si un étranger avait parlé par sa bouche. « Que ferez-vous ? Les pourchasser et les mettre en pièces ? »

— « Je commande des flottes spatiales, capitaine, et non des soldats au sol. » De façon surprenante, Cynbe papillota des cils et considéra ses mains dont les doigts s'entrecroisèrent. « Je vous ai dit — à vous seul — plus qu'il n'était nécessaire. Mais je n'appartiens pas à la vieille génération d'Alérion. La mienne a vu le jour après que les vaisseaux venus de Terre ont commencé leurs incursions. Et... j'étais à Achernar. » Il leva les yeux. « Capitaine du *Star Fox,* voulez-vous me serrer la main pour me dire adieu à la manière des Terriens ? »

— « Non ! » dit Heim. Il tourna les talons et marcha vers la chambre de compression.

4

Les soldats du Contrôle de la Paix qui assuraient son escorte lui retirèrent le bandeau des yeux et le firent descendre de l'avion officiel à Port Johnson, dans le Delaware. Le voyage avait pris plus de temps qu'il n'aurait pensé, sans doute en raison des voies détournées empruntées par l'appareil. Il avait à peine

le temps de préparer son rendez-vous avec Coquelin. Il se hâta vers le trottoir roulant qui menait aux garages civils, coudoya les foules habituelles et dut rester debout durant tout le trajet.

Sa fureur s'était éteinte durant les heures où il était demeuré les yeux bandés, échangeant des banalités avec le jeune et sérieux officier qui commandait ses gardes du corps (« La météo a vraiment réussi à détourner le récent ouragan, ne pensez-vous pas ? » — « Dommage pour la Nouvelle-Europe, mais l'impérialisme et la revanche sont maintenant des notions périmées, n'est-ce pas ? Après tout, ce n'est pas la place qui manque dans la galaxie. » — « Comme je vous envie d'avoir tellement voyagé dans l'espace. Bien sûr, nous voyons du pays, mais il semble que sur Terre, les endroits et les gens deviennent chaque année plus semblables »), ou bien plongé dans ses propres pensées. Il ne s'était pas attendu à obtenir le moindre résultat de sa visite chez l'Alérionien. Il avait considéré cette tentative comme un devoir.

Son humeur demeurait morose. *Je ne vois pas ce que je pourrai faire de mieux à Paris.*

Un loqueteux le bouscula avec une inutile agressivité. Il domina sa colère avec effort — il avait horreur des foules — et se retint de rendre la poussée. On ne pouvait en vouloir au pauvre diable de manifester de l'hostilité à l'égard d'un individu dont les vêtements soignés le désignaient comme un membre de la techno-aristocratie.

C'est pourquoi nous devons nous installer dans l'espace, se dit-il pour la millième fois. *De la place ! Saisir la chance de fuir cette horrible promiscuité qui règne sur Terre, de marcher librement, d'être son propre maître, d'essayer de nouveaux modes de vie, de travailler, de créer, d'admirer. Il y avait plus de bonheur, en Nouvelle-Europe, divisé par cinq cent mille personnes, que ces dix milliards de Terriens ne pourront jamais l'imaginer.*

Quel sentiment les habite — la peur ? l'inertie ? le désespoir ? l'antique ignorance ? — qui leur fait avaler cette couleuvre selon laquelle le reste de l'univers nous serait ouvert ?

Car c'était effectivement une couleuvre. Les planètes habitables ne sont pas à ce point répandues. Et la plupart de ces dernières sont déjà habitées par des autochtones intelligents ; une grande partie du reste a déjà été colonisée par d'autres. Heim ne voulait pas que sa race fut contrainte, au prix d'un acte hautement immoral, de s'approprier les terrains d'autrui.

Cependant l'affaire du Phénix était plus complexe. Un manque de sang-froid ; tout au long de l'histoire, chaque fois que l'on a cédé devant une exigence injustifiable pour s'assurer quelques années supplémentaires de paix, on s'est engagé sur une pente longue et glissante. La consécration du principe essentiellement erroné des « sphères d'influence » ; il ne devrait exister aucune frontière dans l'espace. Et par-dessus tout, une impardonnable sottise : un refus buté de lire les archives qui prouvaient les intentions d'Alérion à l'égard de la Terre, une ardeur positive pour fournir à l'ennemi le temps et les ressources nécessaires pour préparer sa nouvelle usurpation.

Mais que peut faire un homme isolé ?

Heim réclama son avion au garage et il s'énervait pendant que la tour de contrôle tardait à lui donner l'autorisation d'envol. Un temps notable s'écoula avant que le mouvement des appareils lui donnât la voie libre. Pendant quelque temps, il se servit des commandes de pilotage manuel pour la satisfaction de participer personnellement à son départ. Les graviteurs de l'appareil étaient construits sur commande et possédaient suffisamment de puissance pour le mener à haute altitude dans la stratosphère. Par ailleurs, l'engin n'avait rien de spécial ; il manifestait une splendide indifférence pour le confort de ses occupants. Il régla le pilote automatique sur Orly, prit un long bain chaud, tira quelques victuailles du réfrigérateur et se confectionna un hamburger comme déjeuner, puis il s'endormit pour deux heures.

La pendule l'éveilla aux accents de l'*Ouverture de la Cavalerie Légère* et lui tendit une tasse de café. Il revêtit un costume frais — quelque peu officiel — passementerie d'or au collet et sur les coutures de pantalon — tandis que l'appareil piquait en vue de l'atterrissage. Un instant il se demanda s'il devait s'armer, car il emporterait le paquet de Vadasz. Mais non, cela risquerait d'entraîner des complications et le jeu n'en valait pas la chandelle. S'il échouait dans cette dernière tentative, il n'aurait plus guère de chances d'utiliser les documents de la Nouvelle-Europe. Il ne lui resterait plus aucun recours, sinon de s'enivrer à mort et ensuite de s'exiler dans une planète perdue au fin fond de l'univers.

En pénétrant dans le bureau des douanes, il exhiba sa carte d'identité et obtint un permis de séjour d'un mois. La France, qui était moins surpeuplée que la plupart des autres pays, manifestait quelque réticence à laisser des étrangers pénétrer sur son terri-

toire. Mais lorsque le préposé eut aperçu le nom de Heim, il fut aussitôt tout miel et tout sucre. « En effet, monsieur, on nous a prévenus de votre arrivée. Une voiture vous attend. Veuillez me suivre. Je vous souhaite un excellent séjour dans notre pays. »

Tout à fait le contraire de l'accueil qui avait dû être réservé à Vadasz. Mais ce n'était qu'un musicien de génie. Gunnar Heim dirigeait une usine bien connue, de plus il était le gendre de Curt Wingate qui faisait partie du conseil d'administration de la General Nucleonics. Si Gunnar Heim demandait une audience privée à Michel Coquelin, ministre des Affaires extra-terrestres et chef de la délégation française au Parlement Mondial, il n'y avait qu'à s'incliner.

Cependant il avait bousculé son emploi du temps. Twyman lui avait fait une concession en lui ménageant une entrevue avec Cynbe ; néanmoins les partisans de la paix faisaient sûrement surveiller ses faits et gestes, et s'il n'agissait pas rapidement, ils pourraient fort bien lui couper l'herbe sous les pieds.

La voiture pénétra dans Paris par les voies d'accès de surface. Le bleu du crépuscule tournait à la nuit. Les arbres le long des boulevards avaient perdu leurs feuilles, du rouge et du jaune éclaboussaient les vieilles façades des immeubles et les jambes des jolies filles qui déambulaient aux côtés de leurs compagnons. Les terrasses de café avaient peu de clients en cette saison. Heim n'en était pas fâché. Paris aurait pu lui rappeler trop de souvenirs.

La voiture s'arrêta Quai d'Orsay et il descendit. En contrebas la Seine clapotait dans le noir, le long des quais, sous la bise aigre. Le quartier était calme, la circulation réduite, le ronflement des véhicules quasi-imperceptible. Un halo lumineux cachait les étoiles.

Des gardes républicains montaient la garde. Leurs visages étaient tendus au-dessus des capes flottantes. Il semblait que toute la France était sur les dents et que chacun ruminait son amertume. Heim fut conduit par une file de couloirs où d'assez nombreux employés travaillaient encore malgré l'heure tardive, jusqu'au bureau de Coquelin.

Le ministre repoussa une pile de papiers et se leva pour l'accueillir. « Comment allez-vous ? » dit-il. Son ton était las, mais son anglais irréprochable. C'était heureux ; le français de Heim était devenu hésitant au fil des années. Coquelin lui indiqua du geste un fauteuil de style ancien relativement fatigué, près de son bureau. « Asseyez-vous, je vous prie. Un cigare ? »

— « Non, merci. Je fume surtout la pipe. » Heim tira la sienne de sa poche.

— « Moi aussi. » Coquelin, dont le visage se couvrait d'un réseau de rides lorsqu'il souriait, s'assit et produisit une pipe de bruyère fortement culottée. Il était de petite taille mais puissamment charpenté, avec un aspect carré, un crâne chauve et des yeux bruns très fermes.

— « Eh bien, Mr. Heim, que puis-je faire pour vous ? »

— « Euh... il s'agit de la Nouvelle-Europe. »

— « C'est bien ce que je pensais. » Le sourire s'éteignit. « A mon avis... » Heim trouva qu'il prenait un ton trop pompeux.

— « M. Coquelin, » dit-il, « j'estime que la Terre devrait faire tout ce qui est nécessaire pour ramener ici les gens de la Nouvelle-Europe. »

Coquelin examina les traits de son interlocuteur, centimètre par centimètre, tandis qu'il allumait sa pipe. « Merci de cette bonne parole, » dit-il enfin. « Nous nous sommes sentis bien isolés en France. »

— « J'ai apporté des documents qui pourraient être utiles. »

Coquelin aspirait l'air à travers ses dents. « Veuillez poursuivre, je vous en prie. »

Il demeurait inexpressif, sans jamais détourner le regard tandis que Heim parlait. Il ne l'interrompit qu'une fois : « Cynbe ? Ah ! oui, je l'ai rencontré. Celui qu'ils ont logé à... Non, il vaut mieux que je ne vous le dise pas. Officiellement, je suis censé n'en rien savoir. Continuez. »

Lorsque Heim eut fini, il ouvrit le paquet et glissa quelques microfilms dans son projecteur de bureau. Le silence était chargé d'électricité jusqu'au point de rupture. Heim, fumant comme une locomotive, regarda la fenêtre obscure, fit gémir sa chaise en s'agitant, et se prit à écouter les battements de son cœur.

Finalement Coquelin murmura : « Des rumeurs ont circulé à ce propos. » Puis, après un autre silence : « Je vous sais gré de votre démarche. »

— « Que comptez-vous faire ? » interrogea Heim. Il avait les mâchoires douloureuses à force de les serrer.

Coquelin haussa les épaules. « Probablement rien, » dit-il d'une voix sans timbre. « Ils sont décidés à préserver à tout prix ce qu'ils appellent la paix. »

— « Oh ! oui. Moi aussi, je connais le plan. »

— « Pour abandonner la Nouvelle-Europe entre les mains d'Alérion ? Je vois que nous pouvons parler librement. Bien entendu, je suis tenu, sur l'honneur, de ne pas révéler ce qui est en train de se décider avant d'avoir obtenu l'assentiment de mes collègues du comité, et en trahissant ma promesse j'accomplirais un acte futile dont les conséquences politiques seraient désastreuses. Mais je suis on ne peut plus heureux de pouvoir me confier à une oreille étrangère. » Coquelin passa sa main sur ses yeux. « Cependant nous pouvons dire fort peu de chose, n'est-ce pas ? »

— « Beaucoup au contraire ! » s'exclama Heim. « Lorsque viendra la réunion officielle, vous pourrez montrer ces documents au Parlement, avec les preuves scientifiques de leur authenticité. Vous pourrez leur demander comment ils espèrent être réélus après avoir vendu tant d'êtres humains. »

— « En effet, en effet. » Coquelin considérait le fourneau de sa pipe où la braise rougeoyait et s'effaçait tour à tour. « Et certains prétendront que je mens. Que mes documents sont forgés de toutes pièces et mes savants soudoyés. D'autres diront : C'est affreux, mais... un demi-million de gens ? Quelques bombes explosant sur la Terre en tueraient vingt fois, cent fois autant. D'autre part, rien ne nous autorisait à nous introduire dans la constellation du Phénix. Enfin, rien n'importe tant que de gagner l'amitié d'Alérion, faute de quoi nous n'aurions d'autre ressource que de guerroyer pendant des décades. Nous ne pouvons donc que pleurer sur le sort de nos frères de la Nouvelle-Europe, car nous ne pouvons rien pour eux. » Son sourire était effrayant à voir. « Je suis persuadé qu'un monument sera élevé en leur honneur : *Aux martyrs pour la cause de la paix.* »

— « C'est ridicule ! Il est impossible d'attaquer la Terre. Mais si nous sommes vulnérables, Alérion ne l'est pas moins et ils ne se risqueront pas à nous provoquer en sachant que nos forces sont deux fois plus puissantes que les leurs. En ce moment même, une simple flottille suffirait à les chasser du système aurorien. »

— « La moitié de la flotte a été rappelée pour assurer la défense du territoire. L'autre moitié se trouve dans les Marches, surveillant la marine alérionienne qui effectue également des manœuvres dans ce secteur. Certains, même, des amiraux que j'ai consultés, ne sont pas d'avis de détacher une flottille à Aurore. Car, comme vous devez le savoir, les effectifs de part et d'autre ne sont pas

importants, lorsqu'un seul vaisseau pourvu d'armes nucléaires possède une telle puissance de destruction. »

— « Alors, nous ne faisons rien ? » ragea Heim. « Voyons, à l'heure actuelle, un seul et unique vaisseau pourrait causer de sérieuses difficultés à l'ennemi. Il n'est pas possible que, pour l'instant, ils aient pu rassembler des forces importantes à Aurore. Mais laissez-leur un délai d'un an ou deux, et ils rendront la Nouvelle-Europe aussi inexpugnable que la Terre. »

— « Je sais. » Coquelin pivota sur son fauteuil, appuya ses coudes sur la table et laissa sa tête s'enfoncer dans ses épaules. « Je discuterai, mais... ce soir, je me sens vieux, Mr. Heim. »

— « Voyons, monsieur ! Si la Fédération ne veut pas agir, est-ce que la France... ? »

— « Impossible ! Selon les termes de la Constitution, nous ne pouvons, en tant que pays particulier, négocier avec une puissance extra-terrestre. On ne nous permet de posséder ni une force armée, ni aucune machine de guerre, à part les armes légères qui équipent la police. L'Autorité du Contrôle de la Paix en possède le monopole. »

— « Oui, oui, oui... »

— « En fait... » Coquelin leva la tête. Un muscle frémit dans l'une de ses joues. « Maintenant que je pense à ces documents que vous m'avez apportés, je ne sais pas si je dois les rendre publics. »

— « *Comment ?* »

— « Réfléchissez. La population française est suffisamment irritée. Que la vérité vienne à transpirer, y compris la trahison, et je n'ose prédire ce qui pourrait arriver. Cela pourrait fort bien finir par une intervention des forces du Contrôle de la Paix sur notre territoire. Ce qui causerait du tort à la Fédération elle-même, peut-être plus qu'à la France. Il faut placer au-dessus de tout la loyauté à l'égard de la Fédération. La Terre est trop petite pour laisser la souveraineté nationale aux peuples qui l'habitent. Les armes nucléaires sont trop puissantes. »

Heim considérait la tête inclinée de son interlocuteur et une telle rage l'habitait, qu'il lui semblait être sur le point d'exploser. « Je voudrais bien partir moi-même ! » cria-t-il.

— « Ce serait de la piraterie. »

— « Non... Attendez ! » L'idée prit forme en un éclair. Heim

bondit sur ses pieds. « Des corsaires. Il existait autrefois des vaisseaux de guerre armés par des particuliers. »

Coquelin parut s'animer un peu. Il se redressa sur son siège et considéra l'agitation de son interlocuteur avec des yeux redevenus alertes. « J'en sais davantage. Les corsaires furent mis hors la loi au XIXe siècle. Même les nations qui n'avaient pas signé le pacte ne l'enfreignirent jamais jusqu'au moment où on vint à le considérer comme une partie intégrante des conventions internationales. Je sais que la Constitution Fédérale ne mentionne pas une disposition aussi archaïque. Néanmoins... »

— « C'est cela ! » rugit Heim. Ou était-ce plutôt le démon qui venait de naître sous son crâne ?

— « Non, non... Si vous enfreignez la loi, les forces du Contrôle de la Paix interviendront aussitôt. Je suis trop vieux, trop las pour passer en Cour Mondiale. Sans parler des difficultés pratiques. La France ne peut pas déclarer la guerre de sa propre initiative. La France ne peut pas fabriquer d'armes nucléaires. » Coquelin fit entendre un petit gloussement mélancolique. « Je suis un juriste de profession. Si l'on pouvait découvrir un... vice de forme ?... Je pourrais peut-être tourner la difficulté. Mais... »

— « Je puis m'assurer les armes, » dit Heim en martelant les mots.

Coquelin bondit sur son siège. « Qu'est-ce que vous dites ? »

— « En dehors de la Terre. Je connais un endroit. Ne voyez-vous pas ? Alérion a placé des défenses spatiales en orbite autour de la Nouvelle-Europe, sans quoi elle ne pourrait la protéger contre une attaque déterminée. » Heim se penchait à présent sur le bureau, nez à nez avec son interlocuteur, parlant sur un rythme de mitrailleuse. « La Nouvelle-Europe ne possède qu'une industrie limitée. Alérion devra donc y importer la plus grande partie de l'équipement. Ses lignes de communications se trouveront distendues. Un seul et unique corsaire... Quelle influence aurait-il sur leur marchandage ? Que pourrait-il faire en faveur de nos pauvres populations opprimées ? *Un vaisseau !* »

— « Mais je vous ai dit... »

— « Vous m'avez dit que la chose était physiquement et légalement impossible. Je puis prouver qu'elle est physiquement possible. Et vous avez dit que vous étiez juriste. »

Coquelin se leva à son tour, s'approcha de la fenêtre et laissa son regard errer sur la Seine. Les pas de Heim faisaient vibrer le

plancher. Son cerveau était un tourbillon de plans, d'idées, de colères, d'espoirs. Il n'avait jamais été emporté par une telle passion depuis le jour où il arpentait sa passerelle à Alpha d'Eridan.

Alors Coquelin pivota sur ses talons. Son murmure emplit le silence : « Peut-être... » Ensuite il se dirigea vers son bureau et se mit à enfoncer les touches d'un classeur automatique d'informations.

— « Que cherchez-vous ? » demanda Heim.

— « Des détails sur l'époque précédant le moment où la majorité des nations se sont groupées au sein de la Fédération. La Ligue Musulmane ne lui avait pas reconnu le droit de s'immiscer dans ses affaires. C'est pourquoi, durant les troubles, l'Autorité fut chargée de protéger les intérêts de la Fédération en Afrique. » Après cette explication, Coquelin se consacra entièrement à son travail. A un certain moment, ses yeux rencontrèrent ceux de Heim. « Je vous suis reconnaissant, » dit-il. « Cela ne durera peut-être que la nuit, mais vous m'avez rendu la jeunesse. »

5

ENDRE VADASZ souleva le couvercle de la marmite, huma une odeur succulente, remua légèrement le contenu et recouvrit. « Ce sera bientôt prêt, » dit-il. « Il est temps de faire la salade. Avez-vous préparé les ingrédients ? »

Lisa Heim rougit. « Je... crains de ne pas être très habile à découper les concombres et le reste, » dit-elle.

— « Allons donc... » Vadasz déposa le petit tas de légumes verts dans un saladier. « Vous vous débrouillez très bien pour votre âge. Trouvez-moi les assaisonnements, voulez-vous ? Il faudrait être ingénieur pour se tirer d'affaire dans cette maudite usine que vous appelez une cuisine. Comme je vous le disais, ma jeune amie, lorsque je me suis interrompu moi-même avec une telle grossièreté, nous vous ferons obtenir votre diplôme de cuisine et de lavage de bouteilles. Blason : une hure avec pommes dans la gueule, sur champ barré de vair et or. Ce sera pour les choux et la crème caillée. »

Lisa poussa un gloussement et se percha sur la table, balançant les jambes et observant Vadasz avec une cordialité embarrassante.

Il n'avait voulu que faire preuve de sociabilité envers la fille de son hôte, durant l'absence de son père. Il se concentra sur la salade avec plus d'attention qu'il n'était réellement nécessaire.

« Ma mère m'avait appris un dicton espagnol, » remarqua-t-il. « selon lequel il faut quatre hommes pour faire une salade : un prodigue pour l'huile, un philosophe pour les assaisonnements, un pauvre pour le vinaigre, et un fou pour la mélanger. »

Lisa laissa échapper un nouveau gloussement : « Vous êtes trop drôle ! »

— « Eh bien, allons-y. » Vadasz se mit au travail en chantant.

Il y avait un homme riche qui vivait à Jérusalem.
Il portait un chapeau haut-de-forme et ses vêtements étaient [très élégants.
Alleluia tra-deri-dera !
Traderi-tra-la-la !

— « C'est une authentique vieille chanson ? » lui demanda Lisa. Il hocha la tête. « J'adore vos chansons, » dit-elle.

Voilà que devant sa porte s'assit un déchet humain,
poursuivit hâtivement Vadasz.
Il portait un chapeau melon, dans un cercle autour de son cou.
Alleluia tra-deri-dera !
Traderi-tra-la-la !

Lisa saisit une casserole sur laquelle elle entreprit de battre la mesure avec une cuiller.

Il demanda au riche un morceau de pain et de fromage.
Le riche répondit : « Je vais appeler la police ».
Alleluia tra-deri-dera !

— « *Traderi tra-la-la !* » mugit en chœur une voix de basse profonde.

Gunnar Heim surgit sur le seuil de la porte. (« Papa ! » — « Gunnar ! »)

Il saisit Lisa, la lança presque au plafond, la rattrapa et se mit à la faire tourbillonner dans la pièce. Vadasz continuait de chan-

ter gaiement. Heim reprit le refrain tout en piétinant en mesure avec la jeune fille qui poussait de petits cris.

Alors le pauvre homme mourut et son âme monta au ciel.
Il dansa en compagnie des anges jusqu'à onze heures un quart.
Alleluia tra-deri-dera !
Traderi-tra-la-la !

— « Oh ! papa ! » s'écria Lisa en s'écroulant, dans une crise de fou rire.

— « Soyez le bienvenu dans votre foyer, » dit Vadasz, « vous arrivez à temps. »

— « Que se passe-t-il donc ici ? » s'informa Heim. « Où sont les domestiques ? Pourquoi installer un feu de plein air dans une cuisine parfaitement équipée ? »

— « Parce que, si les machines à cuisiner sont relativement compétentes, elles ne remplaceront jamais un chef véritable, » dit Vadasz. « J'avais promis à votre fille un goulash, pas un de ces magmas lyophilisés, mais un véritable *gulyas* entièrement cousu main avec des épices à vous faire éternuer de ravissement. »

— « Oh ! parfait. Seulement il vaudrait mieux que j'aille chercher... »

— « Rien du tout. Lorsqu'un Hongrois fait la cuisine, il y a toujours deux fois plus de victuailles qu'il n'est nécessaire. Vous pouvez, si vous le jugez nécessaire, contribuer aux agapes avec du vin rouge. Donc, une fois de plus, soyez le bienvenu à votre foyer ; cela fait du bien de vous voir de cette humeur. »

— « J'ai de bonnes raisons pour cela, » dit Heim en se frottant les mains et en souriant comme un tigre heureux. « Oui, vraiment. »

— « Qu'as-tu fait, papa ? » demanda Lisa.

— « Je ne puis te le dire, je le crains, *jente min.* Du moins pas avant un certain temps. » Il perçut les premiers symptômes de mutinerie, lui passa les doigts sous le menton. « C'est dans ton propre intérêt. »

Elle tapa du pied. « Je ne suis plus une enfant ! »

— « Allons, allons, » interrompit Vadasz. « Gardons notre belle humeur. Lisa, voulez-vous mettre un troisième couvert ? Nous allons faire un repas de grand style, Gunnar, dans votre solarium. »

— « Bien sûr, » soupira-t-elle. « Si je puis obtenir le réseau

général d'intercommunication audio-visuel. Le puis-je, papa ? »

Heim eut un petit rire, s'approcha du panneau de contrôle central et débloqua le commutateur qui rendait possible de mettre en circuit tous les haut-parleurs de l'appartement à partir de n'importe quelle chambre.

La voix de Vadasz le suivit.

Alors le riche mourut et son sort ne fut pas tellement enviable.
Comme il ne pouvait aller au ciel, il descendit aux Enfers,
Alleluia...

et ainsi de suite jusqu'à la fin.

Lorsqu'il revint, il remarqua à voix basse, car elle les surveillait et tendait l'oreille : « Lisa ne vous quitte pas des yeux, hein ? »

Le visage finement modelé se fit plaintif. « Gunnar, ce n'est pas ma faute... »

Heim administra une claque dans le dos de Vadasz. « Vous ne pouvez imaginer à quel point je préférerais vous voir en orbite autour d'elle plutôt que certains de ces jeunes galvaudeux. Tout semble me réussir en ce moment. »

Le visage du Hongrois s'éclaira. « Cela signifie, je pense, que vous avez découvert un moyen particulièrement savoureux de jouer un tour pendable à nos amis d'Alérion. »

— « Chut ! » Heim indiqua l'écran d'intercommunication. « Voyons, quel genre de vin pourrais-je commander pour votre plat de résistance ? »

— « Ha ! ha ! je vois que vous en avez toute une liste. »

— « Non. Pour être honnête, ma femme avait tenté de faire mon éducation vinicole, mais elle n'est pas allée très loin. J'aime le vin, mais mon palais n'est pas très éduqué. Si bien que, sauf lorsqu'il y a des invités, je demeure fidèle à la bière et au whisky. »

Lisa apparut sur l'écran. Elle riait et chantait :

Alors le diable dit : Ceci n'est pas un hôtel,
C'est seulement un enfer tout ce qu'il y a de plus ordinaire.
Alleluia tra-deri-dera !

Vadasz lui fit un pied de nez. Elle répondit en tirant la langue. Tous deux sourirent, mais aucun aussi largement que Heim.

Le dîner fut un repas plus joyeux, plus intime qu'aucun de ceux

dont il avait conservé le souvenir depuis la mort de Connie. Plus tard, il ne se souvint pas de ce qui s'y était dit. On avait surtout plaisanté ; il n'y avait pas eu de conversation véritable, mais comme une sorte de chaude complicité.

Lisa rangea la vaisselle dans l'office et s'en fut se coucher avec affectation ; elle vint même embrasser son père. Heim et Vadasz descendirent au cabinet de travail. Il ferma la porte, tira une bouteille de Scotch d'un placard, de la glace et de l'eau gazeuse d'un réfrigérateur, fit le service et leva son verre.

Vadasz trinqua. « Et une voix dit, en guise d'adieu :

» Qui est pour la victoire ?

» Qui est pour la liberté ? Qui rentre chez lui ? »

— « Je boirai à cela, » dit Heim. Ce qu'il fit. « C'est de qui ? »

— « D'un certain G.K. Chesterton, il y a deux siècles. Vous n'en avez pas entendu parler ? Ah ! sur Terre, on ne s'intéresse plus à des choses aussi peu sophistiquées. C'est seulement dans les colonies que l'on trouve des gens assez naïfs pour croire encore que des victoires soient possibles. »

— « Peut-être parviendrons-nous à leur faire changer d'avis ici même. »

Heim s'assit et prit sa pipe.

— « Eh bien, » dit Vadasz d'un ton calme, mais une sorte de frisson parcourut sa silhouette mince. « Que s'est-il passé pendant ces derniers jours, tandis que je me rongeais les sangs dans une oisiveté forcée ? »

— « Je vais vous raconter la chose depuis le commencement. » Heim n'éprouvait aucun remords à dévoiler ce que Twyman lui avait révélé, dès lors qu'il déposait le secret dans une oreille sûre. Ses relations avec Vadasz, quoique de fraîche date, avaient eu un caractère assez intense.

Le Hongrois ne manifesta aucune surprise. « Comme ils ont refusé de m'écouter, j'en ai déduit qu'ils n'avaient nulle intention de récupérer la Nouvelle-Europe. »

— « J'ai trouvé un particulier qui serait disposé à le faire, » dit Heim et il poursuivit son compte rendu. Lorsqu'il eut fini, la mâchoire de Vadasz tomba.

— « Un corsaire, Gunnar ? Parlez-vous sérieusement ? »

— « Absolument. Coquelin pense de même et plusieurs autres avec qui nous avons parlé. » La gaieté de Heim s'était évanouie. Il tirait furieusement sur sa pipe en exhalant des nuages de fumée.

« Voici la situation, » dit-il. « Un corsaire unique, opérant dans la constellation du Phénix, peut provoquer des désordres hors de proportion avec ses capacités. Outre qu'il sèmerait la confusion dans les horaires et les plans, il mobiliserait un certain nombre de vaisseaux de guerre qui n'auraient d'autre alternative que de lui donner la chasse ou d'assurer la garde des convois. Résultat, les forces d'Alérion opposées aux nôtres dans les Marches se trouveront réduites et mises en position d'infériorité. De telle sorte que, si la Terre se fait plus intransigeante, aussi bien dans l'espace qu'autour des tables de négociation — nous ne serons pas obligés de montrer les dents ni de recourir à des mesures extrêmes, susceptibles de faire pousser les hauts cris aux partisans de la paix — nous pourrons les contraindre à nous rendre la Nouvelle-Europe... et à nous faire quelques concessions supplémentaires pour changer. »

— « C'est possible. » Vadasz demeurait calme. « Mais comment ferez-vous pour entrer en possession d'un appareil de combat ? »

— « J'en achèterai un et je le ferai équiper. Pour ce qui est des armes, je vais dépêcher une paire d'hommes de confiance, par engin rapide, à Staurm. Vous connaissez ? »

— « Si je connais ! » Vadasz fit claquer ses doigts. Ses yeux étincelèrent.

— « C'est là que l'on procédera à l'armement final de notre vaisseau. Et puis, en route pour le système aurorien. »

— « Mais... ne deviendrez-vous pas un pirate au regard de la loi ? »

— « C'est un point sur lequel Coquelin travaille en ce moment. Il pense qu'il y a un moyen de tout rendre légal. Mais le problème est complexe. Si le vaisseau est contraint d'arborer le pavillon pirate, Coquelin pense que la France a le droit de faire passer l'équipage en jugement, de le condamner puis de le grâcier. Bien entendu, les gars seraient probablement contraints de demeurer sur le territoire français, à moins de quitter complètement la Terre pour une colonie, et la Nouvelle-Europe leur ménagerait certainement une réception triomphale. »

Heim exhala un rond de fumée. « Je n'ai pas le temps de m'occuper de cela, » poursuivit-il. « Il faudra simplement que je fonce en courant le risque de me faire arrêter. Vous comprendrez, bien entendu, que je ne puis attendre d'aide officielle de Coquelin et de ses alliés dans le gouvernement français — ou de tout autre

gouvernement, car il reste encore sur Terre des nations qui ont quelque chose dans le ventre... Selon la Constitution, aucun pays n'a le droit de se livrer à des préparatifs de guerre. Si nous obtenions le concours d'un quelconque officiel, nous perdrions toute possibilité ultérieure de légaliser l'opération. Il serait judicieux de ne pas recruter nos hommes d'équipage dans un seul pays et d'exclure complètement les Français.

» Tout dépend donc de moi. Il faut que je trouve le vaisseau, que je l'achète, que je l'équipe, que je l'approvisionne, que je recrute un équipage et que je l'emmène dans l'espace — le tout en moins de deux mois, car c'est à ce moment que les pourparlers officiels entre le Parlement et les délégués d'Alérion doivent commencer. » Il fit une grimace. « Je vais oublier à quoi ressemble le sommeil. »

— « L'équipage... » Vadasz fronça les sourcils. « Problème épineux. Combien d'hommes ? »

— « Une centaine environ. C'est largement plus qu'il n'en faut, mais la seule façon dont nous pourrons financer cette expédition, c'est en effectuant des prises, ce qui signifie que nous aurons un équipage d'aventuriers. D'autre part, il y a... les pertes éventuelles. »

— « Je vois. On demande une centaine d'hommes de l'espace expérimentés, dignes de confiance, ayant servi dans la Marine de préférence, pour la plus folle expédition qu'on ait jamais tentée. Où les trouverez-vous ?... Hum, il se peut que je connaisse un coin ou deux où nous pourrions chercher. »

— « Moi aussi. Vous comprendrez que nous ne pouvons recruter ouvertement un équipage de corsaire. Si notre véritable dessein ne demeure pas secret jusqu'à la dernière seconde, nous serons immédiatement mis à l'ombre. Mais je pense qu'au cours des psycho-tests normaux auxquels nous soumettrons les candidats, nous pourrons sonder leurs dispositions et choisir ceux auxquels nous pourrons confier la vérité. Ce seront ces derniers que nous engagerons. »

— « Il faut d'abord attraper votre lapin, » dit Vadasz. « Je veux dire un psychologue de confiance ! »

— « En effet. Je demanderai à Wingate, mon beau-père, de me trouver cet oiseau rare. C'est un rusé vieux coquin dont les tentacules s'étendent partout, et si vous pensez que vous et moi sommes de parti pris en ce qui concerne Alérion, vous devriez

l'écouter un peu. » Heim fixa le modèle réduit du *Star Fox* qui luisait de l'autre côté de la pièce. « Je ne crois pas que les hommes d'équipage ordinaires seront tellement difficiles à trouver. Lorsque les effectifs de la Marine ont été réduits, il y a trois ans, bien des matelots se retrouvèrent dans des postes sédentaires à se tourner les pouces et donnèrent leur démission. Nous pouvons retrouver ceux qui se sont fixés sur la Terre. Mais nous aurons peut-être du mal à mettre la main sur un capitaine et un chef mécanicien. Les gens qui possèdent de telles compétences ne courent pas les rues. »

— « Capitaine ? Que voulez-vous dire, Gunnar ? C'est vous qui serez le capitaine. »

— « Non ! » La tête de Heim oscillait lourdement d'avant en arrière. Une bonne partie de son ressort l'avait abandonné. « Je crains que non. Je le voudrais... Dieu sait combien ! Mais il faut que je me montre raisonnable. Les astronefs coûtent fort cher. Les équipements aussi, et surtout les armes. Selon mes premières estimations, il faudra que je réalise tous mes biens disponibles et que j'hypothèque le reste pour acheter un vaisseau. Si je n'étais pas là pour m'occuper de la « boutique », Heimdal pourrait fort bien tomber. Dieu sait qu'il ne manque pas de concurrents qui feront l'impossible pour obtenir ce résultat. Et Heimdal, c'est une affaire que nous avons montée, Connie et moi... son père nous avait financés, elle s'occupait du bureau pendant que je dirigeais l'atelier et les premières années ont été très dures. Heimdal est la seule chose que je pourrai laisser à ma fille. »

— « Je vois. » Vadasz parlait avec compassion. « D'autre part, elle n'a plus de mère. Vous ne devez pas risquer de lui faire perdre son père, par-dessus le marché. »

Heim hocha la tête.

« Vous me pardonnerez si je pars ? » demanda Vadasz.

— « Bien sûr, je n'ai pas le droit de vous retenir. Vous aurez même rang d'officier : chef steward, ce qui signifie que vous aurez la haute main sur la cuisine. Et vous me ramènerez quelques chansons, n'est-ce pas ? »

Vadasz était incapable de parler. Il regardait son ami, enchaîné à ses possessions et à sa puissance, et une inspiration lui vint :

La morale de l'histoire, c'est que les richesses ne font pas le [bonheur.

Nous irons tout droit au ciel car nous sommes fauchés comme [les blés.

Alleluia tra-deri-dera !

Mais le rythme s'insinua dans son sang, et il se rendit compte de ce que Heim avait fait. Alors il bondit sur ses pieds et cabriola à travers la pièce en faisant retentir les murs de sa musique victorieuse.

Tra-deri-dera tra-la-la !

6

EXTRAITS de la SEMAINE MONDIALE :

31 octobre.

Gunnar Heim, principal actionnaire de la société américaine des Moteurs Heimdal, vient de faire l'acquisition de l'astronef *Pass of Balmaha,* appartenant à la British Minerals Ltd. La transaction a surpris les cercles armateurs par sa rapidité. Heim a fait une offre trop avantageuse pour être repoussée, et il a insisté pour prendre immédiatement possession du vaisseau.

Il a annoncé son intention de monter une expédition qui s'efforcera de découvrir de nouveaux mondes propres à la colonisation. « Il semble que nous ayons perdu la partie dans le Phénix, » a-t-il déclaré au reporter de la 3V, John Phillips. « A parler franchement, je suis indigné qu'aucune mesure n'ait été prise pour répondre à l'attaque d'Alérion contre la Nouvelle-Europe. Malheureusement, je ne puis faire autre chose que de tenter de découvrir une nouvelle planète — que nous aurons le courage de défendre, je l'espère. »

Aussi grand et puissant qu'un croiseur de la Marine, le *Pass of Balmaha,* construit à Glasgow, avait été conçu à l'origine pour la prospection des minéraux. Mais aucun des gisements découverts ne se trouva suffisamment riche pour amortir les frais de transport interstellaire alors que le système solaire possédait toujours des mines exploitables. Le vaisseau était donc demeuré en orbite autour de la Terre pendant les quatre dernières années. Sir Henry Sherwin, président du conseil d'administration de la British Mine-

rals, avait déclaré à Phillips : « Nous ne sommes que trop heureux de nous débarrasser de cet engin coûteux, mais personnellement, je ne puis me défendre d'un léger sentiment de culpabilité. »

7 novembre.

Le sénateur des Etats-Unis Harold Twyman (Californie), membre éminent de la commission préliminaire fédérale conférant avec la délégation d'Alérion, a publié une déclaration jeudi, par laquelle il dément les rumeurs qui ont couru sur un éventuel abandon de la Nouvelle-Europe :

— « Il est vrai que nous avons déjà entamé des négociations avec nos interlocuteurs, qui s'avèrent d'ailleurs lentes et difficiles. Les Alérioniens nous sont étrangers aussi bien du point de vue biologique que culturel. Nous avons entretenu beaucoup trop peu de contacts avec eux dans le passé, dont la majorité étaient hostiles. Ce ne sont pas les batailles qui permettent de parvenir à une compréhension mutuelle. Quelques-uns des xénologues les plus compétents travaillent jour et nuit pour s'efforcer d'acquérir des connaissances en profondeur, que nous devrions déjà posséder depuis trois décennies au moins.

» Nous savons cependant que les Alérioniens possèdent certains points communs avec l'humanité. Eux aussi sont des êtres doués de raison. Ils ont le désir de vivre. Leur antique civilisation, dont la stabilité remonte à un million d'années, peut nous apprendre beaucoup. Eux-mêmes tireront certainement quelque profit de notre fréquentation. Mais nous ne pourrons obtenir ces résultats, ni les uns ni les autres, avant d'avoir rompu le cercle vicieux de méfiance, de rivalité, de batailles et de vengeance.

» C'est pourquoi la flotte à long rayon d'action a reçu l'ordre de ne pas ouvrir le feu, sauf le cas de légitime défense. C'est pourquoi nous ne pressons pas le gouvernement d'Alérion — pour autant que ce terme corresponde à nos propres conceptions en la matière — d'évacuer le système aurorien. C'est pourquoi nous prenons notre temps pour mener nos transactions avec cette honorable délégation qui, vous vous en souviendrez, a entamé les pourparlers sur l'initiative d'Alérion.

» Selon les termes de la Constitution, seul le Parlement possède le pouvoir de négocier avec des Etats extra-humains. Il n'y a pas de doute que le Comité Exécutif se conformera à cette loi. Mais

on ne peut s'attendre à ce qu'un corps aussi vaste, aussi divers, aussi occupé que le Parlement, se charge des travaux de déblaiement, dans une circonstance aussi complexe. Ce sont ses représentants expressément désignés qui se sont vu confier cette tâche. Encore quelques semaines de patience, et nous pourrons, je l'espère, vous présenter un projet de traité complet, aux fins de ratification. Dans l'intervalle, cependant, ce serait pour nous un trop grand handicap que de travailler sous les projecteurs de la publicité.

» Mais nous n'avons pas, je le répète, la moindre intention de trahir aucun des intérêts vitaux de la race humaine. Une négociation se fonde sur la réciprocité. Il nous faudra céder un peu pour obtenir un peu. Les Alérioniens en sont parfaitement conscients, davantage peut-être que certains membres de notre jeune et arrogante espèce. J'espère avec confiance qu'en dernière analyse, tous les hommes de bonne volonté seront d'accord pour convenir que nous avons ouvert, dans l'histoire cosmique, une nouvelle ère, riche d'espérances. Le peuple de la Nouvelle-Europe ne sera pas mort en vain. »

14 novembre.

Le vice-amiral en retraite Piet van Rinnekom, âgé de 68 ans, a été assailli par une bande d'environ vingt hommes, au moment où il arrivait aux abords de son domicile d'Amsterdam, lundi soir, et sévèrement molesté. Les assaillants prirent la fuite à l'arrivée de la police, aux cris de « belliciste ! ». Ils étaient apparemment composés d'individus de nationalités très diverses. Van Rinnekom s'était fait l'adversaire déclaré de ce qu'il nomme « l'agenouillement devant Alérion » ; il est l'auteur de la prétendue Pétition de l'Humanité, dont les initiateurs s'efforcent de recueillir un million de signatures en faveur du recours à la force, si c'est nécessaire, pour récupérer la Nouvelle-Europe. La plupart des sociologues considèrent cette position comme de la démence pure.

Son état est grave.

A son bureau de Chicago, le Dr. Jonas Yore, fondateur et président des Combattants Mondiaux pour la Paix, a publié la déclaration suivante : « Notre organisation déplore évidemment cet incident et forme des vœux pour le prompt rétablissement de l'amiral Rinnekom. Mais soyons honnêtes. N'a-t-il pas eu un avant-goût de cette violence dont il s'est fait le champion ? La crise

actuelle nous donne à choisir entre la vie et la mort. Les Combattants de la Paix choisissent la vie. Malheureusement, un grand nombre de gens mal informés ont laissé la bride sur le cou à leurs sentiments et réclament du sang à cor et à cri sans se soucier des conséquences. Les Combattants de la Paix se sont donné pour mission de combattre cette tendance, de lutter pour le triomphe de la raison, de donner le coup de grâce à l'atavisme par tous les moyens nécessaires. Nous ne proférons pas de menaces. Mais que les bellicistes prennent garde. »

21 novembre.

Mardi dernier, le genre humain dispersé dans le système solaire a été le témoin d'un événement sans précédent. Cynbe ru Taren, l'un des membres de la délégation envoyée par Alérion sur la Terre, a participé à une émission officielle de 3V, au cours de laquelle il a répondu à des questions que lui a posées le Prince Umberto d'Italie, qui représentait la Fédération Mondiale.

Les questions avaient été choisies parmi quarante millions envoyées par des gens répartis sur le globe, et Cynbe en avait sélectionné une douzaine sur la liste finale. Comme il le remarquait, avec cet humour glacé dont il fit preuve tout au long de l'interview : « Le nombre treize constitue pour vous un funeste présage. Il caractérise un homme qui trahit ou un homme qui fut occis. »

Sur le plan général, il ne fit que répéter des déclarations déjà faites sur la tragédie de la Nouvelle-Europe. Comment s'est produit l'événement ? « Nos vaisseaux accomplissaient des manœuvres. Ils passèrent à proximité d'Aurore, car Alérion ne reconnaît aucune autre souveraineté dans le Phénix. Peut-être le chef terrestre prit-il cela pour une attaque, car je dois à la vérité de dire que notre flotte était nombreuse. Lorsqu'il ouvrit le feu, nous ripostâmes, sans doute avec une violence inattendue. Le reste de ses escadres se replia dans l'atmosphère, en effectuant une manœuvre de débordement avec couverture de radiations. Pour se dégager, notre détachement le plus proche eut recours à des engins de diverses puissances. Malheureusement la partie colonisée de ce continent qu'on appelle Pays d'Espoir se trouvait située dans le rayon de feu. A l'altitude orbitale, les engins nucléaires déclenchèrent un ouragan de feu. Il s'étendit d'une côte à l'autre avec une violence dévasta-

trice. Lorsque nous pûmes nous poser, nous ne découvrîmes pas âme qui vive, sauf quelques rares survivants dans la région du sud où une bombe avait également explosé. Ce sont eux que nous avons ramenés ici, avec nos propres combattants défunts. Pourtant, le traître affecté du numéro treize fut ce capitaine qui ne prit pas leur sort en considération, lorsqu'il engagea la bataille. »

Pourquoi Alérion maintient-elle sa domination sur ce territoire ? « Cette interpénétration a toujours été la cause déterminante des catastrophes. A maintes reprises, les humains nous ont expulsés de planètes que nous avions découvertes depuis des milliers d'années et dont la paix est maintenant troublée par des machines et des personnes étrangères. Il est vrai que nous avons souvent dû leur interdire des territoires, souvent en évacuer par la force les premiers occupants. Des races qui nous connaissaient de longue date nous ont récemment manifesté de l'hostilité, influencées par la propagande des humains et les marchandises qu'ils leur ont vendues. Certaines ressources qui nous sont indispensables nous sont subtilisées. De tels faits sont générateurs de tension. Il y a bien longtemps que nous aurions dû mettre un terme à ces agissements. »

Pourquoi Alérion n'autorise-t-elle pas une mission terrestre à faire un voyage d'inspection en Nouvelle-Europe ? « Si je comprends le symbolisme de votre culture, ce serait là avouer notre faiblesse et reconnaître nos torts. D'autre part, nous ne pouvons risquer de donner le champ libre à l'espionnage ou d'ouvrir nos portes à une mission-suicide transportant secrètement dans ses bagages une bombe nucléaire. Loin de moi l'idée que votre Parlement pourrait jamais s'abaisser à tramer un aussi noir complot, mais certains individus parmi vous n'auraient pas les mêmes scrupules, et j'en sais de fort haut placés. Plus tard, peut-être, lorsque la confiance sera instaurée... »

28 novembre.

L'alériomanie, déjà bien implantée dans l'Amérique du Nord, s'est développée avec une telle vigueur à la suite de l'apparition du délégué Cynbe ru Taren, sur les écrans de la 3V, qu'au cours de la semaine passée elle a balayé comme un météore la jeunesse dorée de la plupart des nations. Quelques individus, dans les régions d'accueil, ont succombé à la même fièvre. Maintenant, les

filles qui peuvent se prévaloir d'une longue chevelure d'un blond naturel se pavanent devant leurs sœurs qui font la queue pour acheter des perruques et des pourpoints en tissu métallique — à l'égal de leurs frères. Nulle mesure disciplinaire instaurée par les parents ou les éducateurs ne semble capable d'empêcher les enfants de gazouiller à la manière des extra-terrestres. Il faut se boucher les oreilles si l'on ne veut pas avoir le tympan cassé par la mélodie à la mode que la radio, les juke boxes et les magnétophones lancent à tous les échos : *Alérion ! Alérion !* La chaloupée alérionienne a même chassé des salles de danse la pipa-houppa. Le vendredi, la cité de Los Angeles fit passer sur grand écran, dans le Parc La Brea, au cours d'un programme éducatif, une retransmission de l'interview historique ; et la police dut lutter pendant trois heures pour mettre fin à un chahut mené par 5.000 étudiants qui poussaient des cris frénétiques.

Pour savoir s'il s'agissait d'une crise passagère ou de l'expression sincère, quoique un peu hystérique, du désir de paix manifesté par les populations du monde, nos reporters ont interrogé des jeunes gens un peu partout sur le globe.

Lucy Thomas, 16 ans, de Minneapolis : « C'est bien simple, je me trouve en orbite hyperbolique autour de lui. Je revois sans cesse l'émission, même quand je dors. Ces yeux qu'il a... ils vous glacent et ils vous dissolvent à la fois ! »

Pedro Fragra, 17 ans, de Buenos Aires : « Ce ne sont certainement pas de vrais mâles. Jamais on ne me le fera croire ! »

Machiko Ichikawa, 15 ans, de Tokio : « Les anciens Samouraïs les auraient compris. A beauté égale, valeur égale. »

Simon Mbulu, 18 ans, de Nairobi : « Bien sûr, ils me font peur. Mais cela fait partie de leur séduction. »

Georges Roussy, 17 ans, de Paris (d'un ton menaçant) : « Je ne sais pas ce que ces idiotes ont dans la tête, mais je vais vous dire une chose : la première que nous verrons affublée de ce costume, nous lui arracherons la perruque et les cheveux avec. »

Les délégués se trouvant toujours au secret, on n'a pu obtenir d'eux aucun commentaire.

5 décembre.

Lisa Heim, fille de l'industriel et présumé futur commanditaire d'exploration Gunnar Heim, de San Francisco, a disparu mercredi.

Tous les efforts pour la retrouver se sont soldés jusqu'à présent par un échec, et la police redoute qu'elle n'ait été enlevée. Son père a promis une récompense d'un million de dollars américains en échange de tout renseignement qui permettrait de la retrouver. « Je n'hésiterai pas, s'il le faut, à verser pour sa rançon une somme encore plus importante, » a-t-il ajouté.

7

UTHG-A-K'THAQ tourna le plus qu'il put son visage vers le sol et pointa ses quatre tentacules chimico-senseurs directement vers Heim. Dans cette position, le troisième œil disposé au sommet de son crâne était visible à l'homme, en retrait des narines. Mais c'étaient les yeux, de part et d'autre des tentacules charnus, qui tournaient leurs prunelles grises sur lui. Un grognement s'échappa de la fissure sans lèvres qui lui tenait lieu de bouche : « Alors guerre vous dire ? Nous de Naqsa pas beaucoup connaître guerre. »

Heim battit en retraite, car, pour un nez humain, l'haleine de la créature avait des relents de marécage. Et même ainsi, il était forcé de lever les yeux. Uthg-a-K'thaq avait dix-huit centimètres de plus que lui. Il se demanda un instant si c'était la raison pour laquelle il existait un tel préjugé contre les Naqsiens.

L'explication habituelle était leur apparence générale. Uthg-a-K'thaq faisait penser à un dauphin, jaune tacheté de vert bilieux, qui aurait changé sa queue en une paire de courtes pattes de canard. Des bourrelets, saillant sous la tête camuse, tenaient lieu d'épaules et des bras anthropoïdes qui avaient quelque chose d'incongru, si l'on ne tenait pas compte de leur taille et des membranes natatoires qui partaient du coude pour aboutir au bassin. A part une bourse pendue à l'étranglement qui lui servait de cou, il était nu avec des caractéristiques de mâle grossièrement appuyées. Ce n'était pas leur aspect inhumain en tant que tel qui offensait tellement les hommes, disaient les psychologues, mais plutôt ces traits parallèles, bien que différents, qui leur donnaient l'apparence d'une parodie grotesque de l'homo sapiens. L'odeur, les formes tronquées, les borborygmes, l'aspect outrancier de leurs caractères sexuels...

N'empêche qu'ils sont également des voyageurs de l'espace, des

prospecteurs, des colonisateurs, des transporteurs de fret, des marchands qui nous ont fait une rude concurrence, pensa Heim avec un certain cynisme.

La chose ne l'avait jamais tourmenté. Les Naqsiens étaient de rusés compères, mais, dans l'ensemble, plus respectueux de l'éthique que les hommes. Leur apparence ne le troublait pas davantage ; à vrai dire, ils étaient beaux, si on ne les considérait que du point de vue fonctionnel. Et leur vie privée ne regardait personne. Le fait demeurait néanmoins que l'homme supportait mal, en général, la présence d'un Naqsien à bord d'un vaisseau, sans parler de servir sous ses ordres... Dave Penoyer ferait certainement un capitaine compétent, il avait conquis le grade de lieutenant-commandant avant de quitter la Marine, mais Heim n'était pas certain qu'il saurait se montrer assez ferme si des troubles de ce caractère venaient à éclater.

Il s'efforça d'oublier ses inquiétudes et dit : « Bien. Il s'agit en réalité d'une expédition corsaire. Etes-vous toujours d'accord ? »

— « Oui. Vous avoir oublié de quel affreux pétrin vous m'avoir sorti ? »

Heim n'avait rien oublié. Poursuivant des rumeurs jusqu'à leur source, il avait abouti dans un centre d'accueil de New York qui l'avait laissé pantois, lui qui, pourtant, en avait vu d'autres. Un Naqsien exilé sur la Terre s'y trouvait dans une situation sans issue. Uthg-a-K'thaq s'était embarqué en qualité de conseiller technique sur un vaisseau originaire de la planète que les hommes appelaient Caliban, dont les tribus les plus évoluées avaient décidé de se lancer dans le jeu spatial. En pénétrant dans le système solaire, le capitaine inexpérimenté était entré en collision avec un astéroïde et avait détruit son appareil. Les survivants avaient été ramenés sur Terre par la Marine, et les Calibaniens renvoyés dans leur planète ; mais il n'existait aucun commerce direct avec Naqsa et, en raison de la crise intervenue dans le Phénix, dont cette planète faisait également partie, on ne se pressait pas de rapatrier Uthg-a-K'thaq. *Sacrebleu, au lieu de perdre son temps à discuter avec les Alérioniens, le Parlement ferait mieux de mettre au point un statut des cosmonautes en détresse.*

— « Nous n'avons aucun moyen de sonder vos dispositions en profondeur, comme cela se passe sur les gens de ma race, » dit Heim sans précautions oratoires. « Je devrai me contenter de la promesse que vous m'avez faite de vous bien conduire. Vous savez

probablement que, si vous divulguiez l'information que je viens de vous donner, vous toucheriez une récompense qui vous permettrait de payer votre voyage de retour dans vos foyers. »

Uthg-a-K'thaq émit un borborygme par le trou qui lui tenait lieu de bouche. Heim ne put savoir s'il devait l'interpréter comme un rire ou une manifestation d'indignation. « Vous avoir ma parole. Moi aussi être ennuyé par Alérion. Moi content taper sur eux. Et peut-être y avoir des prises à partager ? »

— « Exact. Vous êtes dorénavant notre chef mécanicien. » *Car l'appareil doit prendre son vol bientôt et vous êtes le seul dont je puisse disposer à savoir comment réparer un moteur fonctionnant selon le Principe de Mach.* « Maintenant, venons-en aux détails... »

Une voix de femme dit dans l'appareil d'intercommunication à sens unique : « Le courrier, monsieur ! »

Heim frissonna comme cela lui arrivait journellement. « Excusez-moi, » dit-il, « je reviens à l'instant. Mettez-vous à votre aise. »

Uthg-a-K'thaq bredouilla quelque chose et allongea son corps glabre sur le divan du cabinet de travail. Heim sortit.

Vadasz se tenait dans la salle de séjour, une bouteille à portée de la main. Il n'avait guère parlé et pas du tout chanté au cours des derniers jours. La maison était devenue silencieuse comme un tombeau. Au début, les visites avaient été nombreuses : la police, des amis ; Curt Wingate et Harold étaient survenus au cours de la même heure et avaient échangé une poignée de mains. De tous les gens que Heim connaissait bien, seule Jocelyn Lawrie n'avait pas donné de ses nouvelles ; toutes ces allées et venues n'avaient laissé qu'une trace imprécise dans sa mémoire ; il avait continué les préparatifs du vaisseau parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire et c'est à peine s'il s'aperçut du moment où les visites s'arrêtèrent. Il maintenait son activité à force de drogues. Le matin même, il avait remarqué sa maigreur dans le miroir avec une légère surprise — et une complète indifférence.

— « Toujours le même fatras sans intérêt ? » marmotta Vadasz.

Heim saisit la pile d'enveloppes sur la table. Un paquet plat se trouvait à la base. Il déchira le plastique. Le visage de Lisa apparut.

Ses mains se mirent à trembler avec une telle intensité qu'il eut toutes les peines du monde à enfoncer le bouton de l'animateur. Les lèvres identiques à celles de Connie s'ouvrirent. « Papa, » dit la petite voix, « Endre, je vais bien. Je veux dire qu'ils ne m'ont pas fait de mal. Une femme m'a arrêtée au moment où je

me disposais à prendre le trottoir roulant pour rentrer. L'aimant de son soutien-gorge s'était déboîté, disait-elle. Aurais-je la bonté de l'aider à le remettre en place ? Je ne pensais pas qu'une personne appartenant à la classe supérieure pût être dangereuse. Elle était habillée avec recherche, s'exprimait bien et possédait sa voiture personnelle. Nous montâmes dans la voiture et occultâmes la bulle. Alors elle a déchargé sur moi un pistolet anesthésiant. Deux femmes veillent sur moi. Elles ne sont pas méchantes, elles m'empêchent simplement de partir. Elles disent que c'est pour la paix. Je te prie de faire ce qu'elles exigent. » Son débit monocorde indiquait qu'elle se trouvait sous l'influence d'une drogue antiphobique. Mais soudain sa personnalité jaillit à la surface. « Je suis tellement seule ! » cria-t-elle.

L'émission était terminée. Au bout d'un long moment, Heim s'aperçut que Vadasz le pressait de lire un billet qui se trouvait également dans le paquet. Il parvint à déchiffrer les caractères tapés à la machine.

Mr. Heim,

Depuis des semaines, vous avez prêté votre nom et votre influence aux bellicistes. Vous avez payé de votre poche des annonces diffusant des informations mensongères et provocatrices, selon lesquelles des survivants se trouveraient en liberté en Nouvelle-Europe. Maintenant nous venons d'obtenir des renseignements dont la nature nous laisse supposer que vous tramez des mesures encore plus radicales pour interrompre les négociations de paix.

Si telle est la vérité, l'humanité ne peut pas le permettre. Pour le salut du genre humain, nous ne pouvons courir le risque que nos craintes se vérifient.

Nous garderons votre fille en otage pour répondre de votre conduite, jusqu'au moment où le traité avec Alérion aura été conclu, et ultérieurement, autant que nous le jugerons nécessaire. Si, dans l'intervalle, vous avouez publiquement que vos allégations concernant la Nouvelle-Europe sont mensongères, si vous vous abstenez de toute nouvelle action, la jeune personne vous sera rendue.

Bien entendu, vous ne devrez pas avertir la police de ce message. Le mouvement de la paix possède tant de partisans loyaux dans les endroits les plus divers que nous serions immédiatement informés de votre démarche. Dans ce cas, nous nous verrions dans l'obli-

gation de vous châtier sur la personne de votre fille. Si, d'autre part, vous vous comportez comme nous l'espérons, vous continuerez à recevoir de ses nouvelles de temps en temps.

Vôtre, au nom de la paix et de la raison.

Il dut relire ce texte trois ou quatre fois avant d'en assimiler le sens.

— « Cela vient de San Francisco, » dit Vadasz. Il chiffonna le plastique et le jeta à toute volée contre le mur. « Non que cela signifie quelque chose. »

— « *Gud i himlen.* » Heim tituba jusqu'au divan, s'y laissa tomber et demeura les yeux fixes à contempler l'inexprimable. « Pourquoi ne s'en prennent-ils pas directement à moi ? »

— « C'est ce qu'ils ont fait, » répondit Vadasz.

— « Personnellement, j'entends ! »

— « Vous constituez une cible douteuse pour la violence. Il est plus facile de s'attaquer à une fille jeune et confiante. »

Heim eut le sentiment qu'il allait pleurer. Mais ses yeux demeurèrent comme deux charbons dans son crâne. « Que pouvons-nous faire ? » souffla-t-il.

— « Je ne sais pas, » répondit Vadasz d'une voix de robot. « Tout dépend de la personnalité de ceux que nous avons en face de nous. De toute évidence, il ne s'agit pas d'un officiel. Le gouvernement se contenterait de vous arrêter sous le premier prétexte venu. »

— « Les militants, alors. Jonas Yore. » Heim se leva et marcha vers la porte.

— « Où allez-vous ? » Vadasz le saisit par le bras. Autant tenter d'arrêter un glissement de terrain.

— « Chercher un pistolet, » dit Heim, « et partir pour Chicago. »

— « Non. Arrêtez, imbécile que vous êtes ! Que pourriez-vous faire, si ce n'est les inciter à la tuer ? »

Heim, ébranlé, s'immobilisa.

« Yore est ou n'est pas au courant du rapt, » dit Vadasz. « A coup sûr, nul ne possède d'informations précises sur vos plans, sans quoi le Contrôle de la Paix serait immédiatement averti. Les ravisseurs doivent se situer dans les milieux fanatiques des Combattants de la Paix. Les passions sont tellement déchaînées. Et ces exaltés adoptent nécessairement les solutions dramatiques, assaillent les gens dans la rue, enlèvent votre fille, se dressent sur leurs

sales petits ergots — oui, sur Terre on trouve beaucoup de leurs pareils, même dans les classes supérieures, perdues d'oisiveté. Toute cause leur est bonne. La « paix » n'est que la mode du moment. »

Heim revint à la bouteille. Il remplit son verre avec force éclaboussures. *Lisa est vivante,* se disait-il. *Lisa est vivante, Lisa est vivante.* Il engouffra le liquide. « Combien de temps le restera-t-elle ? » cria-t-il.

— « Hein ? »

— « Elle est au pouvoir de fanatiques. Quoi qu'il arrive, la haine qu'ils me vouent ne s'apaisera pas. Ils auront peur qu'elle ne puisse les identifier. Endre, aidez-moi ! »

— « Nous avons encore un peu de temps devant nous, » dit Vadasz d'une voix tranchante. « Ne le gaspillons pas en vaines crises de nerfs. »

La chaleur que la boisson avait fait naître dans l'estomac de Heim reflua vers l'extérieur. *J'ai déjà été responsable de vies humaines,* pensa-t-il et il retrouva ses vieux réflexes de commandement. *On construit une matrice théorique comportant un certain nombre de solutions et l'on choisit celle qui offre le minimum d'inconvénients.*

Son cerveau se mit en branle. « Merci, Endre ! » dit-il.

— « Ils prétendent posséder des espions dans la police... mais ce n'est peut-être qu'un bluff. »

— « Je n'en sais rien. Mais le risque est trop grand pour que je puisse le courir. »

— « Dans ce cas... renonçons à l'expédition, démentons ce que nous avons dit à propos de la Nouvelle-Europe et laissons courir les événements ? »

— « C'est peut-être la seule ressource qui nous reste. » Le tonnerre grondait dans la tête de Heim. « Pourtant je crois que ce serait une erreur, même pour faire rentrer Lisa à la maison. »

— « Que nous reste-t-il alors ? Riposter ? Mais comment ? Des détectives privés pourraient peut-être effectuer des recherches... »

— « Sur une planète entière ? Bien sûr, nous pourrions faire appel à leur concours mais... Non, je luttais contre le brouillard jusqu'au moment où j'ai eu l'idée du corsaire. A présent, je me trouve de nouveau dans le brouillard et il faut à tout prix que j'en sorte une fois de plus. Quelque chose de précis, dont ils n'auront connaissance que lorsqu'il sera trop tard. Vous avez raison : il serait insensé de menacer Yore. Ou même d'avoir recours à lui,

je pense. Ce qui leur importe avant tout, c'est leur cause. Si seulement nous pouvions... »

Heim poussa un beuglement. Vadasz faillit être renversé par l'élan impétueux du colosse vers le téléphone.

— « Par le diable, Gunnar, quelle mouche vous pique ? »

Heim ouvrit un tiroir fermé à clé et en tira un répertoire privé. Il comportait, à présent, le numéro de téléphone secret et le code donnant accès au circuit personnel de Michel Coquelin. Neuf heures trente en Californie, cela faisait dix-sept heures trente à Paris. Ses doigts broyèrent les boutons.

Une secrétaire confidentielle apparut sur l'écran. « Bureau de... Oh ! Mr. Heim. »

— « Passez-moi monsieur le Ministre immédiatement, je vous prie. »

La secrétaire étudia le visage de son interlocuteur, marqua une certaine hésitation et enfonça un bouton. Les traits las de Coquelin se formèrent sur l'écran.

— « Gunnar ! Qu'y a-t-il ? Des nouvelles de votre fille ? »

Heim le mit au courant. Coquelin devint gris. « Ce n'est pas possible ! » dit-il. Il avait lui-même des enfants.

— « Hélas, » dit Heim. « Je ne vois qu'une solution. Mon équipage est déjà formé. Ce sont des gaillards qui n'ont pas froid aux yeux. Et vous savez où se trouve Cynbe. »

— « Vous êtes fou ? » bégaya Coquelin.

— « Donnez-moi tous les détails : l'endroit, les moyens d'accès, la disposition des gardes et des circuits d'alarme, » dit Heim. « C'est de là que je prendrai mes dispositions. Si nous échouons, je ne vous mettrai pas en cause. Je sauverai Lisa ou j'essaierai de la sauver, en mettant les ravisseurs devant une alternative : ou je jette le discrédit sur eux-mêmes et leur mouvement en dévoilant tout le pot aux roses ; ou je récupère ma fille en déclarant à la face du monde que j'ai menti, puis je donnerai la preuve de mon remords en me suicidant. Nous pouvons nous arranger de telle sorte qu'ils ne pourront pas douter de ma résolution irrévocable d'aller jusqu'au bout. »

— « Je ne peux pas... je... »

— « Je vous mets dans une pénible situation, je le sais, Michel, » dit Heim. « Mais si vous ne pouvez pas me venir en aide, j'ai les mains liées. Et cinq cent mille personnes périront en Nouvelle-Europe. »

Coquelin s'humecta les lèvres, se raidit sur sa chaise et demanda : « Et si je vous donne les indications que vous me demandez, Gunnar, qu'arrivera-t-il ensuite ? »

8

« Yacht spatial *Flutterby,* GB 327-RP, appelle George Town, île de l'Ascension. Nous sommes en détresse. Allô, George Town. Allô, George Town. »

Le sifflement de l'air déchiré se transforma en rugissement. La chaleur reflua à travers le bouclier de proue. Les hublots de la passerelle semblèrent incandescents et l'écran radar parut pris de folie. Heim s'arc-bouta dans son harnachement et lutta avec les commandes de pilotage.

— « Garrison à *Flutterby.* » La voix britannique était à peine audible tandis que les ondes maser se frayaient à grand-peine un passage à travers l'air ionisé du météorite d'acier. « Nous vous entendons. Parlez, *Flutterby.* »

— « Préparez-vous pour un atterrissage forcé, » dit David Penoyer. Ses cheveux roux étaient trempés de sueur. « Terminé. »

— « Vous ne pouvez pas vous poser ici. Cette île est temporairement interdite. Terminé. » Les parasites crépitaient autour des mots.

Les moteurs grondèrent à la proue. Les champs de force tissèrent leur danse à quatre dimensions à travers les graviteurs. Les compensateurs internes entrèrent en action si bien qu'on ne ressentait pas les effets de la décélération qui faisait gémir la coque ; mais le vaisseau perdit rapidement de la vitesse, et bientôt l'effet thermique se trouva réduit à sa plus simple expression. Dans les hublots, la vision de fournaise céda le pas à la courbe immense de l'Atlantique Sud. Des nuages cotonneux s'éparpillèrent au-dessus de sa surface resplendissante. La ligne d'horizon était d'un bleu profond tranchant sur le noir spatial.

— « Pas question, » dit Penoyer. « Terminé. »

— « Que se passe-t-il ? » Cette fois la réception était haute et claire.

— « Quelque chose a explosé au moment où nous avons atteint la vitesse sub-orbitale. Notre queue est percée et les commandes

de direction ne répondent plus. Le *jet* principal nous permet à peine de diriger. Je crois que nous pouvons nous poser sur Ascension, mais ne me demandez pas où. Terminé. »

— « Posez-vous dans l'océan et nous vous enverrons un bateau. Terminé. »

— « Vous ne m'avez pas compris, mon vieux ? Nous sommes percés comme une passoire. Nous coulerions comme une pierre. Nous pourrions peut-être nous en tirer avec nos combinaisons spatiales et nos ceintures de sauvetage, mais nous pourrions aussi bien y rester. Cependant, Lord Ponsonby ne sera pas enchanté de perdre un yacht qui vaut un million de livres au bas mot. Nous avons légalement le droit de le sauver si nous le pouvons. Terminé. »

— « Attendez... Je vais vous mettre en communication avec le capitaine... »

— « Rien à faire. Pas le temps. Nous ne risquons pas de nous écraser sur Garrison. Notre vecteur est axé sur la côte sud. Nous tenterons de nous poser sur l'un des plateaux. Je vous lancerai un signal de repérage aussitôt que nous aurons atterri, ce qui ne saurait tarder. Souhaitez-nous bonne chance. Terminé. »

Penoyer coupa le contact et se tourna vers Heim. « Maintenant il faut faire vite, » dit-il au-dessus du tonnerre des moteurs. « Sitôt qu'ils auront perdu le contact, ils vont nous expédier quelques appareils armés. »

Heim hocha la tête. Durant ces quelques secondes de conversation, le *Connie Girl* avait franchi un grand parcours. Un paysage noir et sauvage monta vers l'appareil. Ses détecteurs enregistrèrent du métal et de l'électricité, qui devaient provenir du repaire de Cynbe. Green Mountain montra sa tête nuageuse entre lui et les radars de George Town. Dorénavant, Heim n'avait plus besoin d'utiliser uniquement le moteur principal. Ç'avait été un jeu de pile ou face !

Il remit en circuit les commandes de direction. L'appareil s'engagea dans une courbe en hurlant comme un loup. Un minuscule terrain d'atterrissage apparut dans les hublots, découpé dans les roches volcaniques. Il descendit dans la tempête provoquée par le souffle des réacteurs. La poussière s'éleva vers le ciel en nuages impétueux.

Les patins touchèrent le sol. Heim mit les moteurs au ralenti, et défit son harnachement. « Prenez les commandes, David, » dit-il et il s'avança pesamment vers le sas principal.

Ses hommes arrivèrent en même temps que lui en combinaison spatiale. Leurs armes brillaient dans le feu des lampes de plafond. Il maudit le tampon de sécurité qui obligeait le sas à s'ouvrir avec une exaspérante lenteur. La lumière oblique de l'après-midi pénétra à l'intérieur. Il prit la tête du petit groupe, sauta au bas de la coupée avant même qu'elle eût fini de se déployer, et s'accroupit dans le nuage de poussière qui commençait à retomber vers le sol.

Il y avait trois bâtiments de l'autre côté du terrain, ainsi que Coquelin l'avait prévenu : un casernement pour quinze hommes, un garage à véhicules et un dôme d'environnement. Les quatre sentinelles qui montaient la garde devant ce dernier, stupéfaites, pointaient vaguement leurs armes dans sa direction. Les deux hommes postés sur un porte-missiles mobile les regardaient bouche bée. Le quartier général de George Town leur avait naturellement téléphoné de ne pas tirer s'ils détectaient un engin spatial. Le reste de la garde émergeait de ses cantonnements.

Heim compta. Certains n'étaient pas encore en vue... Il s'avança nonchalamment à leur rencontre. « Atterrissage forcé, » lança-t-il. « J'ai aperçu votre terrain... »

Le jeune homme portant les insignes de lieutenant du Contrôle de la Paix, qui devait commander le détachement, semblait perplexe. « Mais... » Il s'immobilisa en portant la main à son col.

Heim s'approcha. « Qu'y a-t-il ? Pour quelle raison n'aurions-nous pas dû nous poser sur votre terrain ? »

C'était là une question perfide, il le savait. Officiellement, les troupes de la paix n'avouaient pas l'existence de cet endroit.

Les seigneurs d'Alérion qui faisaient partie de la délégation ne pouvaient être logés ensemble. Ce n'était pas la coutume dans leur pays ; c'eût été une offense que de leur offrir autre chose qu'un logement rigoureusement personnel, et peut-être mettre leur vie en danger. Il fallait donc qu'ils fussent répartis tout autour de la Terre. Le choix d'Ascension était fort judicieux. Il s'y trouvait actuellement peu de chose, hormis une petite base de police maritime mondiale. Les allées et venues en étaient d'autant plus discrètes.

— « Ce sont les ordres, » dit vaguement le lieutenant. Il jeta un coup d'œil sur l'éperon argenté du yacht. « Dites donc, vous n'avez pas l'air bien endommagés. »

On pouvait maquiller un nom et enregistrer le *Connie Girl* sous une fausse identité, mais il était difficile de faire passer un vais-

seau en bon état pour une épave. Les deux derniers hommes sortirent du cantonnement. Heim leva le bras et les mit en joue. « De l'autre côté ! » dit-il. Il abattit sa main et ferma sa visière de casque.

Deux matelots dans le sas firent un pas en arrière, démasquant un canon à gaz. Sous une pression de cinquante atmosphères, l'aérosol anesthésique jaillit.

Une sentinelle ouvrit le feu. Heim s'aplatit par terre. Une balle fit ricocher des éclats de pierre devant ses yeux. Le jet jaune passa en ronflant au-dessus des têtes. Puis les membres de l'équipage s'élancèrent, le pistolet anesthésiant au poing. Ce n'étaient pas des armes mortelles ; il aurait préféré être pendu plutôt que d'assassiner des humains qui faisaient leur devoir. Mais il s'agissait d'une attaque exécutée par des hommes qui avaient réellement combattu, contre des soldats dont la seule mission était d'empêcher la guerre. Il n'était pas nécessaire de verser le sang.

La lutte ardente et rapide fut bientôt terminée. Heim se leva et s'élança vers le dôme. Zucconi et Lupowitz couraient sur ses talons, tenant entre eux un bélier soutenu par un écran anti-gravitationnel. Sur le champ de bataille, l'équipe médicale du *Connie Girl* s'affairait déjà autour des soldats de la paix et leur donnait les premiers soins.

— « Ici ! » dit Heim dans sa radio de combinaison. Zucconi et Lupowitz disposèrent le bélier et mirent en marche le moteur. Cinq cents kilos d'acier spécial vinrent frapper la paroi du dôme soixante fois par seconde. Les nuages de vapeur narcotique retentissaient de la trépidation. Une brèche s'ouvrit. Heim y bondit aussitôt dans la lumière rouge du soleil.

Une douzaine d'hommes le suivirent. « Il se trouve quelque part dans ce fouillis, » dit Heim. « Dispersez-vous. Nous disposons de trois minutes avant l'arrivée de la police. »

Il fonça au hasard dans la jungle. Les branches craquaient, les ramures s'écartaient sur son passage, les fleurs se couchaient sous ses semelles. Une ombre passa... Cynbe ! Heim plongea.

Une flamme de laser grésilla. Heim perçut la chaleur, sentit sa cuirasse de combat se vaporiser en une flamme éclatante. Puis il fut sur l'Alérionien. Il lui arracha son arme. *Il ne faut pas que je le prenne à bras-le-corps — il se brûlerait sur le métal porté au rouge.* Cynbe grimaça de fureur et entoura les chevilles de Heim de sa queue. Le géant tomba mais sans lâcher prise. Ses hommes

survinrent qui saisirent la proie et emmenèrent le Maître Cerveau du Jardin de la Guerre. Cynbe aspira la vapeur anesthésique et perdit connaissance.

J'espère que les médecins ont raison de croire que cette drogue est inoffensive pour lui, pensa Heim.

Il s'élança en courant à travers le terrain et désormais il n'eut pas le temps de réfléchir. Deux avions de la paix venaient d'apparaître dans le ciel. Ils plongèrent comme des faucons. Leurs armes poursuivaient l'équipage de Heim. Il voyait le barrage d'explosions se rapprocher de lui, entendit un choc et un sifflement au-dessus de sa tête. « Ouvrez ! » hurla-t-il. Il avait la gorge en feu. La sueur inondait son linge. « Laissez-leur voir la personne que vous enlevez ! »

Les avions rugirent et reprirent de l'altitude.

Ils vont s'efforcer d'immobiliser mon appareil. Si nous pouvons décoller assez rapidement... La coupée était devant lui, terriblement abrupte. Un escadron apparut au-dessus de Green Mountain. Heim s'arrêta au pied de la rampe. Ses hommes passèrent devant lui. Maintenant Cynbe était à bord. Puis tout l'équipage. Un avion piqua sur lui. Il vit les balles frapper les degrés de la coupée, sur ses talons.

L'ouverture était enfin franchie. Quelqu'un ferma le sas. Le *Connie Girl* se dressa sur sa queue et bondit vers le ciel. Heim demeura quelque temps immobile à l'endroit où il se trouvait.

Enfin il ouvrit son casque et se dirigea vers la passerelle. L'espace rutilait d'étoiles, mais de nouveau la Terre s'apprêtait à les engloutir. « Nous redescendons, hein ? » demanda-t-il.

— « En effet, » répondit Penoyer. La tension avait disparu et son jeune visage n'était plus qu'un vaste sourire. « Nous leur avons faussé compagnie, passé au-dessus de leur plafond et franchi leur horizon radard le temps de dire ouf ! »

Puis une longue courbe au-dessus de l'atmosphère, mais à toute vitesse, car bientôt les détecteurs orbitaux du Contrôle de la Paix seraient alertés, en direction du côté opposé de la planète. Ç'avait été une opération bien huilée, qui présageait bien de la future carrière du corsaire. Du moins s'ils menaient l'aventure à son terme.

Heim rangea sa combinaison et recouvra son sang-froid en procédant aux opérations de routine d'une vérification d'intercommunication avec tous les postes du vaisseau. Tout était parfaitement

en état, si l'on ne tenait pas compte de quelques éraflures superficielles causées par les balles sur le blindage extérieur. Lorsque Lupowitz annonça : « Le prisonnier s'est réveillé, commandant, » Heim ne ressentit aucune exaltation, seulement un raz-de-marée de volonté.

— « Amenez-le à ma cabine, » ordonna-t-il.

Le vaisseau s'approchait de la Terre à travers la nuit. Le minutage avait eu la plus grande importance. La République Russe était aussi aimablement inefficace pour ce qui se rapportait à la surveillance du trafic que pour tout le reste, aussi était-il possible de se poser, la nuit venue, sur la toundra sibérienne, à condition de prendre quelques précautions. Heim sentit, à un léger frémissement, que le vaisseau venait de prendre contact avec le sol. Lorsque les moteurs cessèrent de ronronner, le silence se fit, monstrueux.

Deux hommes en armes, à l'extérieur de sa cabine, saluèrent avec un air de triomphe. Il entra et ferma la porte.

Cynbe se tenait près de la couchette. Seuls bougeaient l'extrémité de sa queue et ses cheveux, au souffle d'un ventilateur. Mais lorsqu'il reconnut Heim, le beau visage se couvrit d'un sourire à faire froid dans le dos. « Ahhhh... » murmura-t-il.

Heim effectua la révérence alérionienne. « *Imbiac,* pardonnez-moi, » dit-il. « Je suis désespéré. »

— « Ce doit être la vérité, » répondit l'autre d'une voix qui se vrilla dans son tympan, « si vous croyez ainsi déclencher la guerre. »

— « Non. Ce serait compromettre irrémédiablement ma cause. J'ai simplement besoin de votre aide. »

Les yeux verts se rétrécirent. « Etrange est votre manière de la demander, capitaine. »

— « Je n'avais pas le choix. Ecoutez-moi. La tension est devenue telle entre les partisans de la guerre et de la paix que la violence est en train d'éclater sur Terre. Il y a quelques jours, ma fille a été enlevée. J'ai reçu un message qui m'intimait l'ordre de changer de camp, sinon ma fille serait tuée. »

— « C'est affreux, mais qu'y puis-je ? »

— « Ne feignez pas la tristesse. Si j'avais fait volte-face, vous y auriez gagné nettement ; je n'avais par conséquent aucune raison de vous demander votre aide. Maintenant, quoi que je fasse, je ne puis compter sur eux pour me rendre ma fille. Je devais donc me procurer un moyen de pression. J'ai soudoyé quelqu'un qui connaissait le lieu de votre retraite, recruté cette bande d'hommes

de main et... maintenant nous allons téléphoner au chef des trublions de la paix. »

La queue de Cynbe vint claquer ses talons. « Supposons que je refuse, » dit-il de sa voix musicale.

— « Dans ce cas je vous tuerai, » dit Heim sur un ton parfaitement égal. « Je ne sais si cette éventualité vous effraie ou non. Mais votre délégation doit rencontrer le Parlement dans une semaine. L'absence de son expert militaire ne facilitera pas les choses. Et le scandale que je puis provoquer ne favorisera guère les négociations. »

— « Et si je ne vous dénonce pas, mettrez-vous néanmoins fin à mon existence ? »

— « Non. Aidez-moi et je vous rendrai la liberté. Je veux simplement retrouver ma fille. Pourquoi commettre un meurtre dont la planète tout entière cherchera l'auteur ? On me retrouverait fatalement. L'aspect général de mon vaisseau est un indice suffisant, puisque je ne puis présenter d'alibi au moment de l'enlèvement. »

— « Vous ne m'avez toujours pas dit pour quelle raison je ne vous accuserais pas. »

Heim haussa les épaules. « Ce serait contre vos propres intérêts. Ce serait dévoiler une histoire trop sordide. Un père poussé à bout par des Combattants de la Paix irresponsables, vous voyez le genre... Je produirais en pleine audience les documents que j'ai reçus de la Nouvelle-Europe. Je témoignerais, sous le néoscope, des faits que vous avez admis au cours de notre dernière entrevue. Je ne reculerais devant aucun procédé. Sur Terre, les opinions sont partagées. Un événement retentissant comme mon procès pourrait fort bien faire pencher le plateau de la balance. »

Cynbe battit des paupières. Il passa une main fine sur son menton.

« En réalité, » dit Heim, « la solution qui présenterait pour vous le plus d'avantages serait de déclarer au Mouvement de la Paix que vous avez été enlevé par des ravisseurs inconnus qui voulaient saboter le traité. Vous les aurez persuadés qu'ils n'auraient jamais pu prendre une initiative plus désastreuse de leur propre point de vue, sur quoi ils vous auraient rendu la liberté. Ensuite vous insisteriez auprès de vos propres autorités pour qu'elles prennent la décision d'étouffer l'affaire. Elles ne deman-

deraient pas mieux. Rien ne serait plus préjudiciable à leurs desseins qu'un scandale public en ce moment. »

Cependant l'Alérionien demeurait plongé dans ses pensées. « Cynbe, » dit Heim de sa voix la plus douce, « vous ne comprenez pas les hommes. Nous ignorons tout les uns des autres. Jusqu'à présent, vous nous avez habilement joués. Mais qu'intervienne un facteur nouveau, que restera-t-il de vos calculs ? »

Les paupières de l'autre se soulevèrent. « Sur vous, je ne vois aucune arme. Si je refuse de vous aider, avec quoi me tuerez-vous ? »

Heim recourba les doigts d'un geste éloquent. « Avec ces mains. »

Cynbe éclata d'un rire argentin. « Capitaine du *Star Fox,* demandons la communication par radiophone. »

La matinée était déjà fort avancée à Chicago. Le visage puritain de Jonas Yore apparut sur l'écran, de fort méchante humeur. « Que voulez-vous, Heim ? »

— « Saviez-vous que ma fille a été enlevée ? »

— « Non. J'en suis fâché pour elle, sinon pour vous, mais en quoi cela me concerne-t-il ? Je ne sais rien. »

— « J'ai appris que les ravisseurs étaient des têtes brûlées appartenant au Mouvement de la Paix. Minute, je ne vous accuse pas d'avoir trempé dans le rapt. Tous les groupes ont leurs extrémistes. Mais si vous passiez le mot d'ordre discrètement et personnellement à tous vos membres, vous pourriez les toucher directement ou indirectement. »

— « Dites donc, espèce de... »

— « Branchez votre magnétophone. C'est important. Je voudrais vous présenter le Délégué Cynbe ru Taren. » En dépit de son emprise sur lui-même, le cœur de Heim battait à se rompre.

L'Alérionien vint se placer dans le champ. « Monseigneur ! » sursauta Yore.

— « Le capitaine a fait appel à mon sentiment de l'honneur, » dit Cynbe de sa voix chantante. « Un lien nous unit qui fut forgé dans un combat loyal. Je suis d'une race ancienne dont la gloire est sans tache. Faute que cet enfant soit rendue à son père, nous quitterons cette planète et nous aurons recours à la guerre ouverte pour laver cette souillure. C'est pourquoi j'exige votre concours. »

— « M...onseigneur... Oui... ! Sur l'heure ! »

Heim coupa la communication. Il avait la respiration sifflante et les genoux tremblants. « M...erci, » bégaya-t-il. « Sitôt que Vadasz

m'aura prévenu de son retour, nous décollerons. Nous vous déposerons à proximité d'une ville. »

Cynbe l'observa un instant avant de lui demander : « Jouez-vous aux échecs, capitaine ? De toutes les inventions terrestres, c'est la plus belle. Et je voudrais vous distraire un moment de vos préoccupations. »

— « Non, merci, » dit Heim. « Vous me battriez à tous les coups. Il faut que je m'occupe de faire disparaître les marques d'identification falsifiées. »

Il était heureux du froid hivernal qui régnait à l'extérieur.

Ils avaient pratiquement terminé le travail, lorsque Cynbe apparut dans l'ouverture du sas, se découpant en noir sur le fond éclairé. Il éleva la voix : « Capitaine, venez vite. Le chanteur errant vous appelle de votre domicile. Elle est rentrée. »

Heim ne se souvint pas d'avoir couru en se rendant au téléphone. Plus tard, il remarqua des ecchymoses sur sa cheville et son épaule. Mais il s'enferma dans la salle de radio.

Lisa parut sur l'écran. « Papa ! »

— « Tu vas bien ? » cria-t-il. Il tendit les mains et heurta l'écran.

— « Oui. A aucun moment ils ne m'ont fait de mal. J'ai été droguée. Lorsque je me suis réveillée, nous nous étions déjà posés en ville. Ils m'ont dit de prendre le trottoir roulant pour rentrer. J'étais toujours dans le brouillard et je n'ai rien remarqué — pas le moindre numéro. Je t'en prie, rentre vite. »

— « Oui, oui. Dans deux ou trois heures je serai près de toi. »

Grâce aux séquelles de la drogue, elle paraissait plus calme que lui. « Je crois savoir comment cela s'est passé, papa. Je suis terriblement désolée. La nuit où tu as parlé avec Endre de votre — enfin tu sais de quoi je veux parler — eh bien, tu avais oublié de couper le commutateur d'intercommunication générale. J'ai tout entendu de ma chambre. »

Il se souvint combien son attitude lui avait paru furtive et mystérieuse au cours des deux semaines suivantes. Il l'avait attribuée à un désir d'impressionner Vadasz. A présent, le remords de sa négligence le frappa comme un coup dans l'estomac.

« Ne sois pas fâché, » dit-elle. « Je n'ai pas ouvert la bouche. Je t'en donne ma parole. C'est seulement lorsque Dick et quelques autres jeunes m'ont taquinée, parce que je refusais de participer à cette stupide alériomanie, que la moutarde m'est montée au nez : je leur ai déclaré qu'un seul homme valait au moins cent de ces

reptiles et que mon père allait bientôt le prouver. Je n'ai jamais rien dit de plus. Mais je suppose que ma réflexion a été rapportée à quelqu'un de haut placé, car ces femmes n'ont cessé de me harceler de questions pour savoir ce que j'avais voulu dire. J'ai répondu qu'il s'agissait d'une simple vantardise de ma part. Même lorsqu'elles ont menacé de me battre, j'ai maintenu mes affirmations. Je suppose qu'elles ont fini par me croire car elles n'ont jamais porté la main sur moi. Je t'en prie, papa, ne sois pas trop fâché. »

— « Je ne t'en veux pas, » répondit-il brutalement. « Je ressens une fierté injustifiée. Maintenant, va te coucher et repose-toi bien. Je rentrerai aussi vite que possible. »

— « Tu m'as tellement manqué ! »

Elle coupa la communication. Alors Heim laissa couler ses larmes.

Le *Connie Girl* s'éleva dans le ciel, puis reprit contact avec le sol à un kilomètre de Krasnoe. Heim conduisit Cynbe jusqu'à terre. Le sol était gelé et résonnait sous les pas. On apercevait quelques lumières provenant des premières maisons ; leur éclat semblait bien terne comparé aux étoiles qui scintillaient dans le ciel d'hiver.

— « Tenez. » Heim tendit gauchement à son hôte un vêtement chauffant. « Vous en aurez besoin. »

— « Merci, » dit l'autre dont les cheveux étaient gelés. « Lorsque vos autorités viendront me prendre, je leur dirai ce que vous m'avez suggéré. C'est le parti le plus sage pour Alérion ; quant à moi, je voudrais que vous ne fussiez pas l'objet de nouvelles persécutions. »

Heim avait les yeux fixés sur la mince croûte de neige. Elle scintillait comme la fourrure de Cynbe. « Je suis désolé de ce que j'ai fait, » murmura-t-il. « Je vous ai traité d'une manière inconvenante. »

— « Mon cœur n'a plus de rancune. » La voix musicale de Cynbe se fit très basse. « J'ignorais que les hommes fussent à ce point attachés à leurs enfants. Eh bien, que votre voyage soit plaisant. »

— « Au revoir ! » Cette fois Gunnar Heim lui serra la main.

Le vaisseau reprit son vol, atteignit l'altitude orbitale et se dirigea vers Port Mojave suivant une trajectoire classique. Aux yeux du monde, il avait fait un vol d'essai en pleine charge.

Heim fut surpris de constater avec quel calme il attendait de revoir sa fille.

Et ce serait pour si peu de temps. Le vaisseau repartirait dans quelques jours avec lui-même au poste de capitaine.

Il ne pouvait plus l'éviter. Le mal était devenu si profond qu'il lui fallait l'affronter en rassemblant toutes ses forces : elles seraient à sa portée au sein des étoiles et non sur cette Terre malade. D'autre part, il ne serait pas digne d'être le père de Lisa s'il lançait des hommes contre cette hydre dont les créatures avaient voulu la dévorer, sans participer personnellement à la lutte.

Elle serait en sécurité sous la protection de Wingate. Quant à la société Heimdal, qu'elle survive ou qu'elle succombe, la chose n'avait plus tellement d'importance. Le grand-père de Lisa pourvoirait à son avenir, quoi qu'il arrive. *Et n'oublions pas les prises éventuelles qui peuvent échoir à un corsaire !*

Heim sentit s'enfler en lui une intense jubilation intérieure. *Après tout, je ne cherche peut-être qu'à justifier un désir atavique de me lancer dans la bagarre. Soit, et après ? Les dés sont jetés !*

9

Ils avaient célébré Noël avec un peu d'avance. L'arbre scintillait, délaissé dans la salle de séjour. Au dehors, des rafales de pluie giclaient contre les fenêtres.

— « C'est affreux, » dit Lisa, « que la guerre soit inévitable. »

— « Erreur, mon chou, » répondit Heim. « Nous essayons précisément de l'éviter. »

Elle le regarda avec ahurissement.

« Si nous ne tenons pas tête à Alérion, » dit Heim, « les incidents ne cesseront de s'aggraver et chaque fois nous perdrons, jusqu'au moment où la Terre se trouvera le dos au mur. Arrivée à ce point, la race humaine se bat toujours en faisant appel à toutes ses ressources. Planète contre planète. Cette fois ce serait le véritable holocauste. Ce qu'il faut leur démontrer dès maintenant, c'est que nous ne nous laisserons pas bousculer. A ce moment, nous pourrons leur parler sur un pied d'égalité. Parce que l'espace est bien assez grand pour tout le monde, à condition que chacun respecte les droits qu'a le voisin d'exister. » Il passa son manteau. « Il est temps de partir. »

Ils prirent l'ascenseur qui les fit descendre au garage, et ils

pénétrèrent dans l'avion — lui-même, sa fille, le grand-père de celle-ci, deux hommes à l'air dur qui devaient veiller sur elle jusqu'à la fin de l'affaire et enfin Vadasz. Ils franchirent les portes et s'élevèrent dans la tempête. La coque vibrait et gémissait. Mais lorsqu'ils atteignirent les couches supérieures de l'atmosphère, le grand calme bleu les engloutit, tandis que les nuages s'étendaient au-dessous d'eux comme des montagnes de neige.

Wingate alluma un cigare dont il tira de furieuses bouffées, en grimaçant. Il éclata enfin : « J'ai horreur de ces séances d'adieu où l'on se regarde en chiens de faïence en cherchant en vain un sujet de conversation. Branchons-nous sur le Parlement. »

— « A quoi bon ? » dit Heim. « On prévoit une semaine entière de débats préliminaires avant d'inviter la délégation d'Alérion. Tous les politiciens à quatre sous tiendront à faire entendre leur voix, au moins une fois. »

— « Mais, suivant les nouvelles d'hier, la France est sortie en tête dans le tirage au sort alphabétique. Coquelin va probablement prendre la parole d'une minute à l'autre. »

— « Il... Eh bien, allez-y. » Heim était surtout conscient de la forme légère blottie entre Vadasz et lui.

L'heure n'était guère plus tardive à Mexico que dans l'appareil, mais on n'aurait pu le deviner au spectacle qui se déroulait à l'intérieur du Capitole. Dans la Chambre du Conseil, on voyait des visages, encore des visages, toujours des visages, blancs, bruns, noirs, ambrés, leurs yeux braqués sur la tribune dont le porte-parole de la Finlande descendait à ce moment les degrés. Le Président Fazil heurta son pupitre de son marteau ; dans le silence de mort, on eût dit qu'on enfonçait des clous dans un cercueil. Wingate, qui ne possédait que des notions approximatives de la langue espagnole, commuta sur la traduction en anglais.

— « ...l'honorable porte-parole de la France, M. Michel Coquelin. »

Heim enclencha le pilote automatique et se renversa sur son siège pour mieux voir. La silhouette trapue s'avança avec résolution dans l'allée, presque avec dédain, et prit place au pupitre. La caméra prit un gros plan d'un visage terriblement marqué par l'âge, mais qui aurait pu être coulé dans l'acier.

— « Monsieur le Président, honorables délégués, mesdames, messieurs. Au point où nous en sommes, je n'abuserai pas de vos instants. Le monde connaît le sentiment de la France sur l'affaire de la Nouvelle-Europe. Mon pays désire déterminer sa position en

toute clarté et proposer un certain argument à votre appréciation. Celui-ci ne manquera pas de déclencher une controverse ardente, c'est pourquoi je vous demande la permission de remettre mon allocution jusqu'au moment où les autres porte-parole auront terminé la leur. »

— « Voyez-vous ? » dit Heim. « Il faut qu'il gagne du temps pour nous laisser le loisir de prendre le large. Dommage que la France soit sortie en tête de liste, mais il saura bien se débrouiller. »

— « Que va-t-il dire, papa ? » demanda Lisa. « Il ne pourra pas vous laisser traiter de pirates ! »

Heim sourit. « Tu verras bien. »

— « Monsieur le Président ! Je proteste. » La caméra pivota et vint se fixer sur Harold Twyman. Celui-ci avait bondi sur ses pieds et paraissait irrité. « Dans une question aussi grave, une modification à l'ordre de préséance doit être sanctionnée par une motion. »

Coquelin haussa les sourcils. « Je ne vois pas quelle objection on pourrait opposer au désir de la France de céder son tour de préséance, » dit-il.

— « Monsieur le Président, mes chers collègues, » dit Twyman d'une voix coupante, « l'honorable porte-parole de la France vient de nous avertir qu'il nous réserve une surprise. L'heure est aux discussions sérieuses, non aux manœuvres dilatoires. Si nous nous trouvons contraints de réfuter une assertion inattendue, notre rencontre avec les honorables délégués d'Alérion pourra être retardée d'une semaine. On a déjà perdu trop de temps. J'insiste pour que cette chambre décide par un vote si l'on doit permettre à M. Coquelin de se jouer de nous ou non. »

— « Monsieur le Président... » La réplique du Français fut interrompue. Mr. Fazil abaissa son marteau et dit :

— « Nous estimons l'intervention pertinente, bien qu'exprimée avec une fougue quelque peu excessive. Quelqu'un demande-t-il à déposer une motion visant à reporter la déclaration française à la suite des remarques apportées par tous les représentants des autres nations ? »

— « Oh ! oh ! » dit Vadasz. « Cela ne s'annonce pas très bien. »

Heim tendit la main et régla le pilote automatique sur la vitesse maxima. Le ronflement du moteur s'enfla. Par-dessus le bruit, il entendit un membre du groupe de l'Argentine déclarer : « Je le demande, » et un Hollandais : « Je l'appuie. »

— « La demande a été formulée et appuyée... »

— « Qu'arrivera-t-il s'il n'obtient pas qu'on fasse droit à sa requête ? » gémit Lisa.

— « Alors nous devrons prendre la poudre d'escampette vers Vénus, » dit Heim.

Coquelin commença de parler en faveur de la motion. Au bout de quelques minutes, Vadasz fit claquer sa langue et dit d'un ton admiratif. « Jamais je n'ai rien entendu d'aussi ennuyeux. C'est un véritable artiste. »

— « Hum... » grommela Wingate, « il pourrait bien se les mettre à dos. »

— « De toute évidence, » dit Heim d'un ton glacé, « il ne s'attend pas à triompher, quoi qu'il fasse. »

Le débat se poursuivait, monotone. L'appareil laissa l'orage derrière lui et survola un immense paysage raviné. Très loin, à l'est, brillaient les pics de la Sierra. *Nous pourrions perdre un jour toute cette beauté,* pensa Heim.

Mojave Field apparut. Il s'inclina sur le faisceau conducteur et aperçut le *Connie Girl* posé sur le terrain. Garage, formalités d'entrée, la longue marche sur la piste de ciment sous un soleil implacable — était-ce la lumière qui l'aveuglait ?

Ils s'arrêtèrent au pied de l'échelle de coupée. « Eh bien, » dit Wingate d'un ton bourru, « vous n'avez pas de temps à perdre. Dieu vous accompagne, mon fils. » Il laissa mourir la poignée de mains.

Lisa se jeta dans les bras de Heim. « Papa, papa, excuse-moi, je ne puis m'empêcher de pleurnicher. »

— « Peu importe. » Il lui ébouriffa les cheveux et la maintint étroitement serrée contre sa poitrine. « Nous reviendrons, va. Riches et célèbres avec un million d'histoires à raconter. » Il avala péniblement sa salive. « Tu... as été... tu es une bonne fille. Jamais je n'aurais pu en souhaiter de meilleure. Adieu. »

Il la céda à Vadasz qui l'étreignit très légèrement et déposa un baiser sur sa joue humide. « *Isten veled,* » dit le Hongrois. « Je vous rapporterai une chanson. »

Puis ils se hâtèrent de monter l'échelle de coupée, agitèrent les mains pendant qu'elle se repliait, et virent le sas se fermer devant eux.

— « Merci, Endre, » dit Heim. Il virevolta sur les talons. « Mettons les gaz. »

Le yacht aurait pu monter directement en orbite. Mais il valait mieux ne pas faire montre d'une hâte suspecte. Heim suivit les relais hertziens. Le ciel s'assombrit et les étoiles s'allumèrent. Vadasz jouait avec les commandes de communication et il réussit à capter un relais par satellite, en provenance de Mexico.

Les débats sur une motion de procédure n'étaient pas d'une durée illimitée. Le vote commença avant que le *Connie Girl* eût atteint le rendez-vous orbital. Un vote à mains levées consacra une défaite écrasante.

— « Monsieur le Président ! » La voix de Coquelin s'éleva du poste de 3V, imprécise, ténue comme le crissement d'un insecte. « Je me trouve en présence d'une conjoncture insolite. La France avait compté sur la courtoisie d'usage en pareil cas. Puisqu'on exige de moi que j'expose la politique fondamentale de mon pays, je ne puis que m'incliner. Cependant, je m'aperçois qu'il est près de midi, et je préviens les honorables représentants que ma déclaration sera assez longue. Je suggère donc que nous ajournions la séance et que nous reprenions les débats après le déjeuner. »

— « Accordé. La séance est suspendue, » dit Fazil. « Elle reprendra à quatorze heures très précises. » Son marteau s'abattit.

— « C'est un artiste, vous dis-je, » s'esclaffa Vadasz.

— « Deux heures, ce n'est guère pour gagner le large avec un équipage peu familiarisé avec le vaisseau, » lui rappela Heim.

La grande forme fuselée prit forme et grandit jusqu'au moment où sa proximité remplit le champ entier de vision dans le hublot de proue. Pour l'instant elle n'était pas encore camouflée, et le soleil jouait furieusement sur sa poupe. Moteurs, anneaux de Mach, hangars, tourelles, panneaux jetaient de longues ombres sur ses flancs de métal.

— « Yacht *Connie Girl* appelle croiseur *Fox II*. Sommes en manœuvre d'approche. Préparez-vous, je vous prie. Terminé. »

Wingate avait discuté le changement de nom. « Je sais ce que signifie pour vous votre ancien commandement, Gunnar, » dit-il. « Mais vous rendrez furieux suffisamment de gens sans qu'il soit nécessaire de prendre le nom d'un authentique vaisseau de la Marine. »

— « Ce n'est pas tout à fait le cas, » avait dit Heim. « Autant que je le sache, le nom est dans le domaine public. D'autre part, je ne serais pas fâché de mettre le nez des gens dans ce qui devrait

être le rôle de la Marine. Et d'ailleurs elle ne désire rien tant, entre nous soit dit. »

Le hangar nº 3 s'était ouvert à son intention. Il posa le yacht dans son berceau — il avait environ la taille d'un auxiliaire régulier — et s'activa tandis que les pompes à air remplissaient la coque. Au-delà, les couloirs grouillaient d'activité et de bruit. Il avait fait monter les hommes à bord aux fins d'affectation et d'instruction ; néanmoins, il regrettait terriblement de n'avoir pas eu le temps de leur faire effectuer une croisière d'entraînement.

Le Premier Officier Penoyer l'accueillit sur la passerelle. « Soyez le bienvenu, commandant. » Avant de se voir ainsi salué par Dave, il ne s'était pas vraiment souvenu à quel point un capitaine est solitaire. « L'effectif est au complet. Heure probable de la mise en accélération : vingt-trois heures GMT. »

— « Réduisez ce délai au moins d'une heure, » dit Heim.

— « Commandant ? »

— « Vous m'avez entendu. » Heim s'assit et compulsa la liste des opérations manuelles. « Ici, par exemple. Il est inutile que le chef mécanicien procède à une nouvelle vérification des compensateurs internes de champ. S'ils ne fonctionnent pas, nous limiterons l'accélération à 1,5 g ; une fois en chute libre, nous pourrons supporter l'apesanteur jusqu'au moment où ils seront réparés. Non que je m'attende à des ennuis de ce côté. Il connaît son métier. Demandez-lui de procéder immédiatement à la synchronisation des pulseurs multiples. Mieux ce travail sera exécuté, plus près nous pourrons passer du Soleil. »

— « Oui, commandant. » Avec une répugnance marquée, Penoyer actionna le circuit d'intercommunication et s'adressa à Uthg-a-K'thaq. Heim poursuivit sa recherche de raccourcis possibles.

Finalement, d'une façon ou d'une autre, le travail se trouva fait. A 21 h 45, les klaxons rugirent, les ordres retentirent, les atomes entrèrent en fusion dans les générateurs et les forces gravitationnelles imprimèrent leur emprise sur l'espace. Lentement, progressivement, avec un grondement profond, plus sensible aux os qu'aux oreilles, le *Fox II* largua les amarres qui le retenaient à la Terre et quitta son orbite.

Heim se tenait sur la passerelle et regardait sa planète s'éloigner. Néanmoins elle dominait toujours le ciel, vaste et infiniment belle, avec ses nuages et ses mers et une auréole de ciel couleur saphir. Il avait observé les continents dans leurs jours et leurs

nuits tandis qu'il en faisait le tour : l'Afrique, d'où l'homme était issu ; l'Asie où pour la première fois il avait été autre chose qu'un sauvage ; l'Europe où il avait surmonté les mythes et appris à mesurer les étoiles ; l'Australie, ce rêve si longtemps poursuivi ; l'Antarctique, la terre des héros. Mais il fut heureux que la dernière vision qu'il emporta, en s'enfonçant au pays des étoiles, fût celle de l'Amérique, où avait été écrite pour la première fois la loi déclarant que les hommes sont libres.

Les doutes, les craintes, la nostalgie même avaient disparu. Il était passé aux actes et la joie l'habitait.

— « Les stations annoncent que les conditions sont satisfaisantes, » annonça Penoyer au bout de quelque temps.

— « Très bien. Poursuivez. » Heim brancha le réseau d'intercommunication et appela le service du steward. « Endre ? Vos hommes sont-ils suffisamment aguerris pour qu'ils puissent se passer un moment de votre présence ? Entendu, venez me rejoindre sur la passerelle et apportez votre guitare. Une chanson ou deux ne nous feront pas de mal. »

La voix du Hongrois manifestait un certain trouble. « Capitaine, avez-vous écouté la séance du Parlement ? »

— « Euh, non... Trop occupé. Juste ciel, ils ont repris les débats il y a plus d'une heure, n'est-ce pas ? »

— « Oui. Nous avons capté le faisceau en direction de Mars. J'ai suivi la séance... Coquelin n'a pas obtenu son délai. Il a voulu se lancer dans un long discours préliminaire et le Président lui a donné l'ordre de s'en tenir au fait. Il a ensuite tenté de soumettre à l'assemblée les documents de la Nouvelle-Europe. Quelqu'un a élevé une objection, et l'on a décidé de procéder à un vote pour déterminer si la proposition était recevable ou non. Le vote est toujours en cours, mais déjà une majorité se dessine contre lui. »

— « Oh ! oh ! » Heim n'était pas ébranlé, en ce jour où il commandait de nouveau un vaisseau pour le compte de la Terre. Mais le besoin d'action lui mettait les nerfs à vif. « Mr. Penoyer, » ordonna-t-il, « poussez l'accélération au maximum et que chacun rejoigne son poste de combat. »

L'officier avala péniblement et obéit. « Dites à Sparks de retransmettre ce débat sur notre 3V, » continua Heim. « Mr. Vadasz, venez sur la passerelle, je vous prie. » Il eut un petit rire forcé. « Oui, apportez votre guitare. »

— « Que se passe-t-il, commandant ? » demanda Penoyer avec un certain malaise.

— « Vous le verrez, » dit Heim. « La France se dispose à jeter une bombe nucléaire dans toute la machine. Notre plan consiste à mettre le *Fox* à distance respectueuse à ce moment. Maintenant nous aurons besoin de chance autant que de cervelle. »

L'écran s'illumina d'une image confuse. La voix de Coquelin était pratiquement noyée dans le grondement croissant des moteurs. La Terre se perdit parmi les étoiles et la face tourmentée de la Lune se fit plus proche.

— « ...cette assemblée est déterminée à ne pas accorder à mon pays la plus minime concession. Comme vous voudrez, mesdames, messieurs. Je voulais vous informer graduellement de la nouvelle, car le coup sera dur, c'est le moins qu'on en puisse dire. Maintenant vous devrez m'entendre, que vous y soyez préparés ou non. »

La caméra s'approcha de si près que le visage de Coquelin remplit entièrement l'écran. C'était là un artifice perfide, pensa Heim. Mais, si on ne se laissait pas aveugler par ses propres préjugés, cette fois le procédé faisait long feu. Au lieu de mettre en valeur tous les défauts, boutons, grains de beauté, poils, rides, le gros plan fit apparaître la colère et une force indomptable. Heim crut obtenir la confirmation de son impression lorsque l'image recula, pour faire de Coquelin un autre homme feuilletant des papiers sur un pupitre.

« Monsieur le Président, honorables délégués... » La traduction ne pouvait que suggérer le changement de ton, la concision sèche et détachée d'un homme de loi précisant un point de droit. « La Fédération a été fondée et existe toujours, pour mettre fin à la tragique anarchie qui prévalait autrefois entre les nations et les soumettre à une loi commune, pour le plus grand bien de tous. D'autre part, nulle loi ne peut durer si elle n'assure pas à tous une justice égale. La popularité d'un argument ne doit avoir aucune incidence sur la décision. Seule la cause légalement valable peut être admise. Au nom de la France, je vous rappelle les points suivants :

» 1° La Constitution interdit aux nations membres d'entretenir des forces armées autre que la police ou de violer de quelque façon que ce soit l'intégrité territoriale d'une autre nation membre. Pour assurer l'exécution de cette clause, l'Autorité du Contrôle de la Paix est investie du seul pouvoir militaire. Elle doit prendre telles

mesures qui seront nécessaires pour mettre fin aux actes d'agression, y compris les complots fomentés pour commettre lesdits actes. Les individus responsables doivent être arrêtés et traduits devant la Cour Mondiale.

» 2° Les branches navales de l'Autorité ont été employées au-delà du système solaire, mais seulement au cours d'actions d'importance mineure, pour dompter des insurrections et des émeutes ou protéger les vies et les biens humains sur des planètes éloignées. En autorisant de telles actions, et en négociant des traités avec divers extra-terrestres, la Fédération a assumé *de facto* et *de jure* la position de respect à l'égard des sociétés extra-terrestres qui était traditionnelle entre les gouvernements de la Terre, avant la création de la Constitution. D'où il ressort que la Terre, dans son ensemble, est un Etat souverain possédant les prérogatives légales d'auto-défense.

» 3° En attaquant la Nouvelle-Europe et en l'occupant ensuite, Alérion a commis un acte d'agression territoriale.

» 4° Si Alérion n'est pas considérée comme un Etat souverain, la négociation, dans le cas qui nous occupe, est légalement impossible et l'Autorité du Contrôle de la Paix est requise de prendre des mesures militaires contre ce qui ne peut être considéré que comme un acte de banditisme. »

Un rugissement retentit dans la salle. Coquelin attendait, un léger sourire sardonique sur les lèvres. Lorsque le silence fut rétabli, il poursuivit :

« Evidemment cette assemblée considère qu'Alérion est un Etat souverain au même titre que la Terre. Donc...

» 5° Si Alérion est effectivement un Etat souverain, alors, selon le préambule de la Constitution, elle appartient à la famille des nations. C'est pourquoi, ou bien elle doit se garder d'effectuer des agressions territoriales sous peine de sanctions militaires, ou au contraire se permettre de telles agressions, puisqu'elle n'est pas membre de la Fédération.

» 6° Dans le premier cas, Alérion est automatiquement justiciable de sanctions militaires infligées par l'Autorité du Contrôle de la Paix. Mais dans le second cas, l'Autorité est également requise, par la Constitution et différents précédents, de sauvegarder les intérêts d'hommes individuels et des Etats membres de la Fédération. Notez bien, c'est l'*Autorité* qui a cette obligation. Pas cette honorable assemblée, ni la Cour Mondiale, mais l'Autorité du

Contrôle de la Paix, dont l'action, en la circonstance, doit être de nature militaire.

» 7° En conséquence, dans l'un et l'autre cas, l'état de guerre existe automatiquement entre Alérion et la Fédération Mondiale. »

De nouveau, ce fut le chaos.

Vadasz était entré. Il contempla la scène pendant quelques secondes, tandis que des centaines d'individus hurlaient, vociféraient pour se faire reconnaître. « N'y a-t-il pas là un point faible ? » murmura-t-il.

— « Non, » dit Heim. « Souvenez-vous du cas de la Ligue Musulmane. J'ai moi-même relu la Constitution et c'est tout à fait clair. Bien sûr, il est heureux que la loi fût écrite avant que nous ayons rencontré des extra-terrestres comparables à nous. » Il se tourna vers l'officier. « Des rapports radar ? »

— « Hein ? Oh ! oui. Un grand vaisseau à environ 10.000 kilomètres sur tribord, sur un vecteur approximativement semblable au nôtre. »

— « Damnation ! Ce doit être l'une des unités de la Marine ramenées pour assurer la garde de la Terre. Eh bien, nous allons voir ce qui arrivera. » Heim abandonna la scène de désordre sur l'écran du 3V et dirigea ses yeux sur la froide sérénité de la Voie Lactée, en pensant que celle-ci au moins durerait.

Cependant le silence s'était rétabli dans la salle du Parlement. Alors Coquelin prit une feuille de papier dactylographiée et reprit du même ton compassé :

— « 8° Dans le cas d'une agression territoriale, les Etats membres de la Fédération sont requis de fournir l'assistance convenable à l'Autorité de Contrôle de la Paix, au nom de la Fédération.

» 9° La France estime que cette clause impose aux Etats membres le devoir absolu de procurer une assistance armée aux colons de la Nouvelle-Europe. Cependant, tout membre de la Fédération ne peut ni fabriquer ni posséder des armes nucléaires.

» 10° Les particuliers peuvent se procurer de telles armes en dehors du système solaire, étant bien entendu qu'ils ne les ramènent pas dans ledit système solaire.

» 11° Un Etat membre de la Fédération peut autoriser unilatéralement un particulier à organiser une expédition militaire privée qui pourvoit à son propre armement. Nous savons que les corsaires devaient autrefois être citoyens du pays dont ils arboraient le pavillon et que, de ce fait, pourrait naître un conflit avec la loi

nationale de désarmement. Nous savons également que la délivrance de lettres de marque et représailles fut abrogée par la déclaration de Paris en 1856. Mais tandis que l'observance de tels traités demeure obligatoire pour leurs signataires, y compris la France, elle ne l'est pas pour la Fédération prise dans son ensemble, qui n'est pas signataire et comprend effectivement des membres tels que les Etats-Unis d'Amérique, qui n'ont jamais été signataires. Et nous avons vu, d'autre part, que la Fédération est un Etat souverain, possédant tous les droits et responsabilités qui n'ont pas été expressément annulés.

» 12° C'est pourquoi la Fédération possède sans restriction le droit d'émettre des lettres de marque et représailles.

» 13° En conséquence, selon les paragraphes 7, 8 et 9, la France a le droit de délivrer des lettres de marque et représailles au nom de la Fédération.

» C'est ce que la France a fait. »

Le 3V retentissait de cris — qui allaient s'affaiblissant de minute en minute à mesure que le *Fox II* accentuait son accélération et s'éloignait de plus en plus de la Terre. Lorsqu'il perdit le faisceau dirigé sur Mars et que la réception fut coupée, le tumulte ne s'était pas encore apaisé dans le Capitole.

— « Ouf... » dit Penoyer. « Et maintenant que va-t-il se passer ? »

— « Un interminable débat, » dit Heim. « Coquelin défendra pied à pied chaque virgule. Dans l'intervalle, on ne pourra se livrer à aucune capitulation nouvelle devant Alérion. Les gens qui ont quelque chose dans le ventre verront qu'ils ne sont pas vaincus dès le départ, ils se rallieront et... je ne sais pas. »

— « Mais nous-mêmes ? »

— « Peut-être aurons-nous le temps de nous échapper avant que quelqu'un s'avise de l'identité probable de ce corsaire français. Non pas qu'on ait le droit de nous arrêter sans un mandat de l'Amirauté ; et vous savez le temps qu'il faut pour l'obtenir. Mais un missile nucléaire est un argument définitif, et celui qui le lancera possédera de puissants amis en place. »

Vadasz gratta sa guitare et se mit à chanter à mi-voix : « *Morgenrot, Morgenrot...* » Heim tendit l'oreille, puis se souvint que c'était le vieux chant de cavalerie autrichien :

Rouge matin, rouge matin
Eclaireras-tu mon cadavre ?

Bientôt les trompettes sonneront
Et il me faudra marcher à la mort,
Avec maints autres amis chers !...

Mais ce chant n'était pas réellement triste, il avait été chanté en chœur par des troupes de joyeux jeunes gens galopant au soleil, lances et oriflammes au vent.

Il éclata de rire. « Hé ! Il me vient une idée. Coquelin a fait un discours en treize points exactement. Je me demande s'il l'a fait exprès ? »

Nul ne répondit si ce n'est les cordes vibrantes. Il se plongea dans ses pensées... Lisa, Connie, Madeleine, Jocelyn... La Terre et la Lune étaient déjà loin derrière eux.

— « *Neptune* à croiseur *Fox II.* J'écoute, *Fox II.* »

La voix les fit bondir de leurs sièges. « Sacrebleu ! » souffla Penoyer. « C'est un vaisseau de guerre. »

Heim vérifia les coordonnées radar. « C'est celui qui suivait une trajectoire parallèle. Il va nous intercepter. Et s'ils nous parlent en anglais alors que nous battons pavillon français, c'est qu'ils savent... » Il se mordit les lèvres et s'installa devant la console de communication. « *Fox II* à *Neptune,* » dit-il. « Avons reçu votre message. C'est le commandant qui parle. Que voulez-vous ? Terminé. »

— « Ici vice-amiral Ching-Kuo, commandant le *Neptune.* Interrompez accélération et mettez-vous à notre disposition pour accostage. Terminé. »

Heim se sentit verdir. « Que signifie ? » bégaya-t-il. « Nous possédons les autorisations légales. Terminé. »

— « Vous êtes suspects d'intentions illégales. Je vous donne l'ordre de retourner en orbite autour de la Terre. Terminé. »

— « Avez-vous un mandat ? Terminé. »

— « Je vous montrerai mon autorisation lorsque je monterai à votre bord, capitaine. Terminé. »

— « Ce sera trop tard si vous n'en possédez pas. Etablissez contact vidéo et montrez-le moi immédiatement. Sans quoi rien ne m'oblige à vous obéir. Terminé. »

— « Capitaine, » dit Ching-Kuo, « j'ai des ordres. Si vous n'obtempérez pas, je serai contraint d'ouvrir le feu sur vous. Terminé. »

Heim parcourut les étoiles du regard. *Non, tout mais pas ça ! Une heure de plus et nous aurions été hors d'atteinte ! Une heure !*

Une idée lui traversa brusquement l'esprit. « Vous gagnez, ami-

ral. » On eût dit qu'un autre parlait par sa bouche. « Je cède en élevant une protestation formelle. Donnez-nous le temps de calculer un vecteur de vitesse parallèle et nous irons vers vous. Terminé. »

Il coupa la communication et brancha le circuit d'intercommunication avec la chambre des machines. « Le capitaine au chef mécanicien, » dit-il. « Etes-vous là ? »

— « Je suis là, » hoqueta Uthg-a-K'thaq. « Tout va bien. »

— « Non, quelqu'un a débouché la bouteille de l'enfer. Il y a là un vaisseau de guerre qui menace d'ouvrir le feu si nous ne nous rendons pas. Préparez-vous à déclencher la poussée Mach. »

— « Capitaine ! » s'écria Penoyer. « Vous savez que nous sommes en plein dans le champ solaire ? »

— « Si la synchronisation est parfaite, nous pouvons réussir, » dit Heim. « Sinon... nous sommes morts, rien de plus. Uthg-a-K'thaq, pensez-vous que la chose soit possible ? »

— « *Gwurru !* Ça pas besoin demander ! »

— « Vous avez vérifié ces moteurs vous-même, » dit Heim. « Je vous fais confiance. »

La guitare de Vadasz se déchaîna derrière son dos.

Pendant un moment, le circuit d'intercommunication n'apporta que le ronflement des machines. Puis : « Capitaine, moi pas Dieu. Moi penser chance bonne pour nous. Et moi confiance en vous. »

Heim ouvrit le circuit général d'intercommunication. « Maintenant, écoutez-moi tous. » La musique faisait rage autour de ses paroles. « Que chacun soit à son poste et se tienne prêt pour la poussée Mach. »

Penoyer serra les poings. « Oui, commandant. »

Un grondement s'éleva de la poupe qui devint une tempête et un bruit de grandes eaux. L'espace se contracta. Les étoiles dansèrent dans les hublots.

Il y a de cela bien longtemps, Ernst Mach l'Autrichien (« *Morgenrot, Morgenrot...* ») avait découvert la clé. Rien n'existe dans l'isolation. L'inertie n'a pas de sens sans un cadre d'inertie de référence : lequel doit être l'univers entier. Einstein avait démontré que les masses d'inertie et de gravitation sont identiques. Mais pour ce qui regarde les phénomènes eux-mêmes... On peut rendre compte de la gravitation par les équations d'un espace courbe. L'inertie est, dans ce cas, l'effet induit du champ gravitationnel cosmique sur la masse. Si vos graviteurs peuvent courber l'espace, non pas cette faible dépense d'énergie nécessaire pour la susten-

tation et la propulsion, mais à travers une courbe fermée, votre vaisseau n'oppose plus de résistance à la force d'accélération. Théoriquement, vous pouvez progresser aussi vite que vous voulez. Toutes limites sont abolies.

Le *Neptune* ouvrit le feu. Le missile avait un million de kilomètres de retard. Son capitaine se précipita vers les cadrans. Peut-être, sûrement même, sûrement, sa proie avait-elle été mise en pièces par les forces engendrées dans le réseau imparfait des courbures spatiales, en cet endroit où le champ solaire était tout-puissant. Aucun indice n'apparut sur les instruments, pas la moindre épave, pas la moindre trace, si ce n'est le rugissement des atomes d'hydrogène projetées dans son sillage par un vaisseau dont la vitesse dépassait celle de la lumière. Il n'osa pas le poursuivre.

Gunnar Heim se redressa. Un par un, il décontracta ses muscles.

— « Eh bien, » dit-il. « Nous nous en sommes tirés. » Les mots étaient bien pauvres pour exprimer le sentiment de victoire qui l'habitait. Endre Vadasz faisait bien mieux :

Nous avons franchi la barrière !
Alleluia ! Alleluia !
Nous avons franchi la barrière !
Et en route pour l'infini !

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Marque and reprisal.

N. D. L. R. — Le deuxième épisode de cette trilogie paraîtra dans notre numéro de janvier.

GÉRARD TORCK

De topaze et d'azur

Gérard Torck, jeune auteur débutant qui parut pour la première fois à notre sommaire du mois dernier, nous revient avec un sujet qui eût pu inspirer le Bradbury des **Chroniques martiennes.** A nouveau, on peut dire que son texte contient d'intéressantes promesses dans le domaine de la science-fiction.

L'ÉTÉ arrivait. De grands élancements de soleil imprégnaient la terre sèche. L'air chaud coulait dans les canaux vides. La croûte blanche qui les recouvrait en faisait des os.

A l'horizon, les Monts Rouges flottaient dans des brumes lumineuses. Aucun bruit ne perçait la chaleur épaisse.

Fred McNash cessa de piocher : ils étaient arrivés à la mauvaise saison.

Mais, bon Dieu, c'était toujours difficile de choisir lorsqu'on n'a pas un sou. Pour l'été, les voyages étaient organisés à moitié prix...

D'un revers de main, il essuya la sueur qui huilait son visage puis regarda vers l'ouest. A huit cents mètres de là, il voyait la tente sous laquelle ils vivaient depuis leur arrivée. Verte sur l'or rouge du désert, c'était leur oasis en attendant mieux...

« Soif, » pensa-t-il. Il regarda le soleil ; la lumière était tellement intense qu'elle semblait soumise à des pulsations.

Fred posa doucement sa pioche contre le monticule de déblais et, avant de partir, rajusta ses bretelles. Ses manches retroussées laissaient voir les tendons épais de ses avant-bras. Ses pas soulevaient une délicate poussière rouge : elle venait s'ajouter à celle qui ourlait chaque ride de son visage.

Au-delà de leur tente, il y avait les Monts Rouges ; au-delà encore, quelqu'un ou personne... L'Ouest est si vaste.

Il souleva l'auvent de la tente. Sa femme à l'intérieur cessa de coudre et leva son visage griffé par les intempéries. De toutes petites rides couleur bronze partaient du coin de ses yeux pour se perdre

dans la masse des cheveux relevés à la mode de l'Ancien Temps. Sans sourire, elle reprit son ouvrage.

Fred s'assit dans un rocking-chair et allongea ses jambes maigres. Son pantalon de velours était souillé de rouge.

— « J'ai soif. »

Sans un mot, elle se leva ; d'un coffre métallique, elle sortit une bouteille et le servit.

L'atmosphère à l'intérieur de la tente était plus pesante, plus pénible à supporter que la chaleur ambiante, mais Fred avait besoin de parler.

— « Je crois que les fondations vont être sacrément difficiles à creuser. Cette terre est dure sous la couche de poussière, que c'en est pas croyable... » Il respira longtemps en fermant les yeux. « Tu l'as vu, » reprit-il, « tu l'as vu, l'été qui nous arrive. Bon sang, pour ça leurs Agences de Voyages, elles nous ont sacrément menés en bateau : « Température de rêve. » Tu parles ! »

Posant son aiguille, sa femme l'interrompit. « Fred, on aurait dû partir trois mois plus tard... »

McNash se pencha en avant. « Je t'en prie, on a déjà dépensé une fortune, et ça, pour partir à la plus mauvaise saison... Enfin, je pense en finir dans deux jours et ensuite je vais pouvoir monter les éléments préfabriqués. Tom alors me sera bien utile. Au fait, où il est le gamin ? »

Fred remplit à nouveau son gobelet de métal et but à longs traits : sa pomme d'Adam se dessinait avec une précision anatomique. Une goutte de liquide glissa du gobelet pour tressauter sur son menton mal rasé.

— « Tom ? Tu sais bien que depuis notre arrivée il va tous les jours dans les ruines. Je ne le vois que pour les repas. »

L'homme se frotta l'oreille distraitement. « Je me demande ce qu'il peut bien y faire. »

— « Rien, » dit sa femme, « il se met à l'ombre et il dort. »

— « Bien de la chance... Enfin, dans quelques jours, ça va changer. »

Fred se leva et sortit sans un mot. Il restait quatre heures de jour ; autant en profiter. Le soleil se plantait verticalement et des ondes de chaleur montaient du sol crevassé. La peau de cette terre semblait faite d'écailles, tant l'eau en était absente. Pourtant il fallait travailler. De retour à son chantier, il reprit sa pioche : le manche était brûlant. Il commença à creuser sur un rythme très lent. Son

vieux chapeau jaune montait, descendait, montait... Un éclair d'acier... Une tache jaune...

La tranchée étroite comme une veine se couchait doucement et déjà se repliait à angle droit.

Fred McNash n'avait pas l'âme d'un pionnier : il était trop vieux, trop sec, mais il voulait vivre dans ces régions où le ciel surchauffé le rendait enragé.

La nature se montrait rebelle et patiente. Mars demeurait immobile comme un cristal.

Trente ans auparavant, les hommes étaient arrivés et avec eux le rouleau compresseur de la civilisation. Les villes, les ouvrages d'art ravagés par la conquête s'étaient mués en un chaos aux reflets de lune.

Maintenant, il fallait tout refaire avec la sueur de milliers de McNash importés par le Gouvernement Mondial. « Terre d'avenir »... « Situations »... « Minerais »... Ils avaient tout quitté et se trouvaient maintenant face à une réalité de pierres et de silence touffu. Les villes n'étaient pas mortes mais seulement vides. Tous leurs habitants faisaient intimement partie de la poussière rouge. Pourtant, derrière chacune des places qui ponctuaient les rues de leurs larges immensités, il y avait une présence, ou plutôt un manque.

C'était dans l'une d'elles que Tom passait ses journées. Immense cortège de murs d'opale, elle recélait des proportions qui étonnaient l'enfant. Vêtu d'une casquette, d'un blue jeans délavé, il boitait dans les rues sans trottoirs. Fatigué, il s'arrêta près d'une construction qui l'avait tout de suite fasciné.

Plus que ses formes, c'était la douceur de la matière employée qui émerveillait le jeune garçon. De grandes flambées blanches soutenaient des linteaux qui buvaient l'opulente lumière comme pour mieux la réfléchir. Le sol de la ville était recouvert d'une matière qui conservait l'empreinte de ceux qui passaient. Tom aimait à s'asseoir sur cette mémoire plastique puis sauter à pieds joints comme les lapins du Wyoming. Il passait de longues minutes à regarder ses traces qui, elles, immobiles, ne boitaient pas...

Il s'allongea sous les portiques.

— « Tu aimes tes parents ? »

L'enfant ne bougea pas. Le rêve était sans image.

« Tu aimes tes parents ? » La voix se faisait plus pressante.

— « D'abord, ce ne sont pas mes parents, et puis moi je les aime bien. »

Tom se tourna sur le côté, en chien de fusil.

— « Pourquoi les aimes-tu si ce ne sont pas tes parents ? » La voix maintenant appuyait sur sa conscience comme une main.

Le soleil tendait vers l'horizon et les ombres commençaient leur vie nocturne. Tom n'avait pas envie de répondre : même dans ses rêves, il n'était pas bavard.

« Réponds-moi, je t'en prie. »

— « La paix, nom de Dieu ! » rugit-il. Il sacrait comme un grand, ce qui pourtant n'impressionna pas la voix qui répéta sa question.

Tom se cogna la tête contre une colonne et se réveilla : son rêve creva comme une bulle. Il était seul.

Mal à l'aise, il bougonna. Pour passer sa mauvaise humeur, il chercha une pierre... Mais sur Mars il n'y avait ni pierre ni carreaux.

Tournant le dos à la cité, il rentra au camp d'un pas encore plus traînant. Derrière lui, de petites traces en pointillés s'éloignaient vers le nord.

Il faisait presque nuit lorsqu'il arriva à proximité de la tente. Tom aimait cette heure : son ombre clopinante n'apparaissait plus sur le sol. Gorgé de la transparence cristalline qui ourlait la nuit, il pouvait être, lui le difforme, une cavale blanche. Fringante... A la crinière folle.

— « Tom, j'ai deux mots à te dire... »

D'habitude, dès que son mari s'exprimait ainsi, Mrs. McNash savait que la discussion rituelle allait commencer.

— « D'où viens-tu ?... »

Mais ce soir, Tom n'était pas tout à fait revenu de là-bas : une longue rêverie s'était installée en lui. Parfois une lueur émeraude coulait dans son regard.

Il mangea sans appétit les sempiternelles conserves puis, plantant ses coudes sur la table, il s'efforça de retrouver la présence... La voix...

Plus tard, allongé sur le sol encore tiède, il s'endormit d'un seul coup.

...D'étranges algues vertes s'infiltrèrent dans un cube blanc où il se trouvait enfermé. Les tentacules doucement l'enlaçaient, le ber-

çaient, puis, comme pour lui inspirer confiance, elles se lièrent et formèrent le corps d'un lézard de topaze et d'émeraude qui le regarda longtemps, longtemps...

Alors, comme une lame, la volonté du lézard vibra en lui :

— « Viens ce soir au Temple. »

Tom s'éveilla en hurlant.

Dehors, une longue rafale de vent chaud lissa comme une vague les pointillés qui se dirigeaient vers la cité.

La journée fut longue à mourir. Tom était tellement agité par la perspective de ce rendez-vous. Dans la soirée, l'enfant boita vers la ville. Les algues avaient pris possession de son esprit. Tom savait qu'il irait jusqu'au bout : le besoin de savoir le dévorait comme une soif.

Lorsqu'il franchit le grand portail d'obsidienne qui marquait l'entrée du Temple, l'enfant sentit qu'il était arrivé.

Il était de topaze et d'émeraude et reposait sur une marche du Temple. Le lézard semblait fait d'un alliage vivant.

Le garçon s'arrêta en face de lui, fasciné, les bras pendants.

— « Bonjour, petit homme. »

Tout était là ; la voix elle-même bourdonnait dans sa tête.

— « Heu... Bonjour. Tu sais parler ? »

— « Non, je pense en toi mais cela n'a pas d'importance. D'ailleurs je sais faire beaucoup de choses. » Avec une rapidité folle, il changea de couleurs, passant de l'ardoise à l'argile la plus blanche sans aucune transition.

Tom s'était assis à quelques marches de l'animal, soumis au pouvoir de ces merveilleuses vagues de couleurs. Le lézard se glissa jusqu'à lui :

— « Tom, petit Tom, regarde-moi. »

L'enfant se pencha gravement sur l'animal dont les yeux de soufre étaient rivés à son visage.

— « Tom, mon petit Tom... Sais-tu pourquoi tu boites ? »

Le gamin se figea, glacé. Plus rien ne bougeait en lui.

— « Tes parents adoptifs, » poursuivit la voix, t'ont fait tomber quand tu étais petit. C'était leur faute. *Leur faute.* »

Ce cri abolit à jamais la raison de l'enfant.

Le lézard se tut, repliant sa queue de cristal. C'était fini.

L'esprit de Tom était silencieux mais, comme un fou, de toutes ses forces, il frappait à coups de poing les murs de lune qui entou-

raient le Temple. Une haine sauvage ruissela en lui. Il courut en titubant vers la tente. Mâchoires crispées, narines ouvertes à cette nuit qui serait celle de la vengeance...

Les deux corps disloqués dans leur chemise de nuit souillée de terre et de sang.

Tom, le fusil entre les jambes, était vidé de toute substance.

Le lézard était fait d'argent lunaire.

— « Vois-tu, tous les Martiens étaient pacifiques mais ceux qui sont encore en vie veulent à tout prix reprendre ces plaines. La solution : toi et beaucoup d'autres... Ecoute-moi : à deux cents kilomètres d'ici, les Brown sont maintenant mêlés à la poussière rouge... Leur fille... aveugle... Adieu. Au fond, Tom, tu dois comprendre que tous, famille après famille, vous disparaîtrez... Après tout, tes parents n'étaient peut-être pas responsables... »

Tom voulut écraser à coup de crosse ce mensonge de laque grise, mais il ne vit rien, rien qu'un infini rouge.

Le lézard ne repartit vers la ville qu'en entendant la dernière détonation.

JEAN-MICHEL FERRER

Blanchitude

Un tableau ultra-bref de la ségrégation raciale dans les temps futurs. Mais cette ségrégation n'est pas tout à fait ce à quoi on pourrait s'attendre...

JE jure que je n'ai fait que la regarder. Une fois. Une seule fois. Non parce qu'elle était belle ou désirable. Non. Elle semblait seulement un peu plus douce que tous les autres et ses grosses lèvres esquissèrent un vague sourire quand elle me croisa.

Mon regard s'attarda, une seconde ou deux de trop sans doute. Et deux hommes qui marchaient derrière elle tendirent le doigt et me désignèrent en criant.

Je me mis à courir. Je traversai la rue en oblique, franchis une palissade et traversai le parc où, un mois auparavant, ils avaient pendu trois des nôtres, comme cela, pour s'amuser.

Sur le pont étroit au-dessus de la rivière, ils étaient deux à me barrer le passage, alertés par la meute qui se ruait derrière moi. Fou de peur, je sautai en avant et ils tombèrent à l'eau.

C'est ainsi que j'ai tué deux noirs, par chance ou malchance. En une fraction de seconde. A cause de cette fille noire qui m'avait regardé presque comme un être humain.

Qui avait peut-être lu *La maison de l'oncle Jim,* un soir, dans la grande case familiale, et qui comprenait. Ou essayait de comprendre.

C'est ainsi que j'ai commencé ce long voyage vers le nord. Vers le lointain pays du froid où ils ne peuvent vivre longtemps.

Je ne l'atteindrai peut-être pas. Mais peu importe. Je suis heureux, à présent, loin des oppresseurs noirs. Je marche seul au travers des grandes forêts et je rencontre parfois mon reflet blanc dans l'eau calme d'un lac.

Et je maudis les noirs qui n'ont pas pitié de nous.

Mais qu'avons-nous pu leur faire ?

EDGAR PANGBORN

Une guerre sans importance

Une nouvelle aventure du jeune Davy, que vous avez vu apparaître il y a deux mois dans **La corne d'or** (1). Le voici cette fois mêlé à la bataille entre les deux villes de Skoar et de Katskil, dans ce monde néo-primitif que décrit avec une minutie attachante Edgar Pangborn.

1

JE traversai furtivement la grand-place, sans m'arrêter (comme je le faisais d'habitude) pour lorgner le carcan du pilori : la lune s'estompait dans un brouillard laiteux, et de toute façon, cette nuit-là, je n'avais pas l'esprit à regarder les appareils de justice. De l'autre côté de la place, dans la fosse, quelque animal gémissait et grognait tour à tour — probablement un ours que l'on réservait pour de prochaines réjouissances, peut-être pour la Fête du Printemps. Cela non plus m'intéressait pas et je descendis Kurin Street. De jour, Kurin Street appartient aux petits marchands de Skoar, et la nuit à tous les chats et chiens galeux de la ville. Je voulais atteindre certaine ruelle dont je me souvenais. Elle me conduirait assez près des palissades, en un point facile à escalader. Assez près, mais pas trop. Une heure plus tôt, j'avais laissé un homme étendu roide au pied de l'enceinte, un pauvre diable de veilleur pas bien malin qui me prenait pour un espion à la solde de Katskil — du moins, c'était ce qui ressortait des injures dont il m'abreuvait tout en me malmenant. A la vérité, je n'avais jamais entendu dire que mon pays et Katskil fussent de nouveau en guerre. Le dernier conflit datait d'avant ma naissance et je pensais que celui-ci devait être considérablement exagéré par les bavardages des gens. Bref, une

(1) Voir notre numéro 141.

aventure stupide : le veilleur me donnait des coups de botte dans le ventre, je devins comme fou, j'empoignai le pied, soulevai, et la tête coiffée du casque de bronze alla donner contre un pieu. Et l'homme resta là, tel un pantin désarticulé, le cou brisé.

Moi qui n'avais jamais quitté mon pays natal, je ne connaissais personne à Katskil. Ce veilleur aurait tout de même pu m'écouter. J'étais allé faire un tour en forêt, dans les montagnes, bâtissant des plans pour échapper à une vie que j'abhorrais. J'avais déjà presque tout arrêté, mais je tenais à revenir prendre congé de ma bonne amie. C'était important : jamais encore je ne lui avais dit adieu de cette façon. Et puis, au moment où j'escaladais la palissade, avec l'image d'Emmia Robson accaparant mes pensées, le veilleur m'avait surpris, et c'était moi qui l'avais étendu pour de bon.

Puisqu'il était mort, et que des regrets n'auraient fait ni chaud ni froid, je passai mon chemin pour aller retrouver celle dont je voulais prendre congé. Il me fallait traverser la ville, car elle logeait à l'auberge de son père, où je besognais en principe comme un petit valet. Une fois arrivé, je grimpai par la vigne vierge jusqu'à sa fenêtre et, la fenêtre enjambée, me glissai dans son lit. Minutes pleines de douceur, de tristesse et d'importance, comme on peut le croire. Je n'en étais qu'aux préliminaires (et Emmia ignorait toujours qu'il s'agissait d'adieux) quand ses doigts, caressant ma poitrine, découvrirent que je n'avais plus mon porte-bonheur. Or je ne voyais qu'un endroit où j'avais pu le perdre : celui où l'homme de guet m'était tombé dessus à l'improviste pour me faire rouler dans la boue. Une aventure stupide, oui — après laquelle il n'y avait plus d'autre solution que l'adieu définitif ! Les policiers de Skoar n'auraient guère de mal à identifier l'objet. Ils recueilleraient les témoignages de gens qui l'avaient vu en ma possession et ne se donneraient même pas la peine de m'écouter quand j'affirmerais n'avoir jamais voulu tuer le pauvre diable. A quatorze ans, je m'estimais trop jeune pour faire un pendu. Du reste, c'est encore mon opinion à l'heure actuelle.

La ruelle que je pris dans le bas de Kurin Street était étroite, noire et puante. Quelque chose de mou s'écrasa sous mes pas. Quelque chose qui ne vivait plus. Cochon, chien ou chat crevé. La Guilde des Eboueurs s'en occuperait dans sept ou huit jours, quand la charogne serait assez mûre pour offusquer les policiers au cours de leurs rondes. Je ne sais pas pourquoi je me souviens avec une telle netteté de ce petit détail. Plus tard, dans la Vieille Cité de Nuin où j'eus l'occasion de séjourner (et où les rues sont toujours nettoyées) une telle chose m'aurait fait lever le cœur. Mais je n'étais pour l'instant

qu'un gamin de Skoar, complètement illettré, sans éducation. Je trouvais tout naturel que la lecture, l'écriture, fussent des mystères dont l'initiation était réservée aux prêtres. Même chose pour les rudiments du savoir-vivre. Etre natif de Skoar signifiait l'accoutumance à la malpropreté, au laisser-aller d'un pays dont les habitants sont presque tous indolents et, en général, pas assez heureux pour tirer orgueil de leur mode de vie.

Avec le recul du temps, je trouve moins à les blâmer qu'autrefois. Skoar était une ville frontière, dans une région où le climat très chaud, suffocant, ne permet que des cultures médiocres. Elle avait subi le choc de nombreuses petites guerres entre Moha et Katskil. Les rares industries se rencontraient dans le nord, à Moha City, Kanhar et dans les deux ou trois ports (bien modestes) situés sur la mer d'Hudson. Devant ce peu que Skoar leur offrait, on comprend pourquoi les jeunes saisissaient la première occasion de partir — comme j'étais décidé à le faire au moment dont je parle. Cet exode laissait le champ libre aux ambitieux, aux bien nourris, aux politiciens et aux prêtres, sans compter les rares familles de vieille aristocratie qui faisaient la pluie et le beau temps dans la mesure où les prêtres ne s'y opposaient pas. La proportion de nouveaux-nés monstrueux n'était pas plus élevée à Skoar que dans d'autres pays, mais je me rappelle la fameuse Guilde des Pleureurs : elle faisait certainement plus de bruit que toutes celles des pays où je suis allé par la suite ! Pour le cas où cette estimable corporation n'existerait pas chez vous, sachez que les Pleureurs groupent tout un lot de chanteurs et de psalmodieurs qui offrent leurs services aux familles affligées et organisent un concert de lamentations pendant deux ou trois jours. Il arrive même qu'on trouve parmi eux un chanteur digne de ce nom, auquel cas l'effet produit n'est pas trop désagréable. Leur but, dit-on, est de consoler et d'apaiser l'esprit de l'enfant monstrueux (une fois que les prêtres ont disposé de lui conformément à la loi) par des plaintes et des pleurs un peu plus prolongés que ceux auxquels on se livre en temps normal quand un être humain vient à trépasser. La Guilde se fait payer, bien entendu, mais je sais qu'à Moha les familles pauvres bénéficient de réductions — et que même, dans les cas d'indigence notoire, les Pleureurs officient gratis. Eh ! oui : à beaucoup d'égards, dans mon pays natal, on trouvait moyen d'arranger les choses.

Quand mon pied glissa sur cette bête crevée, je me contentai de jurer et de tendre les mains devant moi pour m'y retrouver ; jusqu'au moment où je pus voir une lueur percer l'obscurité. Presque

aussitôt, j'entendis un mélange confus de voix sur ma gauche. Plusieurs personnes parlaient avec véhémence près de la palissade. Je risquai un œil au coin de la ruelle et distinguai le halo lumineux produit par une torche.

On avait découvert le corps de l'homme de guet.

La lune brillait toujours dans le ciel, mais la brume s'épaississait — une brume de printemps, telle qu'en produisent les nuits fraîches après certaines journées très chaudes. Elle allait persister jusqu'au matin. Les policiers (en fait, il s'agissait peut-être de soldats de la garnison) parlaient à mi-voix et leurs propos ne m'auraient guère appris de choses que je ne savais déjà. Ils avaient trouvé mon porte-bonheur, aucun doute là-dessus. Je fis demi-tour et filai dans la direction opposée, prenant la rue qui longeait la palissade, jusqu'au moment où je ne vis plus derrière moi la lueur de la torche. Alors seulement je me risquai à escalader l'obstacle en m'efforçant de ne pas faire de gestes trop brusques. Mais je connaissais mal l'endroit et tombai en plein dans un buisson épineux, ce qui n'alla pas sans quelque bruit. Il était peu probable que les policiers l'eussent entendu, mais s'ils avaient des chiens, ce serait une autre histoire ! Je prêtai l'oreille, et comme rien ne se produisit, je conclus qu'ils n'avaient pas de limiers avec eux. N'importe : j'eus un petit frisson lorsque, des bois tout proches, me parvint le ululement d'un hibou géant qui exprimait ainsi ses désirs de rapace carnivore.

Les chiens... Parbleu ! Dès le jour venu on les amènerait à l'endroit où l'homme de guet était mort. On leur ferait relever ma trace, qu'ils suivraient jusqu'à une certaine caverne creusée dans le versant oriental des Montagnes du Nord — cette caverne qui était la mienne par droit de découverte depuis longtemps déjà, et non loin de laquelle j'avais caché un trésor que je ne voulais pas laisser derrière moi.



Mon trésor, oui. Une corne d'or des Anciens Temps. Elle avait appartenu à un monstre des régions inhabitées, un pauvre être difforme qui, certain jour, osa me révéler sa présence dans les bois non loin desquels était située ma caverne. A Moha comme ailleurs, la législation est draconienne sur ce point : tout monstre doit être abattu aussitôt repéré. Je ne pus m'y résoudre. Néanmoins, je volai la corne d'or. Puis, poussé par des remords de conscience, je voulus la lui rendre. Mais il était mort, et cette fois, la corne m'appartenait... bref, tout cela je vous l'ai déjà raconté, et ce n'est pas une

histoire dont je puisse tirer grand orgueil. Il n'en reste pas moins que la corne était bien à moi désormais, cachée près de la caverne, et que je ne voulais pas partir sans l'avoir récupérée.

A l'époque dont je parle, je savais à peine m'en servir. Aujourd'hui, quand il m'arrive de l'utiliser, je peux susciter le rire ou les pleurs, la joie ou la peine chez ceux qui l'écoutent, mais au fond, je ne suis pas beaucoup plus savant que jadis. Je ne fais encore que tâtonner aux portes d'un art dont ceux des Anciens Temps connaissaient les secrets, mais dont on a presque tout perdu, excepté de rares chansons que l'on chante à l'occasion, sans même se rendre compte qu'elles nous viennent d'une époque révolue.

Il n'y avait qu'un ruisseau à traverser quand on abordait les premières pentes pour aller de Skoar à ma caverne, un modeste cours d'eau qui n'était nulle part bien large ni bien profond. Il n'aurait pu mettre en défaut le flair des limiers, car lorsque j'étais revenu ce soir-là, je n'avais fait que le traverser, sans me soucier de marcher un certain temps dans l'eau. Mais il allait m'aider à retrouver mon chemin dans les ténèbres, si toutefois j'avais le courage d'essayer. Il atteignait les premières maisons de la ville en passant sous la palissade, non loin du fameux buisson où j'étais tombé. Je pouvais le suivre sur une distance d'environ quinze cents mètres, jusqu'à un grand saule que je saurais bien reconnaître malgré l'obscurité. Une fois là, c'était autant de gagné sur le chemin qui me resterait à parcourir quand le jour se lèverait.

Je n'entendis plus aucune voix pendant le temps que je mis à m'extirper des ronces et à traverser le terrain en partie dégagé qui s'étendait entre la palissade et l'orée des bois. Essayer ainsi, dans la brume et l'obscurité, de me maintenir en ligne droite pour arriver au ruisseau signifiait que je devais progresser pas à pas, avec une lenteur désespérante. Je ne me souviens pas tellement du voile opaque de la peur, mais ce court trajet fut pour moi une aventure hors du temps. Durant un laps qui fut peut-être de dix ou quinze minutes, je marchai pendant des siècles et des siècles. Enfin je perçus le murmure monotone de l'eau et je réintégrai soudain un monde et un temps qui m'étaient familiers, un peu comme si je sortais d'un cauchemar. Une grosse grenouille sauta et plongea quelque part dans les ténèbres, certainement moins surprise que je ne le fus, et peut-être moins effrayée.

Mais quand je me mis à patauger vers l'amont sans autre guide que la sensation de l'eau froide sur mes pieds nus, ce fut pour moi un nouveau cauchemar. Si le temps m'avait paru interminable un

peu plus tôt, il me semblait maintenant que j'allais en manquer — et cependant, je me rendais bien compte que toute précipitation pouvait m'être fatale. Le ruisseau lui-même n'était qu'une suite de bancs de sable et de graviers sur lesquels le courant glissait à une vitesse modérée. Quand une dénivellation, une petite cascade se présentait, je n'avais qu'à regagner la rive et conserver le bruit de l'eau à ma gauche jusqu'au moment où il redevenait un simple murmure en sourdine. Mais je risquais à tout instant de sentir le terrain se dérober sous mes pas et d'aller me briser le crâne contre les rochers. Ou bien de marcher sur un serpent d'eau, ce serpent noir qu'on appelle mocsin dans mon pays, une espèce moins redoutable que le crotale, car elle ne peut pas mordre aussi facilement, mais enfin, un serpent qu'on n'a pas intérêt à taquiner. Et puis, mon odeur pouvait être sentie à distance par quelque loup noir en maraude, et celui-ci me sauterait dessus avant même que j'aie le temps de dégaîner mon poignard. Sans compter que le printemps est la saison où les ours sont maigres et affamés, et où les mâles en rut, devenus irascibles, tuent n'importe quoi pour le plaisir. (En tout cas, on le dit du grand ours brun qui hante les solitudes du nord).

Mais n'allais-je pas plutôt, tout innocemment, passer près d'un de ces endroits où le tigre géant va boire de préférence, et lui épargner ainsi la fatigue d'une longue chasse ? Rien ne m'en avertirait — et quand il bondirait, ce serait trop tard. L'homme est bien peu de chose, seul dans la nuit.

Les moustiques, eux, n'eurent aucun mal à me trouver. Je n'osais pas les écraser en me giflant, à cause du bruit, mais se frotter les joues n'est pas très efficace contre une telle engeance. Voyez-vous, si je donne plus ou moins dans l'hérésie aujourd'hui, c'est pour d'autres raisons — mais je pense qu'un moustique dont on ne peut se débarrasser suffit à faire d'un homme un athée, sauf si cet homme veut croire mordicus en un Dieu qui aurait créé ce genre d'insecte rien que par plaisir. Le hibou géant s'était tu, ou alors il volait beaucoup plus loin, de sorte que son monologue insupportable se trouvait couvert par la ritournelle nocturne du ruisseau. Je faisais halte de loin en loin pour guetter un nouveau cri du rapace, ou d'autres non moins inquiétants. Impossible, par exemple, de confondre le long hurlement glacé du loup noir et l'appel plus brutal de son cousin le loup gris — et personne ne prend jamais ce dernier très au sérieux. Mais cette nuit-là, je n'entendis ni l'un ni l'autre. Ce fut pour moi un laps de silence, un monde que ouatait la brume. A quatorze ans, j'étais assez grand pour me rendre compte que des

tribulations pires m'attendaient, mais cette idée ne me hanta pas outre mesure. C'était comme toutes choses autour de moi. Imprécis. Estompé par la brume...

Au bout d'une heure environ j'atteignis le saule dont les plus basses branches, tendues vers l'eau, me donnèrent (quelque peu rugueusement) un baiser de réconfort. Naturellement, je n'y voyais goutte. C'étaient les pleines ténèbres, celles de la forêt autant que de la nuit, de la forêt sans âge, où le clair de lune ne devait jamais pénétrer que parcimonieusement, même lorsqu'il n'y avait pas de brouillard. Ce fut au toucher que je reconnus des feuilles de saule. Mes doigts remontèrent pour saisir les petites branches, puis de plus grosses, trouvant enfin celle dont je me rappelais la forme incurvée — un point d'appui qui offrait une prise solide, et assez résistant pour supporter le poids de mon corps. Je me hissai hors de l'eau et grimpai avec une lenteur de cauchemar. Malgré l'épuisement où j'étais rendu, je demeurais sur le qui-vive. Une fois à califourchon, j'enlevai mon pagne dont je fis un lien pour m'attacher par la taille au tronc du saule. Quant à l'inconfort de cette position, la fatigue me rendait bien incapable de l'apprécier : je sombrai presque immédiatement dans une sorte de sommeil, et je ne me souviens pas d'avoir rêvé.



Au diable les scarabées ! Encore une espèce que je déteste, celle-là. Ils se lèvent bien trop tôt le matin, et on chercherait vainement chez eux le moindre soupçon de bienveillance ou d'humour ! Ils travaillent toute la journée, s'acharnant à des besognes aussi néfastes que celles des fourmis, perpétuellement moroses, et s'il leur arrive de dormir la nuit (mais j'en doute) ce doit être à la façon d'une pendule qui aurait besoin d'être remontée. Oh ! je ne dis pas qu'ils manquent de cervelle. Si c'était le cas, comment sauraient-ils, par exemple, les régions du corps humain que l'on ne peut atteindre pour se gratter ? Car ils le savent, n'ayez crainte ! Je suppose que, dans la nuit des temps, quelque misérable crève-la-faim d'arrière-arrière-grand-père de scarabée a dû mettre la tactique au point et la faire passer de génération en génération jusqu'à sa lointaine descendance. Aujourd'hui encore il s'agit d'un point très précis, situé au sud de vos côtes et au nord de votre postérieur : c'est là où n'importe quel scarabée se portera infailliblement pour gratter, pincer, mordre et choisir un échantillon gratuit de dégustation. Et tout cela,

précisément, quand vous êtes attaché à califourchon sur une grosse branche de saule, ankylosé des pieds à la tête, vos muscles raides protestant contre le réflexe que vous avez de vous gratter l'échine.

Bref, je n'ai pas à remercier celui qui me tira brutalement de mon demi-sommeil ce matin-là, à l'heure où la nuit obscurcit encore le ciel. La moindre caresse des premières lueurs de l'aube aurait suffi. Je ne pouvais que me trémousser et me gratter (ou du moins, essayer de me gratter) et, par la même occasion, essayer de ne pas trop penser aux dangers que je courais, à ma solitude et à mes transes. Ni à Emmia Robson, que je ne reverrais probablement plus jamais. J'étais bon pour attendre que la brume devienne une nappe grisâtre autour et au-dessus de moi, et à travers laquelle il me serait possible de distinguer les branches du saule.

Ce moment vint enfin, mais je savais que le brouillard persisterait encore une bonne partie de la matinée. Je descendis sans bruit parmi les ombres floues d'un monde cotonneux et commençai à gravir la montagne. Je ne voyais qu'à deux ou trois mètres devant moi et il me fallait tabler sur les repères dont je me souvenais spécialement : rochers aux formes bizarres, creux ou bosses du terrain, marques laissées par les écureuils, autant d'indices que j'étais bien le seul à pouvoir utiliser.

Dans cette brume, il ne me fallut toutefois pas plus d'une demiheure pour atteindre ma caverne secrète. Je mourais de faim. Le brouillard s'éclaircissait un peu sous la pénétration d'un soleil encore invisible. Pas question, évidemment, de m'attarder à traquer un gibier quelconque. Je n'avais que le temps de récupérer mes affaires et repartir.

La corne exceptée, mes trésors se montaient à peu de choses. Dix dollars enterrés près de la caverne, auxquels s'ajoutaient cinq grosses pièces serrées dans mon pagne (produit de deux ans d'économies sur les gages que je recevais à l'auberge). Le tout me serait bien utile dès que j'oserais me montrer en un lieu où l'argent comptait. Dans la caverne se trouvaient mes lignes avec leurs hameçons de pur acier, un briquet à silex, une loupe et mon arc en bois de frêne — un modèle court qui ne risquait pas de m'encombrer, mais assez puissant pour abattre un chevreuil. Et les flèches, naturellement : six, dont deux munies de pointes d'acier (mais les autres, qui se terminaient par du cuivre, suffisaient quand même pour le petit gibier). Telles étaient mes richesses. A présent, je pouvais partir.

Un instant, je regrettai mon porte-bonheur. Mais tout en déterrant la corne d'or et le sac à dos qui la protégeait, je me rappelai

le peu d'effet de cet objet la veille au soir. Loin de conjurer le mauvais sort, il avait été bel et bien la cause première de ma fuite précipitée. J'en arrivais même à me demander si tous les prétendus porte-bonheur ne sont pas de vulgaires pièces de pacotille.

Certes, j'avais encore de la religion à l'époque. Je n'étais pas mûr pour de telles idées. Néanmoins, celle-ci s'incrusta en moi un peu plus tard, au moment où, ayant arrimé le sac sur mon dos, je sentais le contact rigide et merveilleux de la corne d'or à travers la grosse toile : une petite poule sauvage apparut soudain entre les fourrés, tout près de la caverne, fort occupée, l'étourdie, à chercher sa provende matinale de vermisseaux. Impossible de manquer une cible à si courte distance. Ma flèche décapita la bestiole fort proprement. J'ai entendu dire que ces volatiles descendent des volailles domestiques retournées jadis à l'état sauvage, durant les années du Grand Chaos. La chose n'a rien d'invraisemblable. Ces poules diffèrent peu des espèces que nous élevons, sinon par leur grosseur moindre et la façon dont elles fuient les lieux habités. Elles sont tout aussi bonnes à manger — meilleures, même, puisqu'elles ne se nourrissent pas de détritus — et n'ont guère plus de cervelle que leurs cousines domestiques. Je ne pouvais songer à faire du feu pour rôtir celle-là, mais je bus son sang, la vidai, enterrai les tripailles dans le trou où j'avais caché la corne d'or, puis mangeai le cœur, le foie et le gésier tels quels. Un vrai coup de chance, comme vous voyez, et aucun des maudits porte-bonheur dont on fait tant de cas n'avait rien à y voir.



Le ruisseau le plus proche surgissait d'une paroi abrupte sur le versant nord-est de la montagne, et sautait de cascade en cascade pour atteindre une région où la curiosité ne m'avait encore jamais poussé. Le courant babillard était rapide, et les rives bordées d'aulnes et de fourrés on ne peut plus contrariants. Autant qu'il m'était possible d'en juger, ce ruisseau filait à travers bois sur quatre ou cinq kilomètres, puis il coupait la seule route que l'on rencontrait au nord-est de Skoar, une route très fréquentée par les marchands et les voyageurs. C'est dire que les patrouilles n'y étaient pas rares, et que je n'allais pas m'y risquer, si près de la ville. En tout cas, elle pouvait me servir de repère. Le nord-est était mon but, la région fabuleuse où se situait le Levannon, et combien de fois m'avait-on répété que là-bas, un jeune gars déluré pouvait signer son engagement à bord d'un des gros vaisseaux de trente tonnes qui font voile

vers le nord ! Ce long passage du Nord, par la Moha, l'Ontare et la Mer de Lorenta, jusqu'aux ports de Nuin, jusqu'à l'océan immense dont les flots, paraît-il, rejoignent la limite extrême de la Terre. Un garçon déluré, oui — et un garçon qui partirait pour longtemps, qui ferait fortune et qui, un jour, s'aventurerait peut-être sur cet Océan, chose que nul n'avait encore osé faire. Voilà le rêve que je caressais depuis des mois et des mois. Maintenant, j'étais en route, quelque part dans la nature. Le grand rêve devenait moins grande réalité.

Car le ruisseau n'offrait qu'un cheminement hérissé de ronces et barré de branches, une sorte de tunnel dont il me fallait pourtant bien m'accommoder, par mesure de précaution contre les chiens. J'avais fourré mes mocassins dans mon sac pour les ménager ; mes pieds nus n'évitaient pas toujours le contact des cailloux.

Comme c'était à prévoir, les hommes feraient fonctionner leurs cervelles dès que les chiens auraient perdu ma trace : ils suivraient le ruisseau avec les limiers en progressant de chaque côté, et si l'on considérait l'exubérance des taillis, on pouvait leur souhaiter bien du plaisir. J'eus même une autre idée à ce sujet : profitant d'une éclaircie où les fourrés faisaient place à de l'herbe et à des roseaux, je gagnai la rive droite et m'éloignai du ruisseau comme si je voulais retourner à Skoar pour m'y constituer prisonnier. Je calculai mon itinéraire de façon à passer tout près d'un grand chêne que j'avais repéré. Cinq cents mètres plus loin je pénétrai dans un fourré où je piétinai consciencieusement le sol, afin de laisser des traces intéressantes. Puis, revenant sur mes pas, j'escaladai le chêne en m'efforçant de ne briser aucune branchette susceptible d'attirer l'œil des policiers. Un seul saut à douze mètres au-dessus du sol (c'était risqué, pour dire vrai) et je pouvais atteindre un gommier voisin. Ce que je fis. Le reste n'offrait pas de difficulté : passant de branche en branche, je regagnai le ruisseau.

J'avais le droit d'espérer que mes poursuivants perdraient un temps appréciable à discuter avant de comprendre — si jamais ils y comprenaient quelque chose. Peut-être verraient-ils en moi un démon ou un suppôt du diable, et iraient-ils chercher un prêtre pour qu'il les aide à déjouer mes œuvres impures ? Si je connais bien cette espèce (et je le crois) les policiers n'aiment pas tellement les régions désertes. Tout de même, je continuai encore un certain temps à patauger dans mon ruisseau. Quand je l'abandonnai ce fut, une fois de plus, par la voie des arbres. J'évoluai ainsi, tant bien que mal, de branche en branche, jusqu'au moment où je rencontrai un

autre chêne qui semblait répondre à mes désirs. Je grimpai aussi haut que je le pouvais sans risquer d'être trop visible de loin ou de près. Puis j'observai le panorama environnant.

Plus trace de brume. Rien que des nuages qui s'effilochaient en direction de l'est, masquant et démasquant sans arrêt le soleil. Un temps qui mettait les nerfs à fleur de peau, une petite bise aigre secouant par moment mon chêne dont les frondaisons faisaient entendre une plainte bruissante.

Je ne m'étais pas trompé au sujet de la route, mais elle se trouvait beaucoup plus près que je ne l'aurais cru. Une balafre rougeâtre tranchait sur le moutonnement du paysage boisé, à environ huit cents mètres. Elle était surtout visible en direction du nord, car vers l'est elle atteignait une croupe derrière laquelle elle disparaissait. De l'argile rouge, qui devait être encore toute gluante après les récentes pluies de printemps. Pas un voyageur, pas un équipage en vue. Toutefois, je perçus des bruits très affaiblis par la distance. Des bruits à peine audibles, dont le caractère insolite me mit néanmoins sur le qui-vive.

Je détournai la tête en fermant les yeux à moitié pour mieux écouter, mais n'appris rien de plus. Puis je m'aperçus que je faisais maintenant face à une autre section de ce qui devait être la même route, immédiatement à droite du chêne et très près de celui-ci. Soixante ou soixante-dix mètres, pas plus. En cet endroit les arbres et les fourrés laissaient davantage d'espace libre, ce qui révélait un court passage offrant un revêtement de cailloux — donc beaucoup moins d'argile rouge qu'ailleurs. Là non plus, je ne voyais âme qui vive. Mais ce calme ne me disait décidément rien de bon, et je me faufilai entre les branches jusqu'au moment où je me trouvai à peu près dissimulé par le tronc.

Quelle que fût leur source, les bruits que j'entendais étaient assez éloignés. Une sorte de murmure qui ne ressemblait pas à celui normalement produit par des voix humaines, et qui obéissait à un certain rythme. Un peu comme ces bourdonnements qui vous emplissent parfois les oreilles. J'essayai de me persuader que c'était le cas, mais le moyen de s'abuser à ce point ? Un simple bourdonnement ne m'aurait pas donné la chair de poule.

Je défis une extrémité de mon pagne que je coupai à l'aide de mon poignard, et utilisai le morceau d'étoffe en guise de turban. C'était un tissu gris foncé. Je n'ai aucun reproche à faire à mes cheveux carotte, mais leur couleur est on ne peut plus gênante quand on désire se confondre avec l'écorce d'un chêne.

Pendant que j'étais ainsi occupé, quelque chose avait fait son apparition sur la route (je veux dire sur la partie la plus éloignée de la route). Un minuscule point animé qui se trouvait maintenant entre moi et le ciel. Même à une telle distance, il est rare que l'on puisse prendre un être humain pour un animal. Néanmoins, c'est tout juste si je pouvais reconnaître qu'il s'agissait bien d'un homme — et d'un homme qui guettait, immobile sous le soleil avec lequel jouaient les nuages. Je pense qu'il devait scruter la route dans ma direction. Le bruit qui m'avait inquiété cessa complètement pendant qu'il restait ainsi sans bouger. Puis je vis la silhouette minuscule lever un bras et l'agiter au-dessus de sa tête, après quoi le bruit lointain recommença.

Ce genre de signal, je crois, les hommes ont dû l'utiliser dès les temps les plus anciens. Il signifie « On peut y aller ! » quand ceux qui l'emploient ont d'excellentes raisons pour ne pas le crier à tous les vents.

2

Il avança. Derrière lui, je ne vis d'abord que quelques-uns de ses compagnons. Ils s'échelonnaient des deux côtés de la route, progressant à longues enjambées comme tous les soldats qui ont l'habitude de couvrir de longues étapes avec un équipement léger. Naturellement, il s'agissait d'éclaireurs de pointe — mais cela, je ne le compris pas du premier coup. Je pensai qu'il s'agissait d'une troupe nombreuse.

Le bruit s'amplifia, et les premiers cavaliers apparurent sur la crête. Piétaille et chevaux : un mélange de sons dont il n'existe pas l'équivalent au monde, que ce soit un défilé en rangs serrés ou un long déplacement au pas de route, comme c'était le cas pour ceux-là. Car il ne s'agissait pas d'une parade chamarrée ! Les casques et autres pièces de bronze étaient ternis, exprès je pense, et pas seulement à cause de la poussière. Les arrivants ne voulaient pas que le métal brillant au soleil pût révéler de loin leur présence.

Ce détail m'amena à considérer qu'ils formaient un détachement de Katskil venant attaquer Skoar, et je fus un long moment tenaillé par la peur et l'incertitude. Car pour moi, bien certainement, la seule conduite honorable était de filer à toutes jambes par la route (n'a-

vais-je pas huit cents mètres d'avance sur eux ?) et d'alerter la ville. Quinze minutes, voire seulement dix, pouvaient tout changer.

Oui... et d'un autre côté, qu'est-ce que Skoar avait jamais fait pour moi ?

Les cavaliers n'étaient qu'un petit nombre, vingt ou trente, je crois. Ils avançaient trop lentement au gré de leurs montures, tenant la bride serrée, tandis que derrière eux apparaissaient les fantassins. Ceux-ci avaient la tunique et le pantalon rouge foncé, la lance courte sur l'épaule, l'arc en bandoulière et l'épée au côté.

Qu'est-ce que Moha m'avait offert jusqu'alors, sinon une place misérable dans la société ? Un être inférieur aux autres hommes, voilà ce à quoi me réduisaient des lois iniques — une manière d'esclave qui aurait peut-être la chance, dans les dix ans à venir, d'économiser la somme requise pour obtenir sa liberté. Et quel privilège, cet affranchissement ! J'aurais le droit de voter en faveur des mêmes lois et des mêmes politiciens.

Et d'autre part, il y avait Emmia. Emmia qui serait livrée à ces soudards, si elle n'était pas massacrée.

J'allais descendre du chêne, quand je vis quelque chose qui fut pour moi comme la caresse d'une brise légère sous un ciel torride : un groupe isolé avançant derrière les fantassins, et l'homme placé au centre brandissant un drapeau dont le blanc, le bleu et l'or se déployaient au-dessus de la troupe en marche.

Les couleurs de Katskil sont le noir et le pourpre. Cela, tout le monde le savait, même moi. C'était donc notre drapeau qui passait, et ces soldats, des compatriotes, ne venaient pas pour attaquer Skoar. Ils allaient défendre la ville. Ainsi, je pouvais rester tout à loisir dans mon chêne, goûter l'ivresse du patriotisme sans rien faire. Je connus un instant de pleine euphorie. Comme lorsqu'on dégringole d'un arbre et qu'on se retrouve à peu près intact.

Je n'entendais absolument pas les éclaireurs de pointe qui approchaient sur la route, mais je compris qu'ils devaient se trouver maintenant assez près de mon chêne. Je descendis de quelques branches, jusqu'au moment où les frondaisons formèrent écran entre la route et moi. Je ne voyais plus rien, sinon un peu de gravier à travers une éclaircie, et je me trouvais fort bien dissimulé par le tronc. Il aurait fallu qu'un soldat eût une vue extraordinairement perçante (et qu'il sût l'endroit exact où regarder) pour distinguer le reflet de mes yeux.

Puis je commençai à entendre les chevaux. Ils étaient très à l'aise sur le revêtement uni de la route. Je me méfiais davantage des

éclaireurs, car ils étaient les seuls susceptibles de lever les yeux de temps en temps vers les arbres. Je n'avais pas grand peur de la troupe qui suivait. J'ai remarqué que les gens regardent rarement en l'air, à moins que leur attention ne soit attirée par un fait précis. Je lorgnai le passage silencieux du premier éclaireur et reculai de façon à être complètement caché par le tronc. Puis, comme le bruit des sabots devenait tout proche, je risquai un nouveau coup d'œil et pus voir le groupe de cavaliers au complet. J'en comptai trente-six.

De beaux chevaux, certes, à la silhouette légère, aux lignes racées, tous noirs, gris ou rouans. Dressés à évoluer sans bruit et avec précision. Aucun hennissement, aucun renâclement. Ils savaient eux aussi que ce n'était pas un carrousel. Ces chevaux-là, Moha les élève dans les plaines de l'ouest et c'est, je crois bien, ce que mon pays natal produit de mieux. Bershar et le Levannon, qui ont également des chevaux renommés, produisent plutôt des races montagnardes, moins élégantes, mais plus solides et plus sûres dans les moments critiques.

Les cavaliers étaient jeunes pour la plupart, équipés de neuf, et comme je ne les distinguais qu'imparfaitement, ils me semblaient avoir tous le même visage. Monture, casque et armes étaient fournis par eux, car la noblesse croirait déchoir si elle ne servait pas dans la cavalerie, avec ses rites et ses traditions. Ces garçons, on le sentait rien qu'à voir leurs épaules cambrées, savaient qu'ils représentaient la fine fleur du pays, et qu'ils tenaient la bonne place. Ils ne pensaient, ne vivaient que pour les chevaux. Presque tous feraient carrière dans l'arme par excellence. Quoi de plus agréable en temps de paix ? Divertissements, privilèges, et l'assurance d'obtenir une riche sinécure quand l'âge ne leur permettrait plus de rester en selle. Beau tableau pour les amateurs du genre martial, certes, mais qui constituait aussi un point faible — le point faible de notre armée. Ces fringants cavaliers n'auraient jamais voulu d'autres montures que celles provenant des plaines de l'ouest, et bon sang ! c'était comme si on avait l'idée d'envoyer une compagnie de fillettes à la bagarre. Ces mignons petits chevaux bichonnés par leurs maîtres, auxquels ils s'attachent trop, ne réagissent qu'en fonction de la fermeté du cavalier. Que celui-ci soit tué ou désarçonné, on voit la fine fleur des haras de Moha piquer une crise comme une femme atteinte du haut mal. Nos chevaux ne tiennent pas le coup. Livrés à eux-mêmes, ils sont capricieux et filent dans toutes les directions.

Ce matin-là, il n'y avait ni gaieté ni désir de bavarder chez les cavaliers. Rien qu'une tension latente, et une promptitude dans les

moindres gestes — à la suite, je pense, d'ordres reçus. La plupart, vu leur âge, n'en étaient certainement qu'à leur première guerre.

On n'aurait pu en dire autant de la piétaille qui suivait. La moyenne d'âge y était plus élevée. Certains soldats, portant cicatrices, montraient ces visages farouches des vétérans rompus aux longues marches, aux rations congrues, aux glapissements des sergents et au fouet qui inculque les principales règles de la discipline. D'autres représentaient le tout-venant en uniforme : anciens esclaves ou déchets racolés dans les rues, et qui avaient acquis çà et là, par la force des choses, un minimum de bon sens. Pas d'aristocrates dans cet amalgame, oh ! non. Cette piétaille était bonne pour la plus sale besogne, et la mort sans gloire. Entre parenthèse, c'est à mon avis un autre point faible de Moha. Des hommes capables de réfléchir par eux-mêmes sont peut-être durs à mener, mais ils gagnent les guerres, dans la mesure où une armée est capable de le faire.

Mon regard se porta au-delà des fantassins pour observer la partie de la route la plus éloignée. Des hommes arrivaient encore, un second détachement monté qui venait d'apparaître sur la crête. Je supposai qu'il s'agissait d'une arrière-garde. En fait, je me trompais, mais je n'eus pas le loisir de cogiter plus longtemps. Au moment où les douze premiers cavaliers de ce nouveau groupe s'engageaient sur l'argile rouge pour descendre la côte, l'enfer se déchaîna contre lui et un clairon lança sa notre aiguë.

***

Le bataillon de Katskil était resté en embuscade jusqu'à ce que la moitié de nos hommes eût passé. Alors seulement il attaqua le centre de cette formation affaiblie parce que trop étirée le long de la route. Une erreur monumentale de notre part. Il eût fallu, évidemment, placer des éclaireurs en flanc-gardes. Un officier ignare avait peut-être estimé que l'ennemi trouverait la forêt trop dense pour s'y hasarder. En tout cas, le piège avait fonctionné. Il fallait maintenant que notre premier détachement revienne sur ses pas afin de prêter main-forte, et il aurait la colline à escalader, sans parler du soleil dans les yeux.

Ceux de Katskil (je vous dirai bientôt comment je l'ai su) étaient restés en embuscade toute la nuit, tapis au plus profond des fourrés. Ils avaient par ailleurs bénéficié d'un service de renseignements fort bien organisé, apprenant la nature et l'effectif de la troupe qui

allait passer — et par quel bout, aux premières heures du jour, ils s'engageraient dans ce goulot d'étranglement.

Car on pouvait le dire : sur presque toute sa longueur, cette satanée route était un beau goulot d'étranglement ! Une route stratégique (suivant le terme employé) mais personne pour avoir l'idée de la dégager de chaque côté en abattant les arbres et en brûlant les fourrés. Une route stratégique conçue, dans la mesure où elle était capable de concevoir quelque chose, par la pensée militaire, cette pensée qui envisage tout, sauf que l'ennemi sait parfois, lui aussi, faire preuve de jugeotte. J'ai entendu des généraux appeler cela « facteur impondérable », ce qui veut dire qu'on ne saurait les critiquer de s'en remettre à la grâce de Dieu.

Katskil commença par expédier une volée de flèches de chaque côté de la route. Perché dans mon arbre, je compris leur tactique dès que je vis des cavaliers vider les étriers, les chevaux s'affoler, foncer dans toutes les directions et semer la confusion à travers tout le détachement. Aucun bruit ne m'était encore parvenu à cause de la distance, sinon l'appel qu'avait lancé le clairon. Il résonnait toujours dans mes oreilles — trois notes brèves suivies d'une longue. Pas un refrain entraînant, mais un véritable cri d'angoisse. Un appel désespéré lancé à ceux qui se trouvaient en avant sur la route.

Et cet appel avait été manifestement entendu par la piétaille qui passait près de mon chêne. A travers les frondaisons, je vis des visages exprimer le désarroi, des visages de gens qui ne voulaient pas comprendre. Une voix glapit : « Regagnons Skoar ! » Paroles auxquelles succéda une vague de jurons, de cris, d'ordres confus qui courut tout le long de la route, à droite et à gauche de l'espace restreint où je pouvais voir quelque chose. Puis le tumulte fut dominé par un organe juvénile venant d'un peu plus loin et qui exprimait le paroxysme de la fureur : « Demi-tour ! On a besoin de nous là-haut ! Allez-vous marcher, fils de chiens ? »

Là-haut ? Oui-da... Mais tout bien considéré, à quoi cela servirait-il ? Là-haut, huit cents mètres derrière eux, des hommes revêtus de tuniques vertes surgissaient en masse des bois, coupaient la route et poussaient le terrible cri de guerre de Katskil dont l'écho strident me parvenait maintenant aussi nettement que l'appel du clairon. On aurait pu croire que la forêt tout entière était devenue une chose vivante, hérissée de glaives, de piques et de javelots, pour se refermer sur les hommes et les chevaux en plein désarroi d'un bout à l'autre de la route. Et l'arrière-garde des fantassins de Moha se déployait sur la crête ! J'eus l'impression que les pauvres lourdauds

arrivaient toujours en ordre serré, comme s'ils allaient au précipice sans rien perdre de leur belle ordonnance.

Au total, cependant, les uniformes verts n'étaient pas tellement nombreux. Je n'en voyais plus surgir des bois (mais, naturellement, je ne parle pas de ce qui pouvait se passer dans le secteur situé entre la crête et moi, là où la masse des arbres me bouchait la vue). Par contre, beaucoup jonchaient déjà le terrain tout autour de l'échauffourée. Les nôtres qui arrivaient étaient peut-être tombés dans le précipice, mais ils acceptaient le combat. Oui, là-haut nous tenions bon.

Près de mon arbre, sur la route, régnaient toujours la panique et l'indécision, avec les cris répétés de « Skoar ! Replions-nous sur Skoar ! »

Le drapeau réapparut, montant vers la crête. Couleurs lointaines, vivantes et superbes. Les hommes qui l'entouraient ne tergiversaient pas, eux. Ils ne gémissaient pas, ne discutaient pas de savoir s'il eût mieux valu se réfugier derrière la palissade de la ville. Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi un pauvre gamin fuyant son pays natal sous le coup de la rancune et de la peur se mettait à frémir et à refouler des larmes d'orgueil rien qu'en voyant le flegme avec lequel la garde du drapeau avait compris où il fallait aller. Oui, j'ai vu ces hommes prendre pied sur la crête, brandissant haut le blanc, le bleu et l'or de Skoar. Des tuniques vertes coururent aussitôt à leur rencontre, et le clairon sonna encore une fois.

Mais près du chêne, sur cette partie de la route d'où les cris et les jurons m'arrivaient... quelle honte ! Je vis un seul homme agir en soldat, un jeune cavalier qui se lança bride abattue dans la bonne direction. Au passage, il frappa du plat de son épée une bouche qui hurlait « Replions-nous ! » Le soudard demeurait là, lèvres écartées, sans un mot, tandis que le cavalier galopait déjà vers la colline. Trois autres l'imitèrent. Trois, pas plus. Et ce fut alors que les fantassins, les soldats de Moha, se mirent à fuir. Ils lâchaient pied avec une lenteur étrange, à pas hésitants, comme des malades ou des somnambules.

Je peux le dire : mon patriotisme agit à ma place, car je n'étais plus en état de raisonner. Je sortis la corne d'or de son sac et là, caché dans les feuillages à douze mètres au-dessus des fuyards, de toutes mes forces, je répétai l'appel qu'avait lancé le clairon. Mieux, je le répétai trois fois, sur une note de plus en plus haute. Puis je regardai.

Oh ! je n'avais rien à craindre. Personne ne levait les yeux vers

le chêne. Le son semblait certainement leur venir de partout, ou peut-être du plus profond d'eux-mêmes. Un son comme celui-là, ils n'en avaient jamais entendu. Finie, la débandade. Ils avaient fait volte-face, et tous regardaient fixement la route. Silence total. Plus un cri. Rien. Je sonnai l'appel une fois encore, sur une note basse, une note qui suppliait, comme si leurs compatriotes aux prises sur la colline leur disaient, sans grandes phrases : « Nous sommes en péril. »

Quand j'entendis la réponse — un long murmure assourdi — on aurait cru que cette piétaille exhalait un seul soupir. Et une voix, celle d'un cavalier, je crois, cria sans colère : « Bien, garçons ! Allons-y pour leur montrer la manœuvre ! »

Les nôtres s'élancèrent. En direction de la colline.



L'histoire vous le dira : il n'y a pas de doute que, ce jour-là, Moha remporta une victoire sans précédents. Moha, oui... à moins que quelqu'un ait joué un rôle décisif dans l'affaire. En tout cas, j'y ai assisté.

Quand j'eus remis la corne au fond de mon sac, je vis que l'héroïque garde du drapeau se trouvait cernée, et qu'elle résistait à de furieuses attaques. Ils étaient douze seulement, sans autres armes que leurs épées et leurs javelots, formant cercle pour protéger le porte-étendard. A mesure que la mort creusait des vides le cercle devenait plus petit — tandis que l'autre, celui des tuniques vertes, resserrait de plus en plus son étreinte. Il me fut bientôt impossible de savoir combien de nos soldats restaient encore debout, ni même de les distinguer nettement. Ce n'étaient plus que de petites silhouettes, avec un reflet intermittent du soleil sur les lames d'acier.

Le centre de cette lutte acharnée s'était déplacé jusqu'à un des bas-côtés de la route, mais je ne voyais plus l'argile rouge, entièrement cachée par l'indescriptible mêlée des uniformes et les corps qui gisaient à présent sur le sol. Plus haut, à peu de distance de la crête, la cavalerie en débandade essayait de retrouver quelque cohésion, mais les soldats de Katskil frappaient à droite, à gauche, partout... J'entendais les chevaux hennir. Quatre ou cinq, la selle vide, foncèrent droit devant eux, en direction des bois.

Cela frisait le désastre. Mais les nôtres, ceux qui, un moment plus tôt, avaient bien failli prendre la fuite, revenaient en force au pas de charge. Je le savais. J'eus même (c'était absurde) une pensée

apitoyée pour les guerriers de Katskil qui ignoraient peut-être encore leur approche. Et puis nos soldats arrivèrent.

La cavalerie en tête, naturellement. A bride abattue, dans un bruit de tonnerre, rompant de toutes parts le cercle vert qui cernait le drapeau, et faisant voler ses éclats comme une roue que l'on brise. Les fantassins ensuite, brandissant épées et javelots. Les javelots sifflèrent, les lames s'abattirent, se relevèrent, s'abattirent encore, mais vu la distance, je ne pouvais qu'imaginer le bruit de l'acier meurtrissant les chairs.

J'ai vu, de mes yeux vu, un soldat en vert qui essayait d'atteindre les taillis, trois des nôtres à ses trousses. Il ne se retourna pas une seule fois pour faire face — je pense qu'il avait perdu ses armes. Un premier javelot l'atteignit dans le dos, et les deux autres guerriers, d'un même geste qui me sembla étrangement délibéré, lui plongèrent chacun leur arme entre les épaules, alors qu'il gisait de tout son long, et peut-être déjà mort. Je regardai ailleurs.

Cet incident devait avoir retenu mon attention plus longtemps que je ne le croyais. Il se peut aussi que j'aie cédé à une faiblesse passagère, que j'aie perdu connaissance sans m'en rendre compte ? Le fait est que quand les images redevinrent nettes devant mes yeux, je vis les hommes de Katskil battre en retraite. Notre drapeau était maintenant au sommet de la colline, ses trois couleurs ondulant dans le vent. L'unité fraîche de cavalerie avait rejoint l'autre, et l'ordre était rétabli. Je distinguai deux cavaliers — les deux capitaines, probablement — qui s'entretenaient un peu à l'écart, près du drapeau. Le soin de traquer les vaincus dans les bois était confié aux seuls fantassins, besogne peu reluisante, digne de ceux qui l'effectuaient. C'était ce « nettoyage » que les deux officiers surveillaient de loin.

Nulle part sur la route je ne vis de silhouettes vertes, sinon celles des morts qui gisaient çà et là. J'ai toujours en mémoire cette pensée qui me vint — que les soldats de Katskil, eux aussi, avaient été braves. Apparemment très inférieurs en nombre, ils n'étaient de toute façon qu'un petit groupe, même s'ils avaient donné l'impression du contraire dans les premières minutes de l'attaque. (J'ai su plus tard qu'ils représentaient un bataillon, mais à effectif très réduit, une compagnie ayant été détachée pour un coup de main de moindre importance sur la frontière, environ quinze kilomètres plus loin : pure folie de la part des généraux de Katskil, mais ce furent les hommes qui la payèrent). Bref, nous tenions la victoire. Ensuite, je vis un des capitaines ôter sa coiffure pour s'essuyer le front, et

secouer ses doigts mouillés de sueur. Puis il fit des gestes que je distinguai mal à cause de la distance. Je compris peu après, en voyant un minuscule nuage gris au-dessus de sa tête. Il avait bourré sa pipe, battu le briquet, et maintenant il fumait en attendant que l'infanterie eût rempli sa mission.

La piétaille avait des ordres stricts (cela aussi, je l'ai appris plus tard, et je le tiens pour vrai, car celui qui me l'a dit n'était pas homme à mentir). Ne faire aucun prisonnier dans les bois, mais rapporter la preuve qu'on n'avait pas traîné en besogne. Tout était bon : une tête, une main, voire une simple phalange. Curieuse occupation, la guerre. Dans la plupart des pays où j'ai séjourné depuis ces événements qui me semblent bien lointains à présent, un militaire victorieux a en général les meilleures chances de se voir offrir une situation politique de premier plan après que l'on a momentanément déposé les armes. En l'occurrence, et pour autant que je sache, le capitaine ou commandant responsable de l'ordre donné pouvait espérer être gouverneur de district. Les humains font de bien curieux personnages — mais cela, je crois qu'on ne m'a pas attendu pour le remarquer. Je vous le donne donc gratis.

Ils ne furent pas longs à revenir, les fantassins. Je crois volontiers qu'ils n'aimaient pas tellement s'aventurer dans ces grands bois où les gens de Katskil avaient une meilleure connaissance des itinéraires et où ils étaient peut-être en train de se regrouper. Mais les preuves rapportées durent satisfaire le capitaine, car piétaille et cavalerie se trouvaient bientôt prêtes à partir. Il y eut un peu de remue-ménage et de va-et-vient, le temps qu'on désigne des porteurs de civières pour les blessés et une escorte pour une poignée d'éclopés en tuniques vertes. Ceux-ci avaient été faits prisonniers sur la route. Ils travailleraient comme esclaves, astreints aux corvées de camp les plus rebutantes, sauf les aristocrates qui pouvaient se trouver dans le lot et dont on tirerait rançon. Si des officiers de Katskil s'étaient trouvés parmi les blessés, on les aurait mis sur civières comme les nôtres. A ce point de vue, Moha passait pour une nation généreuse. Mais je n'en vis aucun. Oui, nous repartions : deux bataillons, à effectif complet avant l'embuscade, et je ne pense pas qu'il s'était écoulé plus de vingt minutes depuis que j'avais vu l'éclaireur solitaire se profiler sur la crête. Une escarmouche, un simple accrochage sans importance...

J'en vins alors à me demander si la guerre elle-même était importante et, dans ce cas, ce qui motivait cette importance. J'ignorais tout de l'origine du conflit, sinon qu'il y avait contestation sur le tra-

cé de notre frontière. D'après les propos, les bavardages entendus naguère dans la salle de l'auberge, j'avais compris que le différend remontait à cinquante ans (un siècle, disaient certains), que ni Moha ni Katskil ne voulaient prendre place à une table, discuter calmement et trouver une solution définitive. C'est pourtant ce qui se fait souvent entre voisins quand on n'est pas d'accord sur l'emplacement d'une barrière ou le partage d'un champ. Mais il n'en est pas de même des nations. Je sais bien qu'elles ne sont pas de simples particuliers et que tous les beaux discours n'y feront rien. Mais enfin, elles sont composées d'individus, de gens comme vous et moi, et l'on dit volontiers que les gens comme vous et moi ont à l'occasion suffisamment de bon sens pour savoir ce qu'ils font, ne serait-ce que de temps en temps. Allez donc y comprendre quelque chose !

Je les entendis passer tout près de moi, sur la route. Je restai caché derrière le tronc de mon arbre. Je ne voulais pas regarder. Des mots, des phrases montaient par intervalles jusqu'à moi. « T'as vu cet enfant de salaud de Kat' que j'ai embroché, le grand avec la barbe ? Par le Christ d'Abraham, faut croire qu'on ne leur apprend pas à se protéger les tripes ! Il comptait trop sur ses longs bras. Je n'ai eu qu'à plonger ! » Orgueil probablement justifié : la voix était aiguë, comme celle d'un homme qui a peur ou qui souffre.

Un autre pleurait et suppliait. Quand je l'entendis du bout de la route, je compris qu'il allait passer avec les éclopés. Cela me suffit, car je ne tenais pas à les voir. L'homme réclamait sa petite sœur. On pouvait bien la lui amener, disait-il. On ne risquait plus rien, puisqu'il n'y avait plus de ces maudits soldats dans les bois. Elle avait neuf ans, sa petite sœur. Elle était facile à reconnaître, avec ses grands yeux et ses longs cheveux châtains qui lui tombaient sur les épaules. La plus jolie petite bonne femme du Bon Dieu ! Il n'allait pas lui livrer des secrets militaires. Il s'en moquait, des secrets militaires ! Tout ce qu'il voulait, c'était voir sa petite sœur, la plus jolie petite bonne femme du Bon Dieu. On pouvait bien l'envoyer chercher. Puis, à deux ou trois reprises il gémit « Ma tête... » et ses paroles devinrent de moins en moins audibles à mesure que la civière s'éloignait. Non, je ne regardai pas. C'était assez d'entendre. « Ma tête... » Une plainte discontinue, qui me parvint une fois encore, beaucoup plus faible et lointaine, dominée par le piétinement sourd des pas sur la route, auquel s'ajoutait un cliquetis d'acier heurté.

J'attendais le silence. Qui ne tarda pas.

3

JE demeurais là, assis, épiant la profondeur du silence revenu. C'était un silence vide. J'avais espéré une sorte de grande paix que je ne ressentais pas.

Si des chiens lancés à mes trousses avaient donné de la voix, je suppose que j'aurais perçu leurs aboiements — même un peu plus tôt, durant la bataille. Une partie de moi-même avait dû rester sur le qui-vive, par instinct de conservation. Mais je n'avais rien entendu. Il me semblait que j'étais délivré de cette hantise des limiers, et peut-être d'autres craintes encore.

A présent, Skoar n'allait plus se soucier d'un petit valet fugitif. Skoar allait fêter le retour d'une armée victorieuse, avec ses rues pleines d'une foule en liesse qui multiplierait les feux de joie, ses églises dont les voûtes répercuteraient la ferveur des hymnes et des actions de grâce, ses discoureurs politiques qui sortiraient de leurs soupentes pour parader, ses tavernes, ses maisons de tolérance qui accueilleraient les vainqueurs jusqu'au matin, ses policiers qui ne seraient pas trop nombreux pour s'occuper des ivrognes, des rixes et des crânes fêlés. Je pouvais donc oublier Skoar.

Il fallait pourtant rester pratique. Le Levannon, ce pays où je voulais arriver, était là-bas, en direction de l'est, à une distance dont je n'avais pas la moindre idée, mais qui représentait certainement des kilomètres et des kilomètres de marche harassante. Aussi, m'efforçant d'être pratique (mon esprit demeurait comme hébété, inexplicablement las, rétif à toute pensée prompte), je scrutai la région qui s'étendait autour de moi — ou plutôt ce que ma position élevée me permettait d'apercevoir. Je cherchais un itinéraire par lequel je pourrais longer la route d'assez loin sans risquer de la rencontrer à l'improviste ou de m'aventurer trop près du lieu du combat, car il était possible qu'on y eût laissé des guetteurs — et je ne parle pas de ces gens de sac et de corde qui rôdent derrière les armées pour détrousser les morts. Il me fallait des repères faciles à retrouver une fois au niveau du sol, mais la forêt était trop dense, son étendue trop monotone : excepté le chêne où je me trouvais perché, aucun grand arbre n'émergeait en sentinelle. Je serais donc obligé de marcher à l'aveuglette en me fiant à mon sens de l'orientation. Je pourrais de temps en temps me rabattre sur la droite, afin de situer la route, mais pas plus, puisque je ne voulais pas la rejoindre. Chemin faisant, dans quelque creux bien dissimulé ou à l'abri des four-

rés, je me risquerais à allumer un tout petit feu pour faire rôtir ma poule, car une volaille crue a de quoi décourager les appétits les plus féroces. Et je repartirais.

Je promenais un dernier regard dans toutes les directions pour mieux me souvenir du paysage, quand je vis quelque chose bouger au loin, sur la route. Un bras qui n'aurait pas dû remuer. Normalement rien ne justifiait l'émotion que je ressentais soudain, à voir un soldat de Katskil (en train de mourir, bien sûr) lever un bras vers le ciel, puis le laisser retomber. Un geste très lent. Un bras qui, à distance, ne semblait pas plus gros qu'une patte de mouche et qui dut se retourner, car j'entrevis un bref éclat brillant quand le soleil effleura un objet de métal — bague ou bracelet, sans doute. Et ce bras retomba. Vraiment, on aurait cru un dormeur dérangé par la lumière au milieu de ses rêves, et qui se protégeait les yeux, peut-être à demi réveillé, avant de retrouver le sommeil.

Non ! me dis-je. Et les pensées défilèrent dans mon esprit. « Même s'il est encore vivant maintenant, il ne le sera plus d'ici que j'aie le temps d'aller jusqu'à lui. » « Mon bon ami, si le soleil te fait mal aux yeux, tu n'as qu'à te retourner. » « C'est un ennemi. Un de ceux qui auraient participé au sac de Skoar (si nous n'avions pas remporté une grande victoire). Il aurait pillé, violé, égorgé des êtres sans défense, incendié des maisons, choisi les plus robustes des survivants pour les emmener comme esclaves... »

Et soudain, je m'aperçus que je m'interrogeais sur la part de vérité et de mensonge qui existe en toutes choses. Il me semblait à présent que ce que j'avais vu ce matin-là ne correspondait pas aux propos guerriers entendus par moi à l'auberge. On parlait volontiers de gloire, de bravoure, de patriotisme, de démocratie, d'honneur national... autant de mots ronflants qui exprimaient une foule de sentiments, mais qui n'avaient aucun sens, pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir. Ces beaux parleurs, que vantent-ils en réalité ? La gloire, la bravoure ? Certes, la garde du drapeau était brave. Braves également, les hommes qui dominèrent leur panique et se lancèrent dans la mêlée quand ma corne les appela. Et braves également, ceux de l'autre parti, qui attaquèrent un adversaire deux fois supérieur en nombre. Mais que valait finalement la gloire pour le blessé couché sur sa civière ? Que valait-elle pour ce dormeur gisant près de la route, qui ne pouvait mettre son visage à l'abri du soleil ?

Et ces civils délirants d'enthousiasme avec leur démocratie, leur honneur national, jusqu'à quel point auraient-ils fait bonne figure sur la route, ce matin-là ?

Il arrivait que des soldats de la garnison s'arrêtent à l'auberge. Jamais je ne les avait entendu prononcer le mot patriotisme.

Je descendis du chêne, et mettant toute mon habileté en œuvre pour ne faire aucun bruit, je me frayai un chemin jusqu'à la section de route la plus proche. J'écartai les broussailles, épiai tout ce qui était en vue, sans découvrir rien de suspect. A ma droite, en direction de Skoar, la route disparaissait derrière un coude. Je vis du crottin de cheval tout frais et des traces rouges là où des blessés avaient saigné. Dans la direction opposée, la route formait une assez longue ligne droite avant d'atteindre un autre tournant vers lequel je partis en courant. Oh ! ce ne fut pas sans me retourner plus d'une fois — et juste avant le coude, je me glissai de nouveau dans les fourrés. Je gagnai ainsi un endroit où, à l'abri des feuilles, je pus observer la route, qui était vide et silencieuse.

Les odeurs mélangées d'homme, de cuir, de cheval et de sang y étaient déjà plus faibles, et comme la végétation était un peu moins dense, les taillis laissaient passer une légère brise de nord-ouest dont le souffle purifiait l'air. Peut-être me suis-je alors demandé où étaient passées la plupart de mes craintes ? Je pris pied sur la route et continuai hardiment.

J'eus l'impression de marcher très longtemps avant que le gravier ait fait place à l'argile rouge. En réalité, la distance était relativement courte : sept à huit cents mètres avec les tournants que dissimulait la masse des arbres. Mes pensées avaient voyagé beaucoup plus loin, depuis l'aube.

Un dernier coude, et le lieu du combat apparut devant moi — le sol piétiné, les chevaux morts gisant çà et là (leur avait-on demandé leur avis, à eux ?) et les autres silhouettes étendues, moins nombreuses que je n'aurais cru. Et je suivis un instant le vol lourd d'un corbeau que mon arrivée dérangeait.



Personne pour me barrer la route, sinon le corbeau, et il fuyait à tire-d'aile. Je passai près d'un homme couché dans le fossé. Son visage regardait le ciel. Il n'exprimait aucune colère. Le devant de sa tunique verte était saturé de sang, très probablement le travail d'un de nos javelots à fer large. Il tenait encore un arc, semblable au mien — le bois plus court, et plus épais. Un arc difficile à tendre, mais très commode quand il s'agit de traverser des taillis. Ses doigts étaient crispés sur l'arme. Elle ne lui avait pourtant guère servi. De

toute façon, je n'allais pas la lui prendre. La mienne me suffisait bien. J'aurais pu m'emparer de deux ou trois bonnes flèches à pointe d'acier que je voyais dans le carquois, mais un sentiment obscur me retint. Peut-être le souvenir d'une histoire entendue à l'auberge dans mon jeune âge, et où il était question de la vengeance des spectres ? Mais je pense qu'il s'agissait plutôt d'autre chose — de la grande douceur exprimée par son visage maintenant qu'il avait oublié tout ce qui avait trait à la vie, à la guerre, à l'obligation de tuer. Je poursuivis mon chemin.

Je songeai que j'aurais peut-être du mal à retrouver l'homme dont le bras m'avait pour ainsi dire appelé, car tandis que je montais vers la crête, tous les morts m'arrêtaient au passage. On aurait cru que chacun avait une supplication à m'adresser, ou qu'il éprouvait le besoin... oui, je dirais le besoin de bavarder un peu. Mais ce n'était sûrement pas le cas — et d'ailleurs, qu'aurais-je bien pu faire ?

En fin de compte, ce fut facile. L'homme gisait dans la position où je l'avais vu de loin, un bras protégeant ses yeux. L'éclat du soleil sur sa main avait été produit par une petite bague ornée d'une pierre rouge — une verroterie sans doute, dont aucun détrousseur ne se serait soucié. Pas d'insignes de grade. Un simple soldat avec une flèche plantée dans le ventre (de celles qui ne tuent pas immédiatement) et une profonde entaille au cou. Cette blessure avait épargné l'artère, mais provoqué une grosse perte de sang, bien que celui-ci ne coulât plus. L'homme était encore chaud. Il avait peut-être fait le mort tant que nos braves passaient et repassaient près de lui, après quoi il avait rendu l'âme pendant que je partais à sa recherche.

La peur m'assaillit de nouveau. Les survivants qui avaient fui n'étaient sans doute pas loin. Ils pouvaient fort bien revenir. Ou un détachement de chez nous pour relever les morts, car on ne laisserait pas les cadavres aux bêtes sauvages, c'était certain. Je me dépêchai donc d'atteindre la crête et commençai à descendre l'autre versant, avec l'intention de rentrer sous bois.

A dix pas devant moi, au bord de la route, une forme grise se tenait immobile, ramassée sur elle-même. La surprise et la curiosité seules me firent m'arrêter. Je marchais avec ma prudence habituelle, ne faisant pas plus de bruit que si je m'étais trouvé en plein bois, et le loup gris, les narines déjà pleines de l'odeur de la chair humaine et du sang, ne m'avait pas entendu. Il était tourné en partie dans la direction opposée, intéressé par quelque chose qui devait se trou-

ver au milieu des fourrés.. Je regardai attentivement et découvris ce qu'il guettait.

Un ruisseau minuscule sortait de la forêt sur ma droite et, après avoir traversé les broussailles, se jetait dans le fossé qui longeait la route. Ce mince filet d'eau, un homme cherchait à l'atteindre en se traînant péniblement. Un soldat de Katskil. Il tenait son casque par la jugulaire. Un enfant, pas beaucoup plus vieux que moi, dix-sept ans peut-être, avec un visage maigre et basané. Il s'était probablement caché dans un fourré où les nôtres n'avaient pu le découvrir. Maintenant que le silence régnait, il se hasardait à sortir, poussé par la soif, progressant tant bien que mal sur les coudes et sur un genou. Un seul genou, car son autre jambe était ouverte depuis la hanche. En outre, je distinguai une flèche brisée dont la tige faisait saillie entre les côtes.

Toutes ses forces tendues vers l'eau, il ignora mon approche. En revanche, je le vis se raidir quand il aperçut le loup. L'animal hésitait, avec ce mélange de crainte et de cruauté propre à la race. Un loup noir aurait été plus expéditif. Le blessé se redressa légèrement sur son coude gauche, tandis qu'il faisait glisser son casque jusqu'à sa main droite. C'était sa seule arme. Les autres, je pense, devaient se trouver quelque part dans les fourrés. Ses traits étaient crispés et un filet de sueur coulait le long de sa joue.

Le bruit presque imperceptible que je fis en bandant mon arc alerta immédiatement le loup qui se retourna d'un bond. Ne voyant pas de meilleure cible, je lui décochai la flèche en plein poitrail. Il se cabra, courut quelques mètres et tomba mort. Le blessé n'avait pas fait un geste. A présent il m'observait sans montrer la moindre expression — ni colère ni espoir.

— « Je vais te chercher de l'eau, » lui dis-je.

Il m'abandonna son casque, non sans faire entendre un petit bruit de gorge qui était peut-être une protestation ou un acquiescement, je ne sais. Il semblait surtout décontenancé par mon attitude. Il fronça les sourcils, mais ce n'était pas de la colère.

J'allai remplir le casque au ruisseau et le lui rapportai. Dans la position incommode où il se trouvait, moitié gisant, moitié arc-bouté sur un bras, il ne pouvait guère faire usage de ses mains pour boire — et la flèche enfoncée dans son flanc me faisait hésiter à le soulever. Je lui dis que j'allais essayer. Il opina d'un signe de tête et serra les mâchoires, mais la pression de mon bras sous ses épaules lui arracha une grimace et une plainte telles que je préférai renoncer. Je le laissai doucement retomber en arrière. Je pris de l'eau dans le

creux de ma main et l'approchai de sa bouche. Il l'avala, mais la rendit presque aussitôt avec un hoquet convulsif qui amena un peu de sang sur ses lèvres. La flèche avait dû perforer l'estomac. Il essuya le sang et voulut me dire quelque chose. Je crois que ce fut « Merci. »

Je défis le morceau de toile que j'avais noué sur ma tête pour dissimuler mes cheveux et entrepris de bander sa hanche ouverte. Il me laissa faire, me regardant d'un œil lucide, avec une expression où il y avait peut-être à présent moins de surprise et plus d'indifférence. La toile n'était pas assez longue. Je ne pus la nouer comme je voulais. Bientôt j'entendis le blessé articuler : « Ça ira comme ça, va. »

— « Tu as mal ? »

— « Pas trop. C'est comme si j'étais engourdi. Ça vient de Moha, tout ce chaume qu'on t'a mis sur la tête ? »

Ils ont de drôles d'images, à Katskil. J'en avais déjà entendu pas mal, dans la salle d'auberge, quand j'aidais à servir les voyageurs avant que les faucons de guerre raniment les vieilles querelles en attisant cette flamme du patriotisme qui détruit les amitiés formées.

— « Je n'ai pas de pays, » répondis-je.

— « Pas de pays ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu n'étais pas des nôtres, mon gars. Je connais par cœur toutes les têtes du bataillon. »

— « Je suis seul. Je m'en allais. »

— « Vrai ? Eh bien, c'est justement... » Je me souviens que sa voix faiblit. Puis il reprit : « C'est justement ce que j'ai toujours eu envie de faire. »

— « Toi aussi ? »

— « Oui. » Il me regardait maintenant d'une autre façon. C'était peut-être de l'amitié, mais je n'en suis pas sûr. Je sentis le besoin qu'il avait de parler. « A ce sujet, tu sais, mon père n'était pas d'avis que je m'engage. Ça ne rimait à rien, disait-il. Possible qu'il avait raison, après tout... Toi, tu as eu cette saleté de loup gris en beauté. Jamais je n'ai vu une flèche si bien décochée. »

— « J'ai passé pas mal de temps dans les bois. »

— « Pas de pays. Il a bien fallu tout de même que tu naisses quelque part, petit. A Moha... hein ? »

— « Oh... oui, si on veut. »

— « Et qu'est-ce qu'on dit de nous, à Moha ? »

— « A propos de la guerre ? »

— « Ecoute une bonne chose, petit. Tout ça ne vaut pas chipette. C'est le hasard, comme aux dés. » Il voulait parler, malgré l'effort

que cela lui coûtait. « Beau pays, par ici. On est resté toute la nuit dans les bois avec notre sacré fourbi. Trois compagnies, et vous, vous aviez deux bataillons. Avec une compagnie de plus, on vous possédait. Ça encore, c'est comme aux dés, petit... Toute une nuit à vous attendre, et un sacré brouillard qui ne nous laissait pas un poil de sec. »

— « A les attendre, » rectifiai-je. « Je n'ai rien à voir avec ceux de l'armée. »

— « C'est vrai... Pas de pays. Tu t'en allais. Ça me fait plaisir, petit... Tiens, écoute un peu le genre de commandant qu'ils ont pour mener leurs bataillons. « Pas de prisonniers, » disait-il. « Rapportez seulement des preuves. » J'étais là, dans ces fourrés, quand il a donné l'ordre. « Tout est bon, » qu'il a ajouté, et si tu l'avais vu se redresser jusqu'à Nuber ! « Tout est bon, mais une tête pèse lourd. Une main suffira. » Il disait cela, oui. »

— « Et avant, tu m'as dit que tu voulais t'en aller ? »

— « Oui. Des idées de gosse. Peut-être que toi, tu réussiras. »

— « Et si tu pouvais venir avec moi ? Nous irions jusqu'au Levannon, c'est là où je veux aller. Plus loin, même. On pourrait... »

— « Tu parles sérieusement ? » Je compris qu'il y pensait soudain pour de bon, malgré la flèche plantée entre ses côtes, et qu'il en éprouvait de la joie, qu'il voyait les choses comme je les voyais moi-même : les horizons nouveaux, l'amitié, d'autres pays...

— « Tu n'as rien à craindre, tu sais, » repris-je.

— « Non, bien sûr. » Il me dit cela d'une voix apaisée, presque gaie — et c'est le souvenir le plus net, le plus clair que je garde de mon aventure. Le souvenir de cette flambée d'intérêt partagé, car je ne trouve pas d'autre mot. Je n'ai jamais su son nom, mais il aurait pu être mon frère. Nous l'avons bien senti, tous les deux, dans les minutes qui s'écoulèrent avant l'instant où il me fallut, très doucement, le laisser retomber parmi les broussailles.

Traduit par René Lathière.
Titre original : A war of no consequence.

RANDALL GARRETT

Le mustang

Le gosse n'était pourtant pas un cavalier émérite. Mais il y avait quelque chose dans cet alezan aux yeux bleu saphir... quelque chose qui, inexplicablement, lui faisait donner le meilleur de lui-même.

BEAU ? Oui, par l'enfer, il était beau !

Avez-vous jamais vu l'un de ces alezans dorés ? Splendides, hein ? Eh bien, ce mustang avait la robe entièrement dorée — et même presque blonde, pourrait-on dire.

A quoi veux-je en venir ?

Le gosse ? Eh bien, oui, le gosse. Il y a une douzaine d'hommes et plus au Turkey Track Bar, qui sont tout prêts à en jurer. Sans doute était-il encore à peine sevré, et pourtant nous l'avons tous vu faire ce dont aucun de nous n'était capable.

Je vois. Vous pensez que le gosse est une mauviette. C'est votre droit. Au Turkey Track Bar, nous avions exactement la même opinion. Mais permettez-moi de vous dire une chose : ça ne prouve rien. Ni dans un sens ni dans l'autre.

Parfaitement ; je défie quiconque de me prouver le contraire. Hé ! là, Sam ! N'emporte pas la bouteille ; nous sommes assez grands, Morty et moi, pour nous servir. Merci.

A propos, où en étais-je ? Ah ! oui.

C'était le gosse qui avait découvert le mustang le premier. Faut vous dire que je suis contremaître chez Tad Jenkins au Turkey Track Bar depuis une bonne douzaine d'années, et de ce côté rien à dire. La paye est bonne et il me laisse faire mon travail sans être perpétuellement sur mon dos, comme le font certains patrons. Tad est un vieux dur-à-cuire. Je ne lui connais qu'une faiblesse : la façon qu'il a de gâter son gamin. Aussi quand j'ai vu revenir le moutard, après une journée entière passée à dos de cheval, et tout émoustillé à la pensée de ce mustang doré qu'il avait aperçu

au milieu du troupeau, j'ai compris que nous n'avions pas fini d'en voir de vertes et de pas mûres.

Maintenant, entendons-nous bien. J'aime Tad junior, et les autres gars aussi, mais ce n'est pas exactement ce qu'on pourrait appeler un dur, vous voyez ce que je veux dire. Il passe la plus grande partie de son temps plongé dans les bouquins, et pour ce qui est du ranch, il s'en moque comme d'une guigne.

Bon sang, à dix-sept ans, il y avait déjà deux bonnes années que je travaillais sans avoir de comptes à rendre à personne, et lorsqu'en 42 je me suis engagé dans les Marines, je n'avais pas encore dix-huit ans. Mais là n'est pas la question.

Donc, le gosse rentre un soir tout émoustillé, comme je l'ai déjà dit, par ce cheval qu'il avait aperçu. Il est revenu au ranch comme s'il avait une tornade à ses trousses, ce qui n'est pas mal, vu l'antique rossinante que son vieux lui avait donnée. C'est une vieille jument baie ; douce comme un agneau et apparemment à peu près du même âge que le gosse. Le galopin aime les bêtes douces — ce n'est pas exactement ce qu'on pourrait appeler un dresseur de chevaux sauvages.

Il s'approche du bâtiment, met pied à terre et s'élance à l'intérieur en appelant son père de toute la force de ses poumons. Au premier abord, on aurait pu croire qu'il était arrivé un accident, mais le clampin avait le visage fendu jusqu'aux oreilles par un sourire heureux, si bien que je revins à mes oignons.

Un quart d'heure, vingt minutes plus tard, le vieux met le nez dehors et s'approche du corral où j'étais en train de graisser quelques brides.

— « Frank, » qu'il dit, « aurais-tu jeté un coup d'œil sur les mustangs, au cours des derniers jours ? »

— « Je les surveille, » j'ai dit, « je sais parfaitement où ils se trouvent. »

Il hoche paisiblement la tête. S'il conserve ce troupeau de mustangs, c'est simplement parce que son propre père élevait des chevaux. De temps à autre, nous en choisissons quelques-uns pour les présenter dans les rodéos, et lorsque vient le moment de réduire le troupeau, nous abattons les plus vieux dont nous vendons les carcasses aux marchands de pâtées pour chiens, mais la viande de cheval n'a plus la même valeur qu'il y a vingt ou trente ans si bien que le rendement ne vaut pas les frais d'une surveillance régulière.

— « Tu n'aurais pas remarqué la présence dans le troupeau d'un grand étalon alezan, Frank ? » demande le vieux.

Je réfléchis une minute et je dois avouer que je n'avais rien vu de semblable. « Ce sont en majorité des bruns, des gris et des bais, » je dis. « Bien entendu, certains ont pu m'échapper. Il me suffit, j'imagine, de connaître leur emplacement et leur nombre approximatif. Si nous avons besoin d'autres renseignements, nous saurons où les trouver. »

— « Tu as raison, » il dit, « mais le jeune Tad passait près de Smoky Bend, lorsqu'il a vu ce mustang. Seulement, aussi loin que remontent mes souvenirs, je n'ai jamais vu d'alezan dans ce troupeau. Il s'agirait alors d'une bête échappée qui se serait jointe à mon troupeau. »

— « Un étalon ? »

— « Eh bien, le jeune Tad semblait le penser, » dit le vieux, « mais il n'a guère pu l'approcher, c'est pourquoi il n'est pas tellement affirmatif. » Là-dessus il tourne les yeux vers le ciel comme pour interroger le temps, ce qui n'était pas le cas. « Mais Tad a une autre idée. Selon lui, avec toutes ces explosions expérimentales de bombes qui ont lieu dans les parages, il est possible que nous soyons en présence d'une mutation. »

Tu ne sais pas ce que c'est qu'une mutation ? Eh bien, mon vieux Mort, d'après moi, un mutant est un animal qui ne ressemble pas exactement à ses congénères — une sorte de monstre, si l'on veut. Ce sont les radiations consécutives aux bombes qui en seraient la cause.

« Quoi qu'il en soit, » poursuit le vieux, « Tad prétend que le mustang en question est différent des autres. » Et tournant les yeux vers les collines : « Si tu rassemblais quelques-uns des gars, Frank, nous pourrions y aller pour nous rendre compte par nous-mêmes. »

C'est à ce moment que j'ai compris de quoi il était question. Le gosse s'était mis dans la tête qu'il désirait ce cheval et le vieux allait le lui donner. Ce n'était pas mes oignons — ça ne me coûte pas plus de capturer un cheval pour le gosse que pour le rodéo. Au fond, j'étais bien aise de voir le gosse aux prises avec un mustang sauvage. Le spectacle vaudrait peut-être le coup d'œil.

Donc, en compagnie de quelques-uns des gars, nous sellons nos chevaux et nous voilà partis avec le gosse et le vieux à la recherche du cheval doré.

Laisse-moi te dire, Morty, que cette damnée bestiole nous a donné du fil à retordre. Elle était timide comme une jeune épousée et bigrement plus rapide sur ses jambes.

Nous avons trouvé le troupeau non loin de Smoky Bend et nous avons fait halte à cinq cents mètres de là pour l'examiner. Nous nous trouvions sur la petite éminence qui se dresse immédiatement au nord de la rivière, d'où nous dominions les mustangs, ce qui nous permettait d'apercevoir la plupart des bêtes.

Bien entendu, nous avons repéré aussitôt l'alezan. Il était impossible de ne pas le remarquer. Le vieux a saisi ses jumelles et l'a examiné pendant un bon bout de temps, puis il me les a passées.

Eh bien, mon vieux, jamais je n'avais vu un pareil cheval. Je comprenais maintenant ce que voulait dire le gosse en disant qu'il était différent. Sa robe tout entière était d'un blond doré, sauf une tache noire sur le front et ses sabots noirs. Il n'y avait pas seulement la couleur — le cou et la tête étaient un tantinet trop longs pour paraître naturels chez un cheval, et son poitrail était aussi large que celui d'un percheron. Il y avait un autre détail bizarre que je n'ai remarqué qu'au bout d'un certain temps.

Je ne sais si tu vas me croire, Mort, mais les yeux de ce mustang étaient aussi bleus que le saphir ! Parfaitement, mon vieux, d'un bleu aussi joli que tu puisses le souhaiter.

Oh ! tu l'avais entendu dire ?

Donc, je rends ses jumelles au vieux. « Jolis yeux ! » je dis.

— « Et comment ! » il dit en me jetant un regard particulier. « Extraordinaires ! »

Nous savions maintenant l'un et l'autre que ce cheval ne s'était échappé d'aucun troupeau pour devenir sauvage. Si quelqu'un avait été en possession d'un cheval blonc aux yeux bleus, nous l'aurions su, et le propriétaire n'aurait pas manqué de promettre une récompense à qui ramènerait son phénomène, tu peux m'en croire.

Le vieux l'examine un instant de plus à travers ses jumelles.

« Allons-y, les gars, il s'agit de ramener cette beauté blonde au corral. Et montrez-vous adroits. Si cette bête se casse une jambe par la faute de l'un d'entre vous, c'est à lui que je ferai sauter la cervelle et non à l'animal. »

Nous nous engageons donc sur la pente à allure modérée, pour ne pas effrayer le troupeau. Le gosse était demeuré sur l'éminence pour surveiller l'action.

Eh bien, mon vieux, tu peux me croire, il était plus difficile de

prendre cet animal qu'un pain de savon dans une baignoire. Nous avons tenté de le cerner en manœuvrant doucement, mais il fut le premier à comprendre ce que nous manigancions et c'est lui qui a donné l'éveil aux autres. Ou plutôt elle...

Elle ?

Oui, bien sûr, j'ai dit « elle ». Le gosse pensait qu'il s'agissait d'un étalon, comme nous tous d'ailleurs, jusqu'au moment où nous avons été suffisamment près. Nous nous trompions : nous avions devant nous la plus grande, la plus robuste jument qu'on ait jamais vue.

Et comme elle courait ! Jamais nous n'aurions pu nous approcher d'elle si elle ne nous avait pas attendus. Au dernier moment, elle détalait comme l'éclair et laissait nos montures si loin derrière que nous comprîmes aussitôt qu'il fallait trouver un autre moyen.

Le malheur, en l'occurrence, c'est que la bête était rusée. Elle se rendait parfaitement compte que nous ne lui voulions pas de mal, si bien que nous n'arrivions pas à l'effrayer. Elle pouvait aussi bien marcher droit sur nous que prendre la fuite, et elle nous filait entre les doigts comme du verre bien beurré. Et la satanée créature ne s'écartait jamais bien loin. Elle se contentait de décrire un cercle en se maintenant hors de portée.

Bientôt le reste du troupeau fut si bien affolé qu'il s'enfuit du côté de Barton Creek, mais la jument ne le suivit pas. Cela l'amusait sans doute de narguer les pauvres sots qui s'efforçaient de la capturer.

Finalement nous finîmes par la cerner et nous nous mîmes en devoir de rétrécir le cercle. Cette fois, nous pensions bien la tenir, mais elle attendit que nous fussions tout près, broutant l'herbe le plus tranquillement du monde, et au moment où nous allions la toucher, elle s'élança d'un bond entre le vieux et moi, galopant ventre à terre vers l'éminence où le gosse avait pris position.

Le croiras-tu, ce satané gosse tenait son lasso tout prêt. La jument accourait vers lui, au grand galop, et lui, il l'attendait de pied ferme, le lasso à la main.

— « Non ! » beuglait le vieux. « Si tu l'encordes à cette vitesse, tu vas lui casser une patte ! »

Mais le stupide galopin ne l'entendait même pas — tellement il était absorbé par la jument.

Et lorsqu'elle se trouve à portée, il lui lance la boucle autour du cou.

Pareille manœuvre eût tué tout autre cheval. Pas notre blonde jument. Elle freine des quatre sabots, dérape sur quelques centimètres et s'immobilise comme si elle avait disposé de freins aérodynamiques. C'est à peine si le nœud s'était resserré sur son encolure. Après quoi, elle demeure sur place, douce et paisible, tandis que nous nous rapprochons.

Le vieux essaya bien d'infliger une semonce au gosse pour avoir eu recours au lasso, mais il ne put pas dire grand-chose. Cette jument nous avait tous ridiculisés, tandis que le gosse l'avait capturée sans bavures, par conséquent le vieux n'avait rien de mieux à faire que de passer l'éponge.

Nous ramenâmes la bête au ranch et l'enfermâmes dans le corral, et le vieux donna l'ordre de la dresser pour en faire une bête de selle.

Trois jours plus tard, il ne restait plus dans le ranch un seul homme qui ne fût couvert de plaies et de bosses. Jake Moffat avait un bras cassé, Ed Lowey une épaule démise, et moi-même une cheville foulée. Pas un membre de l'équipe n'était resté en selle sur cette jument plus de trente secondes.

Le gosse voulait essayer à son tour — il était le seul à pouvoir l'approcher d'assez près pour la seller. Mais le vieux répondit non d'un ton sans réplique.

Puis, un beau matin, nous entendons un vacarme dans le corral. Je claudique sur ma jambe valide aussi vite que je peux, et les autres gars à ma suite, dans la mesure où leurs infirmités temporaires le leur permettent.

Et que voyons-nous ? Le gosse chevauchant la jument alezane dorée, qui rue et gambade à perdre haleine. Mais il tient bon, si bien qu'elle finit par se calmer et trotter le plus docilement du monde. Rien de comparable, affirmaient quelques gars, avec les cabrioles auxquelles elle s'était livrée lorsqu'ils l'avaient eux-mêmes montée, mais j'ai l'impression que c'était la jalousie qui les faisait parler.

Bien entendu, lorsque le vieux apprend la chose, il fait au gosse une sérénade à tout casser et lui reproche vertement sa désobéissance, mais une fois encore, il manque d'arguments. Au fond, il est très fier du gosse et ne peut s'empêcher de le montrer.

Le soir même, un groupe de gars décide d'emmener le gosse

à la ville et de lui donner du bon temps. Ils estiment que l'occasion vaut bien une petite réjouissance.

Oh ! tu y étais, Morty ? Oui, ils l'ont donc emmené. Sam sait parfaitement que le moutard n'a pas encore l'âge de boire, mais il feint l'ignorance.

Le gosse a laissé entendre qu'il a perdu quelques dollars aux cartes. Paraît qu'il n'était pas en veine ce soir-là.

Où sont-ils allés ensuite, Mort ? Je pense qu'ils ont mis la ville à feu et à sang. Je suppose que Mabel et les filles ont été bien contentes de les voir, hein ?

Oui, je sais qu'il a proféré pas mal de vantardises à propos de sa jument dorée. C'est pourquoi il a décidé de venir l'exhiber en ville le lendemain — histoire de la faire valoir un peu.

Que s'est-il passé ensuite ? Cette nuit passée en ville ne lui avait guère fait de bien, je suppose, car il ne fut pas plus tôt en selle que la mâtine fit un bond dans les airs et que le gosse fit connaissance avec le plancher des vaches. Il avait été assommé sur le coup — la clavicule brisée, le bras gauche cassé, il demeura une semaine sous l'effet de la commotion.

La jument franchit la barrière du corral comme un avion à réaction et prit la clé des champs. Depuis, nous ne l'avons jamais revue.

Avait-elle subi une mutation ? C'est probable. Le gosse prétend que la tache qu'elle portait sur le front était en réalité un embryon de corne, et qui a jamais entendu parler d'un cheval avec une corne sur le front ?

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Mustang.

FRITZ LEIBER

Le Héros

Où Fritz Leiber, en un raccourci de quelques pages, parvient à raconter une épopée, à exprimer une signification poétique, à évoquer une allégorie.

LE Héros était debout, immobile, sur la plaine grise parsemée de rares galets gris et de maigres touffes d'herbes épineuses d'un gris vert, et il venait affronter le Mur.

Sur le bras gauche du Héros, un Aigle d'Or, qui aurait fait plier n'importe quel autre bras et que le Héros avait capturé et apprivoisé après avoir escaladé les montagnes jusqu'au ciel pour l'aller chercher, enfonçait profondément les serres de sa patte droite dans le poignet ganté. Dans les serres de sa patte gauche, l'aigle retenait l'extrémité d'un fil d'or tressé, plus solide que la plus solide des cordes, car il était fait des blondes chevelures des vampires et des lamies, et il était si long que ses plis multiples formaient un mamelon aux courbes douces aux pieds du Héros.

A droite du Héros, se trouvait un Taureau d'Airain qui lui arrivait à l'épaule, et que le Héros avait plié à sa volonté après avoir traversé des plaines caillouteuses aux horizons sans limites pour le défier. Le front d'airain du taureau était semblable à la proue d'un vaisseau et de transparentes flammes vertes jaillissaient de ses narines, tandis que le sol tremblait au rythme régulier de son cœur.

Sur le dos du Héros, se trouvait une grande Corne d'Argent, taillée dans l'unique dent venimeuse d'un dragon que le Héros avait fait sortir de son antre et avait tué, après être descendu dans cet abîme sans fond qu'on appelle Nadir.

Le Mur était semblable à l'hémisphère de la nuit mordant sans peur dans l'hémisphère du jour, sans qu'on puisse voir un atome de crépuscule entre les deux. Dans le Mur, était sertie une immense porte close encore plus noire que lui. Le Mur s'élançait verticalement jusqu'aux nuages légers, et son sommet était comme déchi-

queté par des créneaux irréguliers qui d'en bas paraissaient plus petits encore que des dents de scie. Et le Héros savait que, derrière le Mur, se trouvaient toute la puissance, toutes les richesses et toutes les délices du monde.

L'Aigle d'Or agita à grand bruit ses ailes étincelantes, et son cri éclatant comme mille trompettes alla porter son défi au Mur ; et le Taureau d'Airain poussa un mugissement qui domina les battements de son propre cœur ; et la Corne d'Argent se mit à vibrer de tout son désir de jouer.

Le Mur ne fit aucune réponse. Aucune ouverture, si petite fût-elle, n'apparut sur l'impénétrable noirceur pour permettre à un œil de regarder, et aucune tête ne s'y montra, pas même celle d'un moucheron.

Le Héros leva son bras gauche qui supportait le poids énorme de l'Aigle, et, entraînant le fil d'or, l'oiseau s'éleva en un grand battement d'ailes, décrivant une étroite spirale, tandis que les grains de sable gris tourbillonnaient comme balayés par un géant.

Le Héros attendit que l'oiseau d'or ne fût plus à ses yeux qu'une gemme ailée, alors il frappa d'un grand coup de sa main le vaste dos du Taureau d'Airain et désigna du doigt la porte dans le Mur. L'animal gratta délicatement de son sabot le sable gris puis abaissa la proue de son front. Des flammes vertes d'un mètre de long et droites comme des épées jaillirent de ses naseaux, alors il s'ébranla vers la porte, lentement tout d'abord puis de plus en plus vite, et le martèlement de ses sabots fit trembler le sol comme si un tremblement de terre fût sorti de la profonde tanière où il était tapi pour remonter furieusement jusqu'à la surface de la terre.

Le Héros, ses pieds fermement plantés dans le sol mouvant, détacha de son dos la Corne d'Argent et, mettant la pointe empoisonnée contre ses lèvres, se mit à souffler. Le son qui en sortit était semblable au cri de l'Aigle et au mugissement du Taureau tout ensemble, et ses terribles vibrations vinrent infester le Mur ; des ondes noires le parcoururent et il se gonfla comme une sombre vague prête à déferler. Le Héros exultait dans son cœur.

Mais les ondes s'en revinrent comme reflétées par de lointains miroirs, et frappèrent ensemble la Corne d'Argent qui les avait engendrées. La Corne frappa les lèvres du Héros de toute la force insupportable de ses vibrations multipliées et, soudain, éclata en une poussière d'argent qui s'éparpilla sur la terre.

Il y eut un double coup de tonnerre deux fois répercuté par le

sol quand le Taureau d'Airain s'écrasa la tête contre la porte et tomba mort devant elle.

Et il y eut un autre coup de tonnerre quand l'Aigle d'Or, pris dans les rêts du fil d'or qu'il avait entraîné avec lui, vint tomber droit sur un rocher gris, comme une flèche d'or qu'eût tirée l'arc d'un démon du ciel, et ne bougea plus.

Très vite, le silence revint et le Mur reprit sa forme première.

Le Héros tomba sur les genoux et courba la tête et les épaules. Et son esprit se courbait devant le Mur pour l'adorer presque aussi bas que se courbait son corps. Le silence rassemblé était chargé de terreur, mais, en cet instant d'incertitude, il sentit une caresse légère comme celle d'une plume, sur son petit doigt gauche.

Il jeta un coup d'œil. C'était une minuscule araignée ; elle était blottie dans un touffe d'herbe et lui touchait le doigt de sa patte.

Le Héros avait dompté des taureaux et tué des dragons, mais il avait peur des araignées. Pourtant, tel était son désespoir qu'il ne ressentit aucune crainte. Aussi supporta-t-il le contact du monstre microscopique et le regard fixe de ses yeux qui, comme huit têtes d'épingles brillantes, émaillaient sa minuscule tête d'or.

Il y eut un bruissement léger et le sable se creusa en entonnoir non loin de la touffe d'herbe, et d'un tout petit trou au centre, sortit le museau tremblant et aveugle d'une taupe qui s'approcha du Héros ; sa fourrure flamboyait comme de l'airain.

En même temps, sous la main droite du Héros, le sable d'argent gris remua imperceptiblement, et il en prit une pincée dans ses doigts.

Puis, d'une toute petite voix haut perchée semblable au crissement de ses mandibules d'or, l'Araignée dit : « Moi, je ferai monter un fil jusqu'au sommet du Mur. »

— « Moi, je creuserai sous le Mur, » dit la taupe d'une voix spectrale.

Et, comme si un vent impalpable l'avait agité, le sable chanta doucement sous les doigts du Héros : « Moi, je ferai tomber le Mur. »

Avec le plus de délicatesse possible, pour ne pas effrayer ses nouveaux alliés, le Héros leva la tête vers le sommet du Mur, et un sourire détendit ses lèvres.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Success.

chronique littéraire

Rider Haggard
ou le poisson et les étoiles
par Francis Lacassin

Les éditions Jean-Jacques Pauvert annoncent le lancement d'une collection dédiée à l'aventure : « Les Indes Noires », qu'inaugurera *She,* ce chef-d'œuvre de Rider Haggard. Francis Lacassin, président du Club des Bandes Dessinées, spécialiste de la littérature d'aventure, nous donne ici un résumé de l'introduction qu'il a écrite pour ce livre.

Avec l'aide d'Ursula Andress, le film **She,** tiré du roman de même titre de Rider Haggard, vient à point pour tirer de l'oubli un auteur dont on chercherait vainement le nom dans l'une ou l'autre des anthologies consacrées à la littérature fantastique. (1)

Sans doute faut-il en chercher l'explication dans une opinion de Henry Miller : « **Rider Haggard est un de ces écrivains d'imagination qui se sont incontestablement abreuvés à bien des sources. Nous le considérons maintenant comme un auteur de livres d'enfants et nous laissons son nom sombrer dans l'oubli. Peut-être le jour où nos explorateurs et chercheurs scientifiques tomberont sur les vérités que son imagination avait déjà révélées, peut-être alors reconnaîtrons-nous la véritable stature d'un pareil écrivain.** » (2)

Voici le grand mot lâché : Rider Haggard est un auteur pour enfants puisqu'il a écrit des livres d'aventures. Nul ne l'ignore, en France comme dans bien d'autres pays, la littérature d'action ou « d'imagination », les bandes dessinées — et il n'y a pas si longtemps le cinéma et la S. F. — sont des jouets destinés à faire tenir les enfants sages. Mieux ne vaut point trop s'en plaindre : les enfants ont sauvé plus d'un chef-d'œuvre du naufrage. Sans eux **Robinson Crusoe** serait retourné dans son île. Aurions-nous connu **Dr Jekyll et Mr. Hyde** si Stevenson n'avait d'abord écrit **L'île au trésor** ? Sartre serait sans doute incapable de citer deux titres de romans fantastiques ou d'aventures parus ces dernières années, mais il suffit de lire son livre **Les mots** pour mesurer l'émotion avec laquelle il se souvient de Nick Carter, Nat Pinkerton, Buffalo Bill, ces brochures à cinq sous, aux couleurs criardes, dont l'éditeur Eichler innondait la France entre 1906 et 1914.

Circonstance aggravante pour Rider Haggard, son fantastique tire souvent vers le merveilleux, ce qui achève de le repousser vers les Contes de Fées et les nourrices — et il ne s'empare jamais complètement de l'intrigue ou de l'atmosphère d'un livre, dont il consti-

---

(1) Voir critique de ce film dans notre dernier numéro. (N.D.L.R.)

(2) Henry Miller : *Les livres de ma vie,* Gallimard, 1957.

tue seulement l'un des éléments. Le surnaturel est souvent le visiteur inattendu qui surgit dans le cours d'un récit pour en multiplier les péripéties ou en épaissir le mystère.

Par malheur, si les enfants et les adultes sages ont eu la facilité de trouver dans les collections créées à leur image certains de ses romans d'aventures parfois un peu ternes, ils ignorent (à l'exception peut-être des **Mines du Roi Salomon**) les plus grands de ses livres : **Elle, Le retour d'Elle, Le peuple du brouillard, Allan Quatermain, La fleur sacrée,** car Rider Haggard avait un autre péché à son passif, il a réintroduit la passion amoureuse et son complice l'érotisme, sur un théâtre où Jules Verne faisait entendre, rarement d'ailleurs, la voix de vierges impubères, de fiancées attendant avec patience un proche mariage, ou de mères de famille aux charmes passés.

Ainsi, son chef-d'œuvre, **Elle**, aurait-il été méconnu des adultes trop peu frivoles pour parcourir ce récit d'aventures — et des enfants trop innocents pour en affronter l'érotisme — si en 1920, lors de la sortie de **L'Atlantide,** une partie de la presse n'avait accusé Pierre Benoit d'en avoir emprunté le sujet à Rider Haggard, ce dont il se défendit. Un éditeur avisé profita de la polémique pour publier, trente-trois ans après sa parution en Angleterre, une édition d'**Elle** dont Pierre Benoit accepta d'écrire la préface, invitant ses accusateurs à juger et comparer. Les similitudes entre ces deux livres semblent assez fortuites ; quant à leur atmosphère, elle est totalement différente.

Elle racontait l'aventure vécue en Afrique par deux Anglais, le vieil archéologue Horace Holly et son pupille Leo Vincey. Celui-ci, après avoir pris connaissance d'un fragment de poterie et d'un manuscrit que se sont pieusement transmis ses ascendants, recherche, au nord du Zambèze, la cité souterraine de Kôr dans laquelle son ancêtre le Grec Kallikrates a été assassiné par une prêtresse d'Isis à l'exceptionnelle beauté. Faits prisonniers par les Amahagger, peuplade dégénérée et cruelle, les deux hommes sont conduits à Kôr devant « Elle-qui-doit-être-obéie ». Tel est le nom craintif donné à une étrange souveraine : Ayesha, femme blanche au visage toujours voilé, tant il suscite le désespoir amoureux chez ceux qui la regardent. Car Elle ne peut appartenir qu'à l'homme mort sous son poignard, deux mille ans plus tôt, et dont elle attend le retour. Ainsi Leo apprend-il qu'il est prisonnier de la femme qui mit à mort son ancêtre, et que ce dernier s'est réincarné en lui. Un tumultueux roman d'amour s'ébauche entre la femme surgie du fond des âges et l'homme venu du présent. Amour qu'interrompt la fin tragique d'Ayesha, coupable d'avoir voulu partager avec son amant le secret de l'immortalité.

Les héros de Pierre Benoit, deux officiers français, le lieutenant de Saint-Avit et le capitaine Morhange, chargés d'une mission cartographique aux environs du Hoggar, découvraient dans les grottes de ce massif les descendants des Atlantes et leur jeune et belle reine Antinéa. Pour tromper sa solitude, cette souveraine désœuvrée ordonne la capture de tous les étrangers de belle mine passant aux alentours, et les fait mettre à mort après les avoir rendus fous d'amour. Tel était l'argument de cette amourette exotique complètement dépourvue de la cruauté lyrique, du climat fantastique et de la prose incantatoire qui donnaient son prix à l'œuvre de Rider Haggard. Y manquaient aussi les descriptions de tortures liturgiques tel le « supplice du pot », les visions des monceaux de cadavres embaumés emplissant les grottes de Kôr, immense nécropole, ainsi que le spectacle des momies transformées en torches géantes par Ayesha pour divertir ses invités.

Avant de disparaître, Ayesha avait eu

le temps de dire à son Kallikrates — ou plutôt à sa réincarnation Leo Vincey : « Je ne meurs pas, je reviendrai, et tu me reverras belle comme avant, je te le jure... » Rider Haggard lui permit de tenir sa promesse. Elle revint dans trois autres livres aussi flamboyants et dont il faut souhaiter que Jean-Jacques Pauvert les réédite également. Ce sont **Ayesha ou le retour d'Elle ; She and Allan** (inédit en français) et **La fille de la sagesse.**

Dans **Le retour d'Elle,** Leo Vincey et Holly, guidés par des visions et des communications télépathiques, se rendent au Tibet où Ayesha s'est réincarnée après quinze ans d'absence. De ce voyage, Holly ramène le manuscrit de **La fille de la sagesse :** rédigé par Elle même, il évoquait sa vie dans l'Egypte des pharaons, ses fonctions de prêtresse d'Isis — perturbées par un torrent d'aventures — la rencontre avec Kallikrates et la découverte du principe de la Vie et de la Mort.

She and Allan est le récit d'une aventure antérieure à l'arrivée de Leo Vincey à Kôr, au cours de laquelle se rencontraient les deux personnages autour desquels gravite la partie la plus envoûtante de l'œuvre de Rider Haggard.

Allan Quatermain qui découvrit, dans **Les mines du Roi Salomon,** le fabuleux royaume d'Ophir que la Bible évoque au Livre des Rois, est le héros de quinze livres dont seulement quatre ont été traduits en français. (**Le Journal de Mickey** se propose de poursuivre la publication en feuilleton des meilleurs d'entre eux.) Ce célèbre chasseur, parcourant sans cesse l'Afrique, sut faire jaillir de ses profondeurs des royaumes oubliés, des orchidées géantes, d'étranges et cruelles prêtresses blanches, des gorilles blancs de poil et de proportions monstrueuses, et jusqu'au cimetière des éléphants que ses émules cherchent encore. Quatermain, à la faveur de voyages dans le temps, a visité l'Ancienne Perse, l'Egypte des pharaons, et même la préhistoire. En dehors du cycle Quatermain, les romans africains de Rider Haggard offrent un intérêt moyen et un ton monocorde, à l'exception du magnifique et cruel **Peuple du brouillard** presque comparable à **Elle.** Ils ont souvent pour décor ou arrière-plan la guerre des Boers.

La plupart des aventures que l'auteur d'**Elle** n'a pas situées en Afrique évoquent le destin tragique de civilisations enfouies dans un passé qui le fascine et dont il excelle à ressusciter la splendeur perdue. **Eve la Rouge, Lysbeth** ou **Cléopâtre** sont des romans purement historiques. Parmi ceux dans lesquels l'invention l'emporte sur l'évocation, **La fille de Montezuma** dépeint l'écroulement des Aztèques ; **La servante du Soleil,** est une aventure qu'illumine de son éclat funèbre le soleil noir du défunt empire Inca.

Mieux vaut passer sur les douceâtres drames mondains et sur les tragédies sociales que Hachette, dans l'euphorie de l'Entente Cordiale, accueillit dans la « Bibliothèque des Grands Romans Etrangers » entre 1893 et 1905.

Plus édifiante est la liste de ses ouvrages non consacrés à des récits de fiction. On y relève deux études sur l'action et l'influence de l'Armée du Salut, un almanach de jardinage, un aide-mémoire du fermier, un essai sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, une thèse sur la pauvreté et la propriété foncière, une analyse de l'organisation rurale de l'Angleterre et une autre relative à celle du Danemark ; et enfin les habituels souvenirs de voyages. C'est la partie de son œuvre qui, faute de révéler l'homme, témoigne de sa respectabilité et situe sa position sociale.

Sa mort, intervenue le 14 mai 1925 à Londres, avait mis fin au « cursus honorum » bien rempli de ce juriste, économiste, expert agricole, spécialiste des questions sociales et propriétaire foncier, qui trouva par ailleurs le temps d'écrire une soixantaine de romans, dont quarante environ consacrés à l'aventu-

re. Cette occupation frivole ne le priva ni de la confiance ni de l'estime de Sa Majesté et de Son Gouvernement. Huitième enfant (sur dix) d'un propriétaire du Norfolk où il était né — à Bradenham Half, le 22 mai 1856 — Henry Rider Haggard avait été fait chevalier, une première fois en 1912 et une seconde en 1919, au titre du British Empire. S'il ne réussit pas à persuader les électeurs du Norfolk de l'envoyer siéger aux Communes dans les rangs conservateurs, il reçut de nombreux autres titres : membre de la « Royal Commission on Coast Erosion and Afforestation, » membre honoraire du « Royal Colonial Institute », Président du comité de la « Society of Authors ».

Pour le compte du « Colonial Office » ou de la « Royal Dominion Commission », il entreprit de nombreux voyages d'études aux U.S.A., en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud, au Canada. Pour son propre plaisir, il en accomplit d'autres en Egypte, en Irlande, en Italie, à Chypre, en Palestine et au Mexique où il participa à la recherche des trésors de Montezuma, le dernier empereur aztèque. Ce dernier trait laisse percer sous le masque du gentleman distingué, la personnalité secrète de l'aventurier passif.

Henry Rider Haggard, adolescent, ne se distinguait en classe que par ses exploits sportifs. Ces talents, à défaut de le disposer à une carrière particulière, n'en contrariaient aucune, et déterminèrent son père à l'aiguiller vers la diplomatie. Envoyé à Londres pour y préparer durant deux ans l'examen d'entrée au Foreign Office, le jeune sportif préféra s'adonner aux « recherches psychiques ». Son père s'en débarrassa opportunément lorsqu'en 1874, son voisin de campagne Sir Henry Bulwe, nommé Gouverneur du Natal, consentit à emmener Henry avec lui en qualité de secrétaire. En avril 1877, après avoir participé à la mission qui annexa le Transvaal, il se retrouve, à peine majeur, greffier à la Haute Cour de Prétoria où il occupera cette charge durant deux ans.

Il l'abandonne en 1879, pour rentrer en Angleterre et se marier, comme dans un de ses futurs romans mondains, avec la fille d'un major. Escale de courte durée. L'année suivante, le couple, succombant au démon de l'Afrique, s'installe au Natal pour y élever des autruches. En 1881, la révolte des Zoulous, la guerre des Boers et l'insécurité croissante les ramènent en Angleterre. L'exploitation de sa propriété et une charge d'avocat à la Cour des Divorces laissent à Rider Haggard le loisir de rêver aux légendes, aux récits de chasses et d'ensorcellements, à l'histoire du grand empire africain édifié par Chaka, qu'il a entendu raconter par ses amis noirs durant ses séjours au Natal et au Transvaal. Il se souvient de sa visite à Zimbabwe, aux ruines d'une civilisation encore non identifiée aujourd'hui. Ses rêves prennent peu à peu la forme d'un livre, le plus chatoyant de ceux qu'il devait écrire : **Les mines du Roi Salomon** (1885). **Elle** et **Allan Quatermain** (tous deux parus en 1887), suivis en 1893 du **Peuple du brouillard,** réunissent l'essentiel de la thématique qui va inspirer, au-delà de son œuvre, celle des romanciers qu'elle aura influencés.

Les idoles géantes, les belles prêtresses amoureuses de l'aventurier qu'elles ont condamné à mort, les civilisations oubliées et assoupies dans la jungle, les êtres chers qu'elle a engloutis et dont la recherche exige une véritable quête du Graal, les royaumes anachroniques, les gorilles amoureux, les bassins sacrés dont les eaux recèlent un trésor et le monstre préhistorique chargé de le garder... Tous ces thèmes, qui ont fait le charme des meilleurs romans d'Edgar Rice Burroughs et des bandes dessinées que celui-ci a inspirées directement (**Tarzan**) ou indirectement (**Raoul et Gaston** de Lyman Young, **Le Fantôme du Bengale** de Lee Falk), tous ces thèmes ont pris naissance dans les

romans précités de Rider Haggard. Dans les champs fertiles de la littérature d'aventures, il a jeté la semence des moissons que d'autres ont fait croître et prospérer.

Le plus mince de ses mérites n'aura pas été de réintroduire la femme, et la passion qu'elle inspire, dans un genre où les conventions, lorsqu'elles ne proscrivaient pas sa présence, la réduisaient à un rôle de figuration ou de prétexte à péripéties. En second lieu, il est digne d'être reconnu comme l'un des précurseurs du réalisme fantastique par sa quête des civilisations disparues, sa récupération des mythes les plus fabuleux de l'humanité, qu'il a réintroduits dans un contexte réaliste et plausible, renouvelant ainsi le roman d'aventures dont les seuls attraits résidaient, avant lui, dans des parties de chasses, des enlèvements, des trouvailles de petits gisements aurifères ou des festins cannibaliques. D'un héros qu'on avait jusqu'ici seulement sculpté dans le bronze, il a fait un être de chair, vulnérable à la fatigue et au chagrin, sensible à l'appât de l'or ou aux charmes féminins ; brave devant les hommes et les fauves, humble devant les manifestations du surnaturel et respectueux des énigmes de l'au-delà.

Dans l'élaboration du fantastique, Rider Haggard fait appel aux ressources des mythes et légendes qui de tous temps ont bercé les hommes, et aux mystères qui de tout temps les ont inquiétés. Ainsi s'expliquent les constantes références de ce spirite convaincu à l'occultisme, à l'ésotérisme, aux enseignements des religions déchues, à la métempsycose, dans chacun de ses livres. Ainsi **La servante du soleil**, roman de la découverte de la civilisation inca par les Vikings deux siècles avant Christophe Colomb, débute-t-il par un prologue contemporain, au cours duquel un antiquaire reçoit de l'au-delà un message lui ordonnant d'en laisser publier le récit. Ainsi Ayesha peut-elle attendre avec patience durant deux mille ans le retour de l'homme qu'elle a tué. Ainsi, après sa fin tragique dans les cavernes de Kôr, celui-ci peut-il la retrouver au Tibet. Ces visions, rêves, messages de l'au-delà et communications télépathiques colorent d'un mysticisme original l'aspect fantastique d'une œuvre injustement méconnue.

Avec délicatesse et courage, il a souvent évoqué autour de ses héros la présence de ces esprits dont le cortège invisible et muet les protège et les guide. Il est facile de se moquer et plus humble d'attendre, comme le conseille avec sagesse Henri Miller, une explication possible.

Si bien des mystères de ce monde ne demeuraient pas aussi rebelles à l'explication, nous assisterions au dépérissement de l'imaginaire et à l'évaporation de la poésie. Approuvons donc Elle-qui-doit-être-obéie, lorsque, dans les tombeaux de Kôr, elle déclare au vieil Holly : **« Les calamités sont réservées à ces obstinés qui ne veulent rien entendre, ne voyant que vaguement, comme les poissons voient les étoiles, cette lumière que les véritables croyants adorent... »**

BIBLIOGRAPHIE

(Cette liste comprend uniquement les ouvrages d'aventures ; sont précédés d'un astérisque ceux où intervient le fantastique ou le merveilleux.)

AVENTURES DE « SHE »

* 1887 SHE
  a) **La reine Ayesha** (Trad. G. Labouchère). Feuilleton dans « La Vie Moderne », 1898.
  b) **Elle** (Trad. G. Labouchère — Préfacé de P. Benoit). L'Edition Française Illustrée, 1920.
  c) **Elle** (Trad. Jacques Hillemacher). Editions C. Crès et Cie, 1925.
  d) **Elle** (Trad. René Lécuyer), Collect. « Le Disque Rouge », La Renaissance du Livre, 1933.
  e) **She** (Trad. ?). Edition la Sixaine, Bruxelles. Sans date.
  f) **La cité sous la montagne** (Trad. J. Hillemacher). Coll. « Bibliothèque Verte », Hachette, 1952.
  g) **La cité sous la montagne** (Trad. Hillemacher). Feuilleton **« Journal de Mickey »** nouvelle série, n°s 1 à 20, 1er juin-12 octobre 1952.

* 1905 AYESHA OR THE RETURN OF « SHE »
  Aycha (Trad. Marcel Benoit). Editions G. Crès et Cie, 1926.

* 1921 SHE AND ALLAN

* 1923 WISDOM'S DAUGHTER
  La fille de la sagesse (Trad. Henri Demeurisse et Edmond Renoir). G. Crès et Cie, 1926.

AVENTURES D'ALLAN QUATERMAIN

* 1885 KING SOLOMON'S MINES
  a) **Découverte des mines de Salomon,** suivi de **Allan Quatermain** (Trad. C. Lemaire). Hetzel, 1888.
  b) **Aventures d'Allan Quartermain aux mines de Salomon** (Ibid.). Hetzel, 1896.
  c) **Les mines du roi Salomon** (Trad. René Lécuyer). Tallandier, 1926 et 1931.
  d) **Les mines du roi Salomon** (idem.). Coll. « Idéal Bibliothèque », Hachette, 1951 et 1952.

* 1887 ALLAN QUATERMAIN
  Allan Quatermain (Trad. C. Lemaire). in **Découverte des mines de Salomon,** Hetzel, 1887.

1887 A TALE OF THREE LIONS
1888 MAIWA'S REVENGE, OR THE WAR OF THE LITTLE HAND
1889 ALLAN'S WIFE
1912 MARIE
1913 CHILD OF STORM

* 1915 THE HOLY FLOWER
  a) **La fleur sacrée** (Trad. Arlette Rosenblum). Feuilleton **« Journal de Mickey »**, n°s 328-370, 7 septembre 1958-28 juillet 1959.
  b) **La fleur sacrée** (idem.). Editions de Trévise, 1959.

* 1916 THE IVORY CHILD
L'enfant d'ivoire. Feuilleton **« Journal de Mickey »**, depuis le n° 641 du 6 septembre 1964.
* 1920 THE ANCIENT ALLAN
(* 1921 SHE AND ALLAN)
? FINISHED
* 1924 HEU-HEU OR THE MONSTER
1926 TREASURE OF THE LAKE
* 1927 ALLAN AND THE ICE GODS
Les dieux de la glace, feuilleton **« Journal de Mickey », nos 566-621, 31** mars 1963-19 avril 1964.

CIVILISATIONS DISPARUES

1889 CLEOPATRA — Egypte Ancienne
1892 MONTEZUMA'S DAUGHTER — Aztèques
a) **La fille de Montezuma** (Trad. René Lécuyer). Tallandier, 1929.
b) **La fille de Montezuma** (idem.). Coll. « Idéal Bibliothèque », Hachette, 1954.
1896 HEART OF THE WORLD — Aztèques
Cœur du Monde. Coll. « Voyages Lointains, Aventures Etranges », Tallandier, 1930.
1901 LYSBETH — Moyen âge
1903 PEARL-MAIDEN — La chute de Jérusalem
1910 QUEEN SHEBA'S RING
1914 RED EVE — Moyen âge anglais
a) **Eve la Rouge** (Trad. Alexandre Ralli). Editions de Trévise, 1960.
b) **Eve la Rouge.** Feuilleton **« Journal de Mickey »**, nos 461-513, 26 mars 1961-25 mars 1962.
1918 MOON OF ISRAEL — Palestine
L'esclave reine (Trad. Jean Petithuguenin). Tallandier, 1929.
* 1921 VIRGIN OF THE SUN — Incas
a) **Servante du Soleil.** (Trad. Arlette Rosenblum). Feuilleton **« Journal de Mickey »**, nos 395-435, 20 décembre 1959-25 septembre 1960.
b) **Servante du Soleil.** (idem.). Coll. « Stendhal », Editions de Trévise, 1961.

AVENTURES AFRICAINES

1884 DAWN
* 1884 THE WITCH'S HEAD
Sihamba la sorcière. (Trad. René Lécuyer). Tallandier, 1930.
1887 JESS
Jess (Trad. Marie Dronsart). « Bibliothèque des Grands Romans Etrangers », Hachette, 1889, 1900, 1901, 1905, 1914, 1922.
1892 NADA THE LILY
* 1894 THE PEOPLE OF THE MIST
Le peuple du brouillard (Trad. René Lécuyer). Tallandier, 1928, 1937, 1951.

(Suite page 157.)

revue des livres

Ici, on désintègre !

Louis Vax
La séduction de l'étrange

Je n'ai point la tête philosophique. Aussi se pourrait-il que je ne fusse pas spécialement qualifié pour parler, comme il conviendrait, de *La séduction de l'étrange* de M. Louis Vax. Car il s'agit bel et bien là d'une étude consacrée à la philosophie du fantastique, et qui déjà s'esquissait dans un précédent ouvrage du même auteur (1). Mais puisque aussi bien j'ai pris à sa lecture un plaisir et un intérêt quasi constants, je vais tout de même essayer d'éclairer ma lanterne.

Le propos de M. Vax est à la fois modeste et ambitieux : il ne vise point tant à définir le fantastique — tâche réputée impossible — qu'à analyser les composants qui font qu'il nous séduit et nous attire. Pour lui, « *le sentiment du fantastique ne jaillit pas d'une connaissance de l'extraordinaire, mais d'une participation à une situation qui, tout à la fois, déconcerte et menace* ». Et il précise : « *Caillois semble croire qu'il existe un fantastique en soi et qu'on peut l'atteindre du dehors. Il n'est de fantastique que vécu* ». C'est bien pourquoi il récuse Freud quand celui-ci prétend expliquer le sentiment du fantastique ou de l'étrange — c'est tout un — par le moyen de la psychanalyse. En fait, pour qui lit attentivement M. Vax, il est clair que le sentiment de l'étrange lui apparaît comme un sentiment *actuel*, un sentiment que la séduction présente suffit à expliquer, sans qu'il soit nécessaire de faire appel à une expérience en propre, et nous ne saurions faire davantage que simplement le reconnaître. Tout recours à la psychanalyse lui semble superflu.

Cela posé, quels sont — en simplifiant beaucoup — les cheminements du présent ouvrage, à quoi aboutissent-ils ? M. Vax, qui, je l'ai dit, n'a point dessein de définir le fantastique, a cependant — on l'a vu plus haut — été contraint de le faire « par la bande ». Et plutôt deux fois qu'une, car on sait de reste que toute définition, ou simplement toute tentative de définition, en appelle immanquablement une deuxième, une troisième, d'autres encore. Si bien qu'on se met à tourner en rond et qu'on revient à son point de départ, autrement dit à zéro. « *Définir,* » nous dit M. Vax, « *ce n'est pas nécessairement donner une définition* ».

Pas plus qu'on ne définit vraiment le fantastique, on ne peut en classer les motifs et les thèmes. D'autant que ce qui est fantastique pour les uns ne l'est pas forcément pour les autres. Chacun voit midi à sa porte. En tout état de cause, M. Vax en est réduit à nous résumer des catalogues de thèmes dressés respectivement par Dorothy L. Sayers, Montague Summers, Roger Caillois (pour le fantastique littéraire), Marcel Brion (pour le fantastique pictural) et Michel Laclos (pour le fantastique cinématographique), sans en adopter aucun.

Pourtant l'auteur de *La séduction de l'étrange* n'en poursuit pas moins vaillamment sa route. Et les chapitres se

(1) **L'art et la littérature fantastiques** : Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je ? », n° 907). Voir compte rendu dans **Fiction** n° 88.

succèdent (*Le « champ » fantastique ; Ambiguïtés et antinomies ; Fantastique et croyance ; Le dynamisme de l'expressif ; L'univers fantastique* ; etc.) qui, tous, abondent en formules heureuses : « *L'étrange est une tentation : en souffrir c'est en jouir. Voilà bien son ambivalence. Conscience de l'étrange, séduction de l'étrange et horreur de l'étrange, c'est tout un* ». « *Seuls des parapsychologues prétendent croire aux spectres à neuf heures du matin* ». « *Il n'est point d'art qui ne veuille donner une conscience d'artifice* ». « *Le sujet d'une aventure fantastique est toujours le héros-victime ; son objet est toujours le monstre. Mais cet objet qui le menace n'est qu'une part révoltée de lui-même* »...

Mais voilà déjà que je tourne court. C'est que l'ouvrage de M. Vax se lit plus facilement qu'il ne se résume, car il est riche et foisonnant. Les exemples n'y font point seulement état des « grands ancêtres — d'Hoffmann à Maupassant — mais ils se réclament principalement d'autres auteurs encore, français ou d'expression française, anglo-saxons, hispano-américains même. Presque tous contemporains et toujours judicieusement choisis. Citons au hasard : Jean Ray ; Mandiargues ; Brion ; Jean-Louis Bouquet ; Thomas Owen ; De Ghelderode ; Le Fanu ; Bram Stoker ; Henry James ; Hichens ; Saki ; De La Mare ; M. R. James ; Blackwood ; Machen ; Hartley ; Bierce ; Edith Wharton ; Lovecraft ; Bradbury ; Matheson ; Borges ; Cortazar... C'est assez dire que nous nous trouvons là devant un travail d'importance, foncièrement original, le premier, peut-être, en son genre (1), et qui ouvre largement à la philosophie des domaines que nous n'avions encore fait qu'entrevoir. Des domaines que d'autres disciplines — psychanalyse, psychiatrie, métapsychique, parapsychologie, etc. — s'étaient un peu trop empressées d'annexer à leur seul profit.

Bien sûr, ces trois cents grandes pages ne vont point sans quelques truismes, mais il serait absurde de s'en formaliser. On sait de toute éternité que c'est chez les philosophes, plus qu'ailleurs, qu' « *il pleut des vérités premières* ». Elles y sont irremplaçables : elles servent tout autant à expliciter le discours qu'à étayer les conclusions. Une bibliographie méthodique de plus de trois cents titres, et qu'on aurait tort de vouloir exhaustive — car elle ne prétend qu'à nous donner les seules sources de *La séduction de l'étrange* — complète excellemment le volume. Signalons cependant à M. Vax que lorsqu'il nous dit (au bas de la page 85), à propos de *Gottfried Wolfgang*, que « *cette nouvelle de Pétrus Borel a été plagiée par Washington Irving* », il aurait dû en bonne justice — s'il ne s'était fié à l'unique témoignage d'un cahier des *Quatre Vents* — nous dire exactement le contraire. En effet, ce récit, qui fait partie des *Histoires étranges d'un gentleman nerveux*, figure déjà, dès 1824 et sous le titre d'*Aventure d'un étudiant allemand*, dans l'édition originale anglo-américaine des *Contes d'un voyageur (Tales of a traveller)* d'Irving. Or, Borel savait l'anglais — sa traduction de *Robinson Crusoe* en fait foi — et ce n'est qu'en 1843 qu'il a publié « son » *Gottfried Wolfgang*, dans le tome VIII de *La Sylphide*. Mais comme Irving lui-même n'avait point hésité à démarquer impudemment Potocki, en rebaptisant *Le grand prieur de Minorque* un récit de cet auteur polonais, l'*Histoire du commandeur de Toralva*, qu'il était allé chercher dans le ***Manuscrit trouvé** à Saragosse...*

Au terme de son ouvrage, M. Vax s'interroge, tel le voyageur de l'*Ulalume* de Poe. Et il n'est pas loin de s'écrier comme lui : « *Ah ! quel démon m'a tenté vers ces lieux* » quand, ayant spécifié qu'une philosophie du fantastique ne saurait être une philosophie fantastique, il conclut : « *Le philosophe, qui analyse la notion et les œuvres, est incapable d'opérer la synthèse du fantastique, c'est-à-dire d'éveiller le sentiment d'étrangeté. C'est à la littérature et à l'art que ce rôle est dévolu* ». Faut-il en déduire comme semble le penser M. Robert Kanters (1), qu'à vouloir trop prouver, l'auteur de *La séduction de l'étrange* n'a

---

(1) Etant entendu que **Le conte fantastique en France** de Pierre-Georges Castex, la préface de l'**Anthologie du Fantastique** de Roger Caillois et **La littérature fantastique en France** de Marcel Schneider n'étudient surtout leur objet que du point de vue littéraire.

(1) Dans son feuilleton du **Figaro Littéraire** du 26 août dernier.

qu'à demi atteint son but ? Je le crois d'autant moins qu'il ne me paraît guère possible de l'atteindre mieux. Au reste, M. Vax s'en explique une fois encore, par ailleurs, dans un texte que j'ai sous les yeux : « *La plus savante philosophie de l'étrange,* » écrit-il, « *est incapable de nous donner un sentiment d'étrangeté. L'étrange est par nature inaccessible à l'intelligence. Pour reprendre une remarque de Kant sur l'idée de Dieu, je dirais que l'intelligence peut* penser *l'étrange, mais qu'elle ne peut le comprendre. C'est au sens esthétique ou affectif, qui est une faculté spéciale — comme l'a bien vu l'esthétique allemande du XVIIIe siècle — qu'il faut faire appel* ». On ne peut que lui donner raison.

M. Vax, j'espère l'avoir montré, possède parfaitement son sujet. On l'y sent à l'aise « comme un poisson dans l'eau ». Il y témoigne d'une dialectique virevoltante, souvent irréfutable, et qui n'est pas sans rappeler celle des cours en Sorbonne d'un autre philosophe, l'éblouissant, l'étourdissant M. Vladimir Jankélévitch. Au surplus, l'auteur de *La séduction de l'étrange* écrit fort agréablement : sa phrase généralement courte, toujours nerveuse, laisse malicieusement affleurer, çà et là, un humour des plus plaisants. Dans une discipline où l'on se prend traditionnellement au sérieux, où l'on aime à se gargariser de longues et lourdes périodes à l'allemande, cela tient presque du miracle. C'est une autre séduction.

Roland STRAGLIATI

La séduction de l'étrange par Louis Vax : Presses Universitaires de France, « Bibliothèque de Philosophie Contemporaine ».

Jorge Luis Borges

L'Auteur

Le dernier recueil de Jorge Luis Borges confirme le lecteur attentif de l'écrivain argentin dans le sentiment qu'il pouvait avoir retiré de certaines des traductions récentes. Borges lui est devenu un vieil ami dont le propos, même lorsqu'il se révèle secondaire, éveille un intérêt qui procède du charme de sa conversation, de la richesse de sa culture, de son souci d'étonner, de sa sobriété feinte qui s'aventure à la lisière du baroque. Même lorsque le contenu est mince et que la langue s'alourdit de la discipline des vers, le ton reste inimitable.

La différence éclate surtout entre la prose et les poèmes. Les textes en prose réunis dans ce recueil oscillent selon un dessein connu entre la nouvelle et la critique, entre le compte rendu véridique d'un ouvrage imaginaire et la description fantastique d'êtres dont l'Histoire atteste la réalité et que Borges aura contribué à faire entrer dans la légende. Quelques-uns d'entre eux sont parmi les plus beaux de l'écrivain argentin. Ainsi, *Le sud* ou *Macedonio Fernandez* ou encore certains textes brefs, au bord de l'obscur, comme *Martin Fierro* ou comme *La parabole du palais,* qui s'efforcent de traduire la multiplicité du monde comme la perçoit celui qui le considère au-dedans de ces miroirs presque innombrables que sont les livres. Ils y parviennent, plutôt que par le procédé de l'accumulation, par celui des « correspondances », procédé essentiellement poétique.

Borges poète, pourtant, lorsqu'il sert la rime et le rythme, s'avère à peu près partout médiocre, d'une médiocrité certes de bon aloi, qui ne cède jamais à la vulgarité, mais qui s'aventure aisément au bord de la facilité et que seule la brièveté sauve parfois de l'ennui. L'intention de l'anthologiste et l'habileté des

traducteurs, qui nous livrent toujours un texte aussi parfait qu'il est possible de le souhaiter — au point que l'on en vient à se demander quand on ignore l'espagnol si l'écrivain argentin n'a pas connu en français la même bonaventure que Poe servi par Baudelaire — ne sont pas en cause. Ils ont eu raison de nous livrer ce Borges poétique que l'on ignorait presque ici, sauf par quelques textes publiés dans des revues et par l'excellent cahier de *L'Herne* dont il sera question plus loin. Ils ont eu raison parce qu'on ne peut se contenter d'une vue partielle d'un génie aussi remarquable et que le mineur sert la connaissance du meilleur, et aussi parce que la lecture de textes secondaires procure cette jouissance typiquement borgesienne de la familiarité du rare qui pourrait être l'essence d'un snobisme littéraire.

Tels quels, les poèmes de Borges posent un problème. On peut se demander d'abord si la traduction ne les dessert pas malgré sa qualité. Avec modestie, Caillois s'accuse presque de les avoir trahis dans sa préface. Mais une lecture plus attentive renvoie à une explication plus profonde. La prose de Borges évoque un ordre ou une série d'ordres imaginaires que fonde parfois le désordre. En imposant un ordre de la forme, la poésie semble tarir cette source. Au développement rigoureux et presque linéaire d'une idée ou d'une image, répond le rythme cascadant des vers ou des strophes qui l'émiette et l'affaiblit. Les sentiers qui bifurquent, pour être dessinés à la française, perdent de leur mystère, et le mot, qui jaillissait comme une gemme, sombre entre des vagues trop égales.

Mais plus profondément encore, l'œuvre de Borges apparaît littéraire en ce qu'elle se rapporte à des mots, à des idées et à des livres plutôt qu'aux sentiments qui naissent de l'affrontement de la réalité. Elle est vécue, mais dans l'univers de la Bibilothèque. Elle cerne, magnifie, rénove des symboles plutôt qu'elle n'en crée. La fascination que le barde et son chant épique exercent sur Borges procède de la culture et du livre, non du chant et du combat. A tenter de les rejoindre, Borges se perd comme un architecte qui voudrait édifier des ruines.

La poésie, dans la forme où nous la connaissons, se satisfait mal de l'allusion ou de la métaphore savante. Sa forme élaborée a déjà pour effet et pour sens d'introduire une distance entre son sujet, qui est toujours par quelque côté sacré, et son lecteur ou son auditeur. Dans la poésie de Borges, si simple parfois qu'elle paraisse, la distance est presque automatiquement double, puisqu'elle est déjà dans le propos de l'auteur.

Peut-être est-ce la raison, sur un plan plus général, pour laquelle il n'est guère — à quelques exceptions près — de poésie du fantastique. La bonne poésie est fantastique, mais elle exprime la réalité ; elle est la réalité élaborée fantastiquement par le poète. Le fantastique, pris dans son ensemble, procède déjà d'une élaboration collective, intelligente et systématique de la réalité. L'addition d'un ordre formel éloigne encore des sources de l'être, et la muse devenue trop savante fait bientôt figure de bas-bleu.

J'espère n'avoir pas dissuadé certains lecteurs de goûter la poésie de Borges. *L'Auteur* doit venir prendre place dans leur bibliothèque à côté des *Fictions* et des *Labyrinthes.*

Je profite de l'occasion pour réparer un oubli fâcheux, qui a tenu trop longtemps hors de ces colonnes le cahier monumental consacré par la revue *L'Herne* à l'écrivain argentin. Ses dimensions qui n'en facilitent pas l'exploration — 516 pages, plus une iconographie — sont en grande partie la cause de ce retard. Il constitue pourtant une documentation de premier ordre et que nul ne pourra plus éviter de consulter sur l'auteur argentin.

Ce cahier comprend, après des témoignages, un certain nombre de textes de Borges, pour la quasi-totalité inédits en français lors de sa parution et qui le sont presque tous encore, puis un grand nombre d'articles et d'essais qui occupent près des deux tiers du volume. Tous n'eussent pas été indispensables, et si l'on comprend le souci de la rédaction de *L'Herne*, qui a été de laisser s'exprimer le plus grand nombre possible des amis, des critiques ou des lecteurs enthousiastes de Borges, on en vient quel-

quefois à souhaiter un choix plus rigoureux et, pourquoi pas, un moins unanime concert de louanges. Mais on trouvera notamment d'admirables essais sur certaines nouvelles de Borges, qui en prolongent ou en explicitent le sens. Notons quelques incertitudes, au demeurant rares, de la traduction. J'ai relevé quelque part *servilisme* au lieu de *servilité*.

Diverses annexes aident à situer la vie et l'œuvre de Borges. La bibliographie, en particulier, fort complète, aidera les chercheurs éventuels. Elle comporte toutefois des lacunes en ce qui concerne la critique française, lacunes bien excusables si l'on considère qu'elle a été établie en Argentine. Enfin, une émouvante iconographie permet de contempler le visage et l'écriture d'un des plus grands écrivains contemporains.

Un cinéaste, dont Dorémieux et Goimard ont dit récemment ce que nous pensions à *Fiction*, lui a rendu un hommage malheureusement si discret qu'il a évité de le citer. Jean-Luc Godard, entre autres emprunts, a placé dans la bouche de la machine suprême d'Alphaville la conclusion de la *Nouvelle Réfutation du Temps*, non sans l'altérer d'ailleurs : *« Le temps est la substance dont je suis fait. Le temps est un fleuve qui m'entraîne, mais je suis le temps ; c'est un tigre qui me déchire, mais je suis le tigre... »*

On n'emprunte qu'aux riches.

Gérard KLEIN

L'Auteur et autres textes par Jorge Luis Borges : Gallimard.

Jean-Charles Pichon

L'homme et les dieux

Faites-en votre deuil, Monsieur Pichon, jamais les docteurs hauts sur cravate ne vous accepteront parmi les leurs. Vos défauts sont énormes et patents. D'abord, vous osez ne point vous montrer pesant, et ne pas confondre érudition avec noir ennui, ne pas rédiger votre livre avec l'encre grise propre aux thèses universitaires. De plus, il ne vous suffit pas d'être lu avec plaisir, que signifie cette bibliographie ? Vous préférez y indiquer l'édition courante et accessible au volume rare réservé aux seuls initiés ; ou bien vous signalez que l'ouvrage peut se trouver dans telle ou telle bibliothèque, et vous remplacez l'ouvrage rarissime par l'ouvrage de vulgarisation qui le résume. Ce n'est pas agir en docte chercheur que rendre ainsi ses sources accessibles à chacun. Vos crimes sont irrémissibles, vous n'êtes qu'un « amateur », votre bibliographie sera dite « pesante et pédantesque » ; l'eussiez-vous omise, on eût persiflé votre « léger bagage ».

Quant à vos idées, elles n'apparaîtront révolutionnaires qu'aux mal informés. Que l'histoire connaisse des cycles, que la connaissance du passé éclaire et prévienne celle de l'avenir est une préoccupation majeure chez les historiens et philosophes, depuis Platon jusqu'à Spengler, en passant par *L'accélération évolutive* de François Meyer, et le volume 5 des *Théories stratégiques* de l'amiral Castex, où se trouve développée une théorie du Perturbateur qui a, jusqu'ici, reçu l'approbation des faits.

Ce qu'il y a de neuf chez vous, c'est de placer ces cycles dans l'ordre strictement spirituel (un peu comme Comte avec ses trois âges de l'esprit, mais il n'admettait pas de retour en arrière), de brosser une thématique religieuse, et une description des modalités de l'esprit religieux au cours des millénaires.

Vous avez donc entrepris le classement chronologique des religions. Nous les voyons s'éveiller, grandir, enfanter temples et codes, péricliter ou se transformer, modelant l'humanité autant qu'elle les modèle. Et, par là, votre ouvrage

n'est pas d'un abord aisé. Entendons-nous, la lecture en est agréable, mais il convient de le parcourir avec lenteur si l'on veut en dégager les thèses.

D'autant qu'autour de cette charpente, se greffent mille digressions, chacune en soi intéressante : le mythe de la jeunesse, la dissolution universelle de la personnalité, ici par la contrainte étatique, là sous le poids de la publicité, et qui brouillent parfois les lignes de votre dessin.

Mais ce qui apparaît le plus clairement, c'est que vous allez mécontenter chacun. Vous dites bien de *Planète* que son succès est un fait qui sidère les rationalistes. Mais vous écrivez aussi : « *Les Grands Galactiques qui attendent notre visite afin de nous sauver... ressemblent à s'y méprendre aux Sages Immortels... auxquels croyaient le Macédonien et le Romain du IIe siècle av. J. C.* »

Quant à l'Union Rationaliste, vous lui montrez comment une culture mythique devient rationaliste. Très bien, bravo... Mais de quoi vous avisez-vous en montrant le passage inverse, du rationaliste hellénique au mysticisme chrétien ? Quoi, des hommes ont ainsi pu tourner le dos à la raison... Et vous le dites ! Vous avez l'insolence d'un esprit libre qui ne s'inféode à aucune doctrine. Alors calmement vous montrez la remythification de notre époque, le recours à la superstition devenant un mal planétaire, et cette régression au stade prélogique de l'esprit.

Ce que je vous reproche ? Ce que je puis reprocher à tous ceux qui vous ont précédé : une vision de l'histoire qui ne naît pas de l'observation des faits. Vous portez en vous cette explication — consciemment ou non, peu importe — mais c'est elle qui vous guide, vous fait exagérer certaines tendances, en minimiser d'autres. Je n'en veux pour preuve que ce que vous dites de la S. F. Vous écrivez : « *N'est-ce pas la dégradation de l'idéal matérialiste qui fait le fond de ces ouvrages ?* »

Et vous opposez *L'île mystérieuse* à *La guerre des mondes*, la science bienfaisante à la science maudite, avec, comme ultimes manifestations, Bradbury et Barjavel. C'est fort séduisant mais faux. D'abord Bradbury a évolué, Barjavel également. Leurs malédictions s'apparentent fort à celle de Robida, il y a un demi-siècle, qui dans *L'Ingénieur von Satanas*, après avoir incendié la science, s'en prenait tout bonnement à l'homme.

Et puis nous sommes victimes d'une illusion d'optique. Oui, les instituteurs à binocles ont crié bien fort au temps de l'instruction obligatoire, et ils ont pu faire croire que la foule les suivait dans leur hymne à la science bienfaisante et toute-puissante. Mais Jules Verne, par exemple, a dès ses premiers ouvrages *(Maître Zacharius)* présenté une science malfaisante, faisant, à la lettre, perdre son âme à l'homme. *Le monde tel qu'il sera* d'Emile Souvestre précède *Le meilleur des mondes* d'un siècle et n'en est pas moins pessimiste... Non, depuis toujours, deux courants ont existé : la science toute-puissante et bienfaisante, la science démoniaque et malfaisante. Les premiers ont pu faire croire qu'ils étaient les plus nombreux en criant le plus fort et en occupant les postes-clés... Et puis, il y a tout de même quelques esprits qui dirent : elle n'est ni bonne ni mauvaise, elle dépend de l'homme.

Vous comprenez que je n'épouse pas vos thèses, je crois même y être diamétralement opposé, mais je vous dis que votre ouvrage est de ceux qui se révèlent plus riches encore par les problèmes qu'ils soulèvent, les discussions qu'ils suscitent, que par leur contenu propre. Vous ne m'avez pas convaincu, mais vous m'avez passionné, et je puis promettre à vos lecteurs qu'une fois tournée la première page, ils seront pareillement empoignés, séduits ou peut-être exaspérés, mais à coup sûr pas indifférents.

Jacques VAN HERP

L'homme et les dieux par Jean-Charles Pichon : Robert Laffont.

B. R. Bruss : **La figurine de plomb**
Marc Agapit : **Les yeux braqués**
André Caroff : **Madame Atomos frappe à la tête**

La vocation réelle de Bruss est décidément bien plus le fantastique que la S. F. Encore que *La figurine de plomb* utilise le voyage dans le temps. Mais un voyage purement et honnêtement magique. Il suffit de posséder ce « plomb de Seine », mi-partie de plomb et d'or, pour se trouver transporté dans le Paris de 1408. Et là, vivre, ou revivre, dans le corps d'un lointain ancêtre, qui peut être mire, professeur en Sorbonne, gros marchand ou simple esprit curieux, mais toujours gravitant autour du même cercle étroit d'alchimistes et de chercheurs, animé par Nicolas Flamel.

Cela suffirait déjà pour nous donner un honorable roman d'aventures, bien mis en valeur par une construction savante de retours en arrière, s'il n'y avait également la conjugaison de deux thèmes purement tragiques. D'abord l'affrontement de l'homme et du destin, la tentative désespérée de briser le cercle de ce qui est inévitable : l'anéantissement des alchimistes, dévorés par des forces qu'ils ont déchaînées, et qu'ils ne peuvent, ou ne veulent maîtriser. Ensuite l'amour impossible entre deux êtres prédestinés, séparés par des siècles, et qui ne peut s'accomplir que dans la mort.

Le même mélange de science et de fantastique pur se retrouve, à un degré moindre, dans *Les yeux braqués.* Agapit nous a campé déjà bien des croquis misogynes, mais jamais comparables à celui de cette garce intégrale, petite bourgeoise, haineuse, envieuse, bête à pleurer, criminelle par personne interposée, et qui se voit châtiée on ne sait comment, acculée au suicide par une obsession magique. On croit à une vengeance exercée par le mari. Mais, nouvelle péripétie, celui-ci est psychiquement dévoré par un mort qu'il a rappelé à la vie. Tout cela donne un roman étrange, déhanché, surchargé, et où vibre par instant un accent assez rare, comme si l'auteur était tout de bon persuadé de la véracité de ce qu'il rapporte.

Madame Atomos est toujours vivante, et toujours désireuse de détruire les U.S.A. à grand renfort d'inventions diaboliques, et ce pour notre plus grande jubilation. Cette fois, c'est en Californie qu'elle frappe, déchaînant à San Francisco de gigantesques émeutes raciales, qui mobiliseront police et armée pour en venir à bout... Mais au fait... est-ce par hasard... Mais non, c'est incroyable...

Jacques VAN HERP

La figurine de plomb par B. R. Bruss, **Les yeux braqués** par Marc Agapit, **Madame Atomos frappe à la tête** par André Caroff : Fleuve Noir — Anticipation.

Ian Stuart
Station 3 : ultra-secret

Le titre passe-partout choisi pour l'édition française est beaucoup moins heureux que celui que l'auteur a donné à son œuvre. *The Satan bug,* c'est-à-dire *la punaise de Satan,* a le mérite d'indiquer avec précision ce qui se trouve au cœur du récit : une arme bactériologique redoutable, créée dans un laboratoire national anglais. Des ampoules contenant ce redoutable virus — qui a l'avantage, militairement parlant, de ne pas posséder d'antidote — sont vo-

lées au laboratoire, et il s'agit de les récupérer. De les récupérer aussi rapidement et discrètement que possible, car le voleur menace de libérer les bacilles si l'on ne détruit pas immédiatement le laboratoire. La science-fiction, là-dedans, est limitée au caractère de l'arme. Tout le reste du récit, la nature de son action aussi bien que la tension recherchée par l'auteur, relève du *thriller* — du roman policier d'action.

Jugé de ce point de vue, le livre de Ian Stuart se présente comme un échec résultant de la volonté de trop bien faire dans deux domaines distincts. Durant les deux premiers tiers du roman, on assiste à une enquête assez classique, avec déplacement des soupçons, découvertes de motifs secrets et fausses pistes : du travail fait correctement — aussi bien de la part de l'auteur que de son narrateur-enquêteur — sinon toujours honnêtement. L'enquêteur ne communique en effet pas toujours au lecteur la nature des indices qu'il récolte ; mais il est assez amusant d'apprendre en cours de route qu'il n'est pas exactement ce qu'il paraissait être au début.

Arrivé à son onzième chaptire, l'auteur a sans doute réalisé qu'il n'a pas suffisamment exacerbé les émotions de son lecteur. A partir de ce moment, il lance son enquêteur dans une poursuite éperdue, avec renversements de situations, combats dans les ténèbres et menaces d'inoculation par le bacille. Le classicisme de l'action est encore souligné par le fait que la femme du narrateur est enlevée par le criminel, auquel elle sert d'otage. Cela aussi est présenté avec une correction somme toute britannique.

La déception que le lecteur éprouve en refermant le livre tient à cette trop nette différenciation : deux temps de réflexion, un temps de poursuite. Cette ordonnance révèle sans doute un esprit ordonné et méthodique, mais elle est fatigante ; s'il est moins résistant que le héros (lequel, bien qu'ancien grand blessé de guerre, paraît se passer de sommeil aussi facilement qu'il récupère après avoir été assommé et maltraité), le lecteur ne suit la poursuite finale que d'un œil indifférent. Il sait, parbleu, qu'elle finira bien, puisque c'est le héros qui la lui raconte, et il réalise aussi que cette narration à la première personne implique évidemment que les bacilles n'ont pas été lâchés.

Cela dit, l'enquête est menée de façon minutieuse et, somme toute, vraisemblable. Le seul point difficile à admettre est la substitution de personnage, par laquelle un ex-gangster de l'école d'Al Capone parvient à jouer les bactériologues au sein d'un groupe de spécialistes. On peut admettre, à l'extrême rigueur, qu'il parvienne à jeter de la poudre (au sens figuré, s'entend) aux yeux de ses « collègues », savants authentiques. Mais l'auteur nous explique qu'il a pris la place d'un savant italien, très estimé dans son pays d'origine, et qui avait eu maints contacts avec les sphères gouvernementales de Rome : le fait que Londres admette sans broncher la substitution, qu'un contrôle entre les deux capitales ne révèle aucune anomalie, est difficilement admissible, d'autant plus que le transfert du savant a soulevé maintes difficultés.

Ce roman pourra plaire aux amateurs de science-fiction qui ont gardé une certaine nostalgie pour les œuvres d'Edgar Wallace. (1)

Demètre IOAKIMIDIS

(1) Voir dans notre numéro la critique du film tiré de ce livre. (N.D.L.R.)

Station 3 : ultra secret (The Satan bug) par Ian Stuart : Plon.

COURRIER DES LECTEURS

Fiction s'étant spécialisé dans le fantastique et la SF, j'ai été très étonné de lire une critique d'*Alphaville* dans vos colonnes. Il semble que votre critique se soit laissé abuser par le titre du film, sans réaliser ensuite qu'il n'avait rien de fantastique ou de SF. Godard a employé un biais couramment utilisé depuis bien longtemps (comme Swift le fit pour *Les voyages de Gulliver*), consistant à transposer ailleurs (lieu, temps ou espace) la société et les mœurs de son époque, afin d'en faire une critique acerbe. Il crève les yeux que la société décrite par Godard n'est pas utopique mais qu'elle est tout simplement la réalité quotidienne vue sous un aspect un peu particulier.

La déshumanisation par la standardisation et le modernisme à outrance est un thème assez rabâché pour ne pas y revenir, cependant il faut bien constater que certains ordinateurs font déjà force de loi (en particulier dans les statistiques), et n'a-t-on pas vu récemment un ordinateur employé pour le licenciement des ouvriers ? La voie étant tracée, Godard n'a fait que la suivre en poussant la situation à l'extrême. Tout cela n'a rien à voir avec la science-fiction.

Peut-être Goimard aurait-il aimé voir le héros descendre de sa petite fusée en combinaison pressurisée au lieu de sa voiture tellement banale, peut-être eût-il préféré qu'au lieu d'un simple ventilateur Alpha 60 soit une énorme machine avec des petites lampes rouges et vertes qui clignotent, mais Godard a le sens du ridicule, et puis à quoi bon puisque tel n'est pas son but ?

Quant au fait que Godard soit roublard, la chose ne fait pour moi aucun doute, et le simple fait de sous-titrer son film *Une étrange aventure de Lemmy Caution*, afin de s'adjuger la clientèle d'Eddie Constantine, démontre bien son peu d'honnêteté vis-à-vis du public.

Jacques CROSNIER
Les Lilas (Seine)

***

Mon projet était d'abord d' « usager la violence » contre M. Dorémieux pour sa critique d'*Alphaville*, mais je viens de découvrir, dans le courrier des lecteurs du n° 142, un « irrécupérable » bien plus appétissant.

Cher M. Dorémieux, je vous prie donc de vous ôter de là, afin que je puisse envoyer, avec un intellectuel plaisir, ma droite dans l'extrême-sinistre figure de M. Gérard Calisti, de Paris. Ceci pour défendre mes « concepts » et dans l'espoir que le foutu pays s'en portera mieux.

Je précise que j' « assume » l'entière « responsabilité » de mes propos réactionnels.

Inutile, toutefois, de communiquer mon adresse. Je suis très lâche et ne voudrais pas avoir à remplacer mon dentier avant la prochaine guerre antichiste.

J'ajoute que *Alphaville* me concerne, *Fiction* me concerne, Aragon me concerne, la sottise et le rabâchage me concernent, Gérard me concerne. Mais que je suis consternée quand on fouette les chats, même atteints de « prurit hargneux ».

Pour finir, deux minuscules citations que le dernier des Mohicans trouvera dans sa bibliothèque à la lettre « S », quand il en aura terminé avec la lettre « C » — s'il « existe » encore :

« La conscience est un être pour lequel il est dans son être question de son être en tant que cet être implique un être autre que lui ».

Et :

« L'angoisse (...) s'oppose à l'esprit de sérieux (...) qui réside dans la substantification rassurante et chosiste des valeurs ».

En toute modestie, signé :

Le Femme Révoltée.

Odette LEUCK-RAVEL
Paris

*
**

Vous êtes vraiment trop bon de publier dans le courrier des lecteurs toutes les « c...ies » que des petits snobinards, anarchistes de droite, sans aucun doute, ont pu déblatérer sur Godard.

L'article de Goimard et Dorémieux était le premier à oser se placer à contre-courant et à aller au fond des choses. C'est le seul qui ait montré toute la supercherie, la prétention, la niaiserie, la déficience mentale de Godard et sa pauvreté sur le plan cinématographique. Dans certaines revues spécialisées, on trouvait quelquefois un collaborateur anti-godardien, mais bien vite un confrère venait opposer un article réparateur.

Encore une fois, bravo Dorémieux et Goimard.

J. CHAUDET
Astille (Mayenne)

*
**

Bravo d'avoir enfin montré la malhonnêteté intellectuelle des anthologies Planète ! Il était temps que quelqu'un s'y décide. Car les faits ne sont pas nouveaux. Il y a longtemps que de tels sabotages sont pratiqués aussi par la revue du même nom. La fameuse nouvelle Des fleurs pour Algernon, dont vous soulignez le massacre, avait déjà été reprise exactement sous la même forme par Planète, avec des passages entiers supprimés par rapport à la version parue d'abord dans Fiction. Récemment encore, Planète publiait une nouvelle de Cortazar en la tronquant à tel point que l'auteur désavoua le texte et leur écrivit pour se plaindre. Encore une fois, je trouve que Fiction a mis bien longtemps à s'émouvoir. Mais maintenant que la chose est faite, c'est là l'essentiel. De nombreux amateurs de fantastique, qui auraient pu continuer de se laisser abuser en toute bonne foi, vous seront reconnaissants.

Jean-André SCHNEIDER
Paris

*
**

Je trouve tout à fait convenable votre mise au point (dans le numéro de septembre) sur l'anthologie Planète, et je l'ai lue avec bien du plaisir.

Mais je vous signale, dans la « contestation » de Sternberg, une petite erreur, que nous devrons imputer à la mauvaise foi, puisque nous ne pouvons l'attribuer au défaut de culture.

Dans son troisième paragraphe, nous lisons que trois nouvelles (respectivement de Bram Stoker, de M. R. James et Erckmann-Chatrian) ont dû faire l'objet de coupures proprement dites, « parce qu'elles étaient longues et mal traduites. »

Il est permis de se demander pourquoi la retraduction des deux premières n'a pas été confiée à un nouveau traducteur. Quant à la troisième, elle est due, si je me rappelle bien, à deux instituteurs alsaciens (Erckmann et Chatrian, bien entendu, qui ont toujours rédigé leurs textes en français,) et par conséquent, ne saurait avoir été traduite.

Sophie CATHALA
Paris

*
**

La lecture, dans le numéro 143 de Fiction, de votre critique de La déesse de feu (She) m'a fort surpris. Vous avez raison de défendre le film, tout en ayant également raison de préciser

qu'il est bâclé, fauché et sommaire. Je ne suis, par contre, nullement de votre avis lorsque vous en rejetez la faute sur les épaules de Robert Day, le réalisateur. Soit, il a bâclé son film, c'est visible. Est-ce là la preuve de sa totale incapacité ?

Robert Day est un réalisateur extrêmement inégal, capable du pire, certes, mais aussi du meilleur. Sans doute, pour *She*, a-t-il été limité par les moyens financiers mis à sa disposition, par le délai de tournage ou par un producteur encombrant. Mais ne reconnaissez-vous pas vous-même que « *certaines scènes, malgré leurs limitations, atteignent même à une grandeur assez impressionnante* » ?

Tout ceci ne serait guère grave si vous n'écriviez également : « *...rien dans le passé du metteur en scène Robert Day (il réalisa des* Tarzan ! *) ne le prédisposait à être spécialement inspiré pour la circonstance* ».

Cette phrase me surprend sous votre plume. En effet, tout d'abord, la parenthèse ironique et dédaigneuse montre de votre part un mépris tout à fait injuste du héros d'Edgar Rice Burroughs. Pourquoi ce dédain ? Seriez-vous de ceux qui jugent Tarzan infantile ? Tarzan est au contraire un mythe superbe, baroque et fantastique, digne de toute l'attention des fictionnistes. Votre collaborateur Jacques Goimard est de ceux qui, rares, ont compris cette analogie entre aventures de jungle (ou péplums) et fantastique. Inutile, je pense, de citer également Francis Lacassin, auteur d'une étude sur Tarzan dans *Bizarre*...

Par ailleurs, les *Tarzan* de Robert Day comptent précisément parmi ce qu'il a fait de plus accompli et de plus satisfaisant. Loin devant ses bandes fantastiques ou de SF., *Tarzan le magnifique* et *Le défi de Tarzan* sont ses deux meilleurs films.

De toute façon, Robert Day est en Grande-Bretagne, derrière les grands tels que Fisher et Gilling, un des quelques réalisateurs de très grand talent avec lesquels il faut compter dans le domaine de l'insolite (les autres étant Terence Young, l'espoir Freddie Francis — celui-ci est peut-être le successeur de Fisher — Don Sharp et quelques autres).

Jean-Pierre BOUYXOU
Bordeaux



Je profite de cette lettre pour vous dire que j'ai trouvé un net redressement dans les derniers numéros de *Fiction*. Notamment avec les *Galaxiales* de Michel Demuth, qui sont à mon avis un petit chef-d'œuvre (je peux mieux juger que certains lecteurs, car j'ai la chance de recevoir *Mercury*, où est paru *Yragaël* qui fait partie de cette série). Et le retour de Nathalie Henneberg que j'apprécie toujours. Egalement Chad Oliver, dont je garde toujours en mémoire le très beau *Entre le tonnerre et le soleil*. Enfin la résurrection du Banc d'Essai, si critiqué et pourtant à mon avis si utile.

M. CHASSIN
Mayet d'Ecole (Allier)



Votre numéro de septembre m'a paru particulièrement plat.

Mises à part l'étude (absolument remarquable) de Pierre Versins sur le thème du temps dans la science-fiction et la courte histoire de Joseph Whitehill : *L'Autre*, il n'y a rien de bien palpitant dans ce numéro, car s'il est vrai qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, deux textes corrects ne font pas un magazine.

On pourrait à la rigueur accorder une chétive mention à la nouvelle de J. M. Ferrer *Miracle d'une nuit d'été*, mais c'est une bonne histoire marseillaise qu'on pouvait raconter en dix lignes.

(Suite page 157.)

Fantastique à la télévision

LA QUATRIEME DIMENSION

par Guy Allombert

Si l'on excepte quelques films de cinéma, quelques très rares émissions, le fantastique, l'insolite, la science-fiction, n'ont guère trouvé place dans les programmes de la Télévision Française depuis dix années.

Aussi bien faut-il saluer la programmation sur la 1ère chaîne, de décembre 1964 à octobre 1965, de la première série (treize épisodes) de *La quatrième dimension*, une production américaine de Rod Serling, qui a été supportée par le public et appréciée des amateurs et des critiques. Il est possible d'espérer cette saison une deuxième tranche de treize films. Les scénarios des premiers ont été signés de Rod Serling, Lewis Padgett, Lucille Fletcher, Richard Matheson, Marvin Petal et les réalisations de Lamont Johnson, Douglas Heyes, Robert Stevens, William Claxton, Alvin Ganzer, qui témoignent tous d'un sens évident de l'optique TV.

Les treize épisodes vus sont presque tous de qualité, et certains *(Les trois fantômes, La ville déserte, Le lâche, Cinq personnes cherchent une sortie)* assez remarquables, d'une efficacité dramatique et d'une écriture nerveuse très modernes.

La quatrième dimension est produite par Rod Serling et distribuée par la C. B. S. Rod Serling est un spécialiste des histoires brèves pour la radio et la télévision. Passionné de science-fiction et de fantastique, il a réussi à mettre sur pied cette série en 1958, et elle a obtenu immédiatement un vif succès aux U.S.A. Elle compte, aujourd'hui, près de cent épisodes d'une demi-heure.

De nombreuses histoires ont été écrites par Serling lui-même, mais il a aussi fait appel aux spécialistes les plus renommés du genre, Matheson surtout, dont il semble goûter fort le ton et l'imagination. Les sujets relèvent de tous les genres, de l'insolite à la science-fiction pure, mais c'est quand même le fantastique qui domine la série. Quant aux réalisateurs, ils sont cotés aux U.S.A., mais inconnus ici.

« La quatrième dimension, » déclare Rod Serling, « *ne veut être ni une série d'épouvante ni une suite de contes de fées. Elle a été créée dans le but de frapper le spectateur, de le « choquer » par la chute toujours inattendue, surprenante et singulière de chacune de ces histoires.*

» *Je ne veux qu'offrir une collection d'histoires « qui touchent aux étoiles » en franchissant chaque fois le domaine de la fantaisie, de l'inhabituel, du bizarre...* »

Telle se présente cette série dont nous avons maintenant vu les treize premiers épisodes. Elle a apporté indéniablement, malgré un doublage parfois sommaire, un souffle agréable de fantaisie sur notre petit écran. Nous donnons, grâce aux renseignements communiqués par Marcel Teisseire, directeur de l'Agence Française de Télévision, les scénarios et les génériques (dans la mesure où ils sont connus) de ce premier essai de fantastique.

⁂

JE SAIS CE QU'IL VOUS FAUT

Auteur : Lewis Padgett, adaptation de Rod Serling. **Réalisateur :** Alvin Ganzer. **Interprètes :** Steve Cochran (Fred Renard), Ernest Truex (Pegott), Read Morgan (Lefty) et William Edmonson, Arlène Sax, Norman Sturgis, Frank Alloca, Mark Sunday.

● Chômeur, Fred Renard fait connaissance avec un colporteur, Pegott, qui offre à ceux qu'il rencontre tout ce dont ils auront besoin dans un avenir immédiat. Renard reçoit ainsi une paire de ciseaux qui va lui sauver la vie. Alléché, il désire davantage : un « tuyau » pour

les courses lui rapporte une petite fortune. Devant cette source de profit, il ne pense plus qu'à obtenir davantage. Il retourne trouver Pegott, mais le colporteur lui affirme ne pas pouvoir lui donner ce dont il a besoin. Furieux, Renard arrache à Pegott une paire de chaussures : cela l'empêchera de tuer le colporteur.

● Sur un thème classique, le film est réalisé avec une évidente sobriété de moyens, mais Ganzer sait cadrer ses personnages et Steve Cochran est excellent.

LE VOYAGEUR

Auteur : Lucille Fletcher. **Réalisateur :** Alvin Ganzer. **Interprètes :** Inger Stevens (Nan), Léonard Strong (le voyageur), Adam Williams (le marin), Lew Gallo (le mécanicien) et Dwight Townsend, Russ Bender, Mitzi McCall, George Mitchell, Eleanor Audley.

● Nan Adams doit effectuer un long trajet en voiture à travers les Etats-Unis pour aller voir sa mère. Alors qu'elle roule, elle remarque à plusieurs reprises un homme sur la route, qui ne fait aucun signe pour la stopper. Aussi vite roule-t-elle, l'homme se retrouve toujours sur son chemin. Ceux qu'elle rencontre, et tout particulièrement un marin que son hystérie naissante finit par affoler, lui affirment ne voir et n'avoir vu personne, même lorsqu'elle manque, le marin à ses côtés, de s'écraser sur le bas côté alors que l'homme lui faisait signe. De plus en plus gagnée par la panique, elle téléphone à sa mère : elle apprend alors, par une voix étrangère, qui était l'étrange faux auto-stoppeur.

● Excellente atmosphère, bien créée, bien dosée : le thème de la Mort est classique, mais il est traité avec un souci réussi de quotidien et de banalité.

LES TROIS FANTOMES

Auteur : Richard Matheson. **Réalisateur :** Dough Heyes. **Interprètes :** Rod Taylor (Colonel Clegg Forbes), Charles Aidman (Colonel Ed Harrington), James Hutton (Major William Gart), Maxine Cooper (Amy) et Sue Randall, Gloria Pall, Paul Bryar.

● Trois hommes, les colonels Forbes et Harrington, le major Gart, reviennent d'un premier long vol dans l'espace. A leur atterrissage, ils se révèlent incapables de narrer leur voyage et, malgré l'incrédulité des autorités, il faut bien en rester là. Peu après, alors que Forbes et Harrington se trouvent dans un bar, ce dernier dit tout d'un coup éprouver la bizarre impression de n'être pas de ce monde. Et, brusquement, Harrington se lève pour aller téléphoner. On ne le revoit plus. Forbes occupe sa nuit à le chercher en vain puis, de guerre lasse, s'en va retrouver le troisième homme, Gart, qui lui affirme n'avoir jamais entendu parler de Harrington. A preuve de ses dires, il exhibe un journal qui annonce que deux hommes seulement ont participé au vol. A son tour, Forbes disparaît, laissant Gart relire calmement le journal qui titre, cette fois, qu'un seul homme a accompli le vol dans l'espace...

● Bon scénario, très significatif du style de Matheson. Le crescendo dramatique est soutenu jusqu'au bout malgré une chute un peu faible. Réalisation correcte, dialogue trop abondant. A remarquer : Maxine Cooper.

LA VILLE DESERTE

Auteur : Rod Serling. **Réalisateur :** Robert Stevens. **Interprètes :** Earl Holliman (Mike Harris), James Gregory (Colonel U.S. Air Force).

● Alors qu'il se promène dans une petite ville, Mike Harris est soudain saisi par l'impression que rues et immeubles sont déserts. La silhouette qu'il a aperçue dans une voiture se révèle n'être qu'un mannequin ; dans le commissariat de police, une cigarette allumée se consume toute seule ; un film commence dans une salle de cinéma ; mais il n'y a aucun spectateur dans la salle... En proie à une panique incontrôlable, Mike se rue dehors et appuie frénétiquement

sur le bouton qui commande les feux tricolores pour piétons. Son geste le ramène au réel.

L'idée de départ est très bien exploitée et les vingt premières minutes sont d'une excellente qualité dramatique. Malheureusement, le final nous ramène au banal et c'est dommage.

LE LACHE

Auteur : Richard Matheson. **Réalisateur** : William Claxton. **Interprètes** : Kenneth Haigh (Lieutenant Decker), Alexandre Scourby (Général Harper), Simon Scott (Major Wilson), Robert Warwick (Maréchal MacKaye) et Harry Raybould, Paul Baxley, Jerry Carton, Jack Perkins, Frances Gifford Tallman.

Une base de l'OTAN, de nos jours... A la stupéfaction incrédule des occupants, au beau milieu de *jets* modernes, c'est un Nieuport, modèle 1917, qui atterrit. Le pilote, interrogé, déclare être le lieutenant Decker et s'être envolé le matin même, en novembre 1917. C'est l'impasse, jusqu'au moment où il entend annoncer la visite du maréchal de l'air MacKaye ; il confie alors au major Wilson qu'il est un lâche. Alors qu'il était parti en patrouille avec MacKaye, ils ont été attaqués par des avions allemands et il a fui, abandonnant son camarade. Quarante-deux ans plus tard, celui-ci est devenu un officier de très haut grade. Decker, qui a dû abandonner ses objets personnels, assomme son gardien, regagne son appareil, décolle et disparaît dans le ciel, volant au secours de son co-équipier. Devant le portefeuille et les papiers d'identité, le maréchal MacKaye raconte comment, durant la première guerre, il fut bien sauvé par Decker, que nul ne revit jamais.

Scénario et réalisation sont d'une qualité exceptionnelle : William Claxton narre son histoire avec un sens aigu du réel. Le choc dramatique n'est que plus fort. Le décor est non moins bien utilisé.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Auteur : Rod Serling. **Réalisateur** : Robert Stevens. **Interprètes** : Gig Young (Martin Sloane), Frank Overton (M. Sloane), Michael Montgomery (Martin, enfant), Irene Tedrow (Mrs Sloane) et Byron Foulter, Buzz Martin, Joseph Corey.

Sur un coup de tête, dû au surmenage, Martin Sloane prend sa voiture et file sur son village natal. Mais il n'y a plus de route. Il laisse sa voiture à un pompiste et grimpe à pied. Rien ne lui semble changé, sinon que les prix sont ridiculement bas. Il est revenu trente années en arrière, retrouve ses parents, se rencontre lui-même enfant. Son père l'aidera à retrouver son temps...

L'histoire, comme la réalisation, sont d'une banalité totale qui ôte toute crédibilité possible. Usé, le thème aurait demandé plus de hardiesse et d'imagination.

LA PISTE DE L'OUEST

Auteur : Rod Serling. **Réalisateur** : ? **Interprètes** : Cliff Robertson (Christian Horn), Miranda Jones (Martha, sa femme).

Tous sont épuisés, qui sont partis en convoi de chariots bâchés vers la Californie, et tout particulièrement Christian Horn dont la femme est malade et le fils mourant. Alors qu'ils ne sont qu'à 400 milles de la Californie, ses compagnons ne désirent plus que revenir sur leurs pas. Christian, lui, ne rêve que de la terre promise. Soudain, elle est devant lui...

L'interprétation de Cliff Robertson sauve un scénario banal tourné sans grands moyens.

LE SURHOMME

Auteur : Rod Serling. **Réalisateur** : ? **Interprètes** : Burgess Meredith (Luther Dingle), Don Rickles (le fanfaron).

Vendeur d'aspirateurs, Luther Dingle ne réussit absolument pas dans son métier. De plus, il est persécuté par une

sombre brute. Deux visiteurs de l'espace, débarqués récemment et invisibles, le prennent pour cobaye et lui insufflent une force extraordinaire qui lui vaut très vite la célébrité et l'arrivée des caméras de télévision. Mais ce pouvoir ne dure guère...

● L'histoire est usée jusqu'à la corde et les gags tombent à plat. Bonnes silhouettes des extra-terrestres.

CINQ PERSONNAGES CHERCHENT LA SORTIE

Auteur : Marvin Petal. **Réalisateur** : Lamont Johnson. **Interprètes** : Bill Windom (le major), Murray Matheson (le clown), Susan Harrison (la ballerine), Kelton Garwood (le vagabond), Clark Allen (le joueur de cornemuse), Mona Houghton (la petite fille), Carol Hill (la femme).

● Une ballerine, un major, un clown, un vagabond et un joueur de cornemuse se trouvent enfermés au fond d'une sorte de gigantesque cylindre, dont l'ouverture se situe environ une dizaine de mètres au-dessus d'eux. Aucun des cinq prisonniers ne comprend pourquoi il est là et où il se trouve. Un seul refuse de se résigner à la situation. Finalement, se servant les uns des autres comme échelle, ils permettent au major de gagner l'ouverture et de s'échapper. Il tombe à l'extérieur. On découvre alors que la prison n'est autre qu'une poubelle qui sert à entreposer des poupées défraîchies pour un Noël de charité. Et la poupée-major est rejetée dans la poubelle...

● Le thème est remarquablement exploité par un réalisateur qui use de sa caméra avec une agilité étonnante pour créer un climat d'angoisse sensible et d'incompréhension assez étonnant. Chaque personnage est parfaitement campé et la chute ...réellement inattendue.

UNE CURIEUSE CAMÉRA

Réalisateur : ? **Interprètes** : Fred Clark (Chester Dietrich), Jean Carson (sa femme).

● Un couple de criminels entre en possession d'un appareil photo d'un modèle peu commun. Dans le style polaroïd, il suffit d'appuyer sur le bouton pour que sorte un cliché : l'étonnant, c'est que la photo représente une scène les concernant qui va se produire dans les minutes qui suivent. Ils utilisent ainsi les trois premières avec profit, mais la quatrième sonne leur dernière heure...

● Scénario bien conduit, réalisation de style classique : on suit avec intérêt. Là encore, la chute est bien amenée et spectaculaire à souhait.

REQUIEM

Auteur : Charles Beaumont. **Réalisateur** : Douglas Heyes. **Interprètes** : Cecil Kellaway (M. Wickwire), Jeff Morrow (Kurt Meyer), Kewin Hagen (James Webber), Don Dubbins (Peter Kirby).

● Un astronef vient d'atterrir. La planète qui apparaît aux membres de l'équipage est tout à fait identique à la Terre : paysage, atmosphère, couleurs. Mais lorsqu'ils gagnent la ville aperçue durant leur approche, l'étonnement, puis l'épouvante, les gagnent : la ville est composée d'un saloon du Far West, d'un village anglais de l'époque victorienne, d'un château de style allemand, d'un drugstore... Et les habitants sont tous pétrifiés. Alors qu'ils vont regagner leur vaisseau, les trois astronautes rencontrent enfin un être vivant, M. Wickwire, qui leur révèle que cette planète est le cimetière de ceux qui ont trouvé la paix et ont obtenu l'éternité dans les lieux qu'ils aimaient sur Terre. Les trois hommes vont prendre place dans cet étrange cimetière, à leur corps défendant...

● L'étrangeté du décor, la façon dont le réalisateur en joue, l'interprétation de Cecil Kellaway font de ce film une réussite mineure. Il est vrai que le thème a beaucoup servi.

UN ORIGINAL

Réalisateur : ? Interprètes : Orson Bean (M. Bevis), Henry Jones (l'ange gardien), Charles Lane (M. Peckinpaugh), William Schallert (le policier), Horace Mac Mahon (le barman).

● Poète et farfelu, M. Bevis aime les enfants et prend son travail fort peu au sérieux, ce qui lui vaut d'être mis à la porte. Son ange gardien intervient et modifie sa personnalité : il devient l'employé modèle. Mais les enfants ne jouent plus avec lui, les voisins ne plaisantent plus avec lui... Il préférera reprendre son ancienne personnalité.

● Gentil.

LE CHAMPION

Réalisateur : ? Interprètes : Jack Warden (l'entraîneur), Abraham Sofaer (Dr Stillman), Robert Sorrells (Casey, le robot).

● Un robot-joueur fantastique, tel était le rêve d'un entraîneur de base-ball. Le Dr Stillman le crée et le club des Zéphyrs devient absolument imbattable. Mais voici que le robot devient vulnérable.

● Un thème classique, bien utilisé. De bons moments de drôlerie dans le style burlesque, mais il manque un grain de folie.

Bibliographie de Rider Haggard

(Suite de la page 140)

1899 THE LAST BOER WAR
L'enfant des Boers. (Trad. Mme Charles Laurent). Ollendorf, 1900.
1906 BENITA
1908 THE YELLOW GOD

(A cette liste, il convient d'ajouter les ouvrages relatifs à Allan Quatermain.)

Courrier des lecteurs

(Suite de la page 151)

La palme revient incontestablement à l'Histoire du boucher de Michel Mardore. Il est difficile de lire quelque chose de plus incolore et, en dépit de votre flatteuse introduction à cette histoire, il faut un pouvoir d'auto-suggestion peu commun pour sentir le grand frisson.

Les vrais auteurs de science-fiction auraient-ils donc tous jeté leur plume à la poubelle ? Je ne m'explique pas autrement une telle indigence.

Claude METZINGER
Saint-Avold (Moselle)

l'art de naviguer avec assurance... grâce *à l'aqua sporting club*



L'AQUA SPORTING CLUB,

en liaison avec la Prévention Nautique, organise, gratuitement pour ses adhérents, des cours de navigation.

L'AQUA SPORTING CLUB

vous fait bénéficier pour votre bateau, vos passagers et vous-même, de conditions préférentielles d'assurance par une compagnie de premier ordre.

Autres avantages multiples.

ATTENTION !

En raison de nombreuses adhésions, la cotisation est ramenée de 15 à 10 F, y compris l'abonnement annuel d'une revue bi-mestrielle.

ASC14

BON GRATUIT pour une documentation N° 121

AQUA SPORTING CLUB
103, Boulevard Haussmann, PARIS 8e - ANJ. 84-20

asc

Nom : .... Prénom : ....

Adresse : ....

....

Profession : ....

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offre entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29% de taxes. (3 lignes gratuite et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Recherche : *Anticipation* (magazine belge) nos 1 à 16 ; *Galaxie* nos 4, 8, 20, 24, 45 ; *Satellite* nos 10, 12, 13, 15, 18, 24. J. P. MOUMON, Villa Magali, Quartier Calabro, LA VALETTE (Var).

Vends collections complètes *Planète, Fiction, Galaxie* (anciens et nouveaux), *Satellite.* Offres : MANGERET, 37 rue Lamartine, RUEIL (S. et O.) Tél. 967-49-24.

Les éditeurs du fanzine *Terra News* désireraient entrer en contact avec les amateurs de SF français, en particulier de Toulon (Var). Ecrire à WILLI R. WEWER, 6800 MANNHEIM-KAEFERTAL, Winzerplatz 6 (Allemagne).

APPEL AUX AUTEURS : Pour des « numéros spéciaux » de mon fanzine *Lunatique,* consacré au fantastique et à la science-fiction, qui m'enverra des textes sur les thèmes suivants : L'ère post-atomique. L'amour dans le Cosmos. Les univers parallèles. Les vampires. Les robots. Les mutants. Les fantômes. Jacqueline H. OSTERRATH, 5929. Sassmannshausen (Allemagne).

Etudes approfondies du rêve, de ses symboles, messages et correspondances, sur les bases de la psychologie des profondeurs de Jung. Travail *sérieux.* Prix réduit aux lecteurs de *Fiction.* Ecrire en joignant 2 timbres à Madame BRECHT, psychanalyste onirique. La Chesnaye, Le Blanc (Indre).

Fiction

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, rue de Mogador, Paris-9e (*TRI.* 40-56) — *C. C. P. Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le no : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F

Dépôt légal : 4me trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)